

Mgr Giuseppe Malandrino et le Serviteur de Dieu Nino Baglieri

Mgr Giuseppe Malandrino, IX^e évêque du diocèse de Noto, est retourné à la Maison du Père le 3 août 2025, jour de la fête de la patronne du diocèse de Noto, Maria Scala del Paradiso. 94 ans, 70 ans de sacerdoce et 45 ans de consécration épiscopale sont des chiffres très respectables pour un homme qui a servi l'Église en tant que Pasteur en ayant « l'odeur des brebis », comme le soulignait souvent le pape François.

Paratonnerre de l'humanité

Dans son expérience de pasteur du diocèse de Noto (19.06.1998 – 15.07.2007), il a eu l'occasion de cultiver son amitié avec le Serviteur de Dieu Nino Baglieri. Il ne manquait presque jamais de faire une « halte » chez Nino lorsque des raisons pastorales le menaient à Modica. Dans un de ses témoignages, Mgr Malandrino dit : « ... me trouvant au chevet de Nino, j'avais la vive perception que ce cher frère infirme était vraiment le "paratonnerre de l'humanité", selon une conception des souffrants qui m'est si chère et que j'ai voulu proposer également dans la Lettre Pastorale sur la mission permanente "Vous serez mes témoins" » (2003). Mgr Malandrino écrit : « Il est nécessaire de reconnaître dans les malades et les souffrants le visage du Christ souffrant et de les assister avec la même sollicitude et le même amour que Jésus dans sa passion, vécue dans un esprit d'obéissance au Père et de solidarité envers les frères ». Cela a été pleinement incarné par la maman de Nino, Madame Peppina. Cette femme sicilienne typique, avec un caractère fort et beaucoup de détermination, répond au médecin qui lui propose l'euthanasie pour son fils (compte tenu de ses graves problèmes de santé et de la perspective d'une vie de paralysé) : « Si le Seigneur le veut,

il le prendra, mais s'il me le laisse ainsi, je serai heureuse de m'en occuper toute ma vie ». La mère de Nino, à ce moment-là, était-elle consciente de ce à quoi elle allait faire face ? Marie, la mère de Jésus, était-elle consciente de la douleur qu'elle aurait à souffrir pour le Fils de Dieu ? La réponse, à la lire avec des yeux humains, ne semble pas facile, surtout dans notre société du XXI^e siècle où tout est liquide, fluctuant, se consume en un « instant ». Le Fiat de Maman Peppina est devenu, comme celui de Marie, un Oui de Foi et d'adhésion à cette volonté de Dieu qui trouve son accomplissement dans le fait de savoir porter la Croix, de savoir donner « âme et corps » à la réalisation du Plan de Dieu.

De la souffrance à la joie

La relation d'amitié entre Nino et Mgr Malandrino était déjà établie lorsque ce dernier était encore évêque d'Acireale. En effet, dès 1993, par l'intermédiaire du Père Attilio Balbinot, un camillien très proche de Nino, celui-ci lui offrit son premier livre : « De la souffrance à la joie ». Dans l'expérience de Nino, la relation avec l'évêque de son diocèse était une relation de filiation totale. Dès le moment de son acceptation du Plan de Dieu sur lui, il faisait sentir sa présence « active » en offrant ses souffrances pour l'Église, le Pape et les Évêques (ainsi que pour les prêtres et les missionnaires). Cette relation de filiation était renouvelée chaque année à l'occasion du 6 mai, jour de la chute, considéré ensuite comme le début mystérieux d'une renaissance.

Le 8 mai 2004, quelques jours après que Nino ait fêté son 36^e anniversaire de Croix, Mgr Malandrino se rend chez lui. En souvenir de cette rencontre, il écrit dans ses mémoires : « C'est toujours une grande joie chaque fois que je le vois et je reçois tant d'énergie et de force pour porter ma Croix et l'offrir avec tant d'Amour pour les besoins de la Sainte Église et en particulier pour mon Évêque et pour notre Diocèse. Que le Seigneur lui donne toujours plus de sainteté

pour nous guider pendant de nombreuses années avec toujours plus d'ardeur et d'amour... ». Et encore : « ... la Croix est lourde mais le Seigneur me donne tant de Grâces qui rendent la souffrance moins amère et elle devient légère et douce, la Croix se fait Don, offerte au Seigneur avec tant d'Amour pour le salut des âmes et la Conversion des Pécheurs... ». Enfin, il faut souligner que, lors de ces occasions de grâce, la demande pressante et constante de son « aide pour se faire Saint avec la Croix de chaque jour » ne manquait jamais. Nino, en effet, voulait absolument se faire saint.

Une béatification anticipée

Les funérailles du Serviteur de Dieu, le 3 mars 2007, ont représenté un moment d'une grande importance à cet égard. Mgr Malandrino lui-même, au début de la célébration eucharistique, s'est penché avec dévotion, bien qu'avec difficulté, pour embrasser le cercueil contenant la dépouille mortelle de Nino. C'était un hommage à un homme qui avait vécu 39 ans de son existence dans un corps qu'il « ne sentait pas » mais qui dégagait une joie de vivre à 360 degrés. Mgr Malandrino a souligné que la célébration de la messe, dans la cour des Salésiens devenue pour l'occasion une « cathédrale » à ciel ouvert, avait été une véritable apothéose (des milliers de personnes en larmes y ont participé) et l'on percevait clairement et communautairement que l'on se trouvait non pas devant des funérailles, mais devant une véritable « béatification ». Nino, par son témoignage de vie, était en effet devenu un point de référence pour beaucoup, jeunes ou moins jeunes, laïcs ou consacrés, mères ou pères de famille, qui, grâce à son précieux témoignage, parvenaient à lire leur propre existence et à trouver des réponses qu'ils ne trouvaient pas ailleurs. Mgr Malandrino a également souligné à plusieurs reprises cet aspect : « Vraiment, chaque rencontre avec mon cher Nino a été pour moi, comme pour tous, une expérience forte et vivante d'édification et un puissant stimulant – dans la douceur – au don de soi patient et généreux. La présence de l'évêque lui procurait à chaque fois

une immense joie car, outre l'affection de l'ami qui venait le visiter, il y percevait la communion ecclésiale. Il est évident que ce que je recevais de lui était toujours beaucoup plus que le peu que je pouvais lui donner ». L'idée fixe de Nino était de « se faire saint ». Le fait d'avoir vécu et incarné pleinement l'Évangile de la Joie dans la Souffrance, avec ses douleurs physiques et son don total pour l'Église bien-aimée, a fait que tout ne s'est pas terminé avec son départ vers la Jérusalem du Ciel, mais a continué, comme l'a souligné Mgr Malandrino lors des funérailles : « ... la mission de Nino continue maintenant aussi à travers ses écrits, il l'avait lui-même annoncé dans son Testament spirituel » : « ... mes écrits continueront mon témoignage, je continuerai à donner de la Joie à tous et à parler du Grand Amour de Dieu et des Merveilles qu'il a faites dans ma vie ». Cela continue de se réaliser car « une ville située sur une montagne ne peut être cachée, et on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison » (Matthieu 5,14-16). Métaphoriquement, on veut souligner que la « lumière » (entendue au sens large) doit être visible, tôt ou tard : ce qui est important viendra à la lumière et sera reconnu.

En rappelant ces jours marqués par la mort de Mgr Malandrino et par ses funérailles à Acireale (5 août, Notre-Dame des Neiges) et à Noto (7 août) avec l'inhumation qui a suivi dans la cathédrale qu'il avait lui-même fortement voulu restaurer après l'effondrement du 13 mars 1996 et qui a été rouverte en mars 2007 (mois où Nino Baglieri est décédé), nous pouvons retracer ce lien entre deux grandes figures de l'Église de Noto, fortement entrelacées et toutes deux capables de laisser une marque indélébile.

Roberto Chiaramonte

Apparition de la Bienheureuse Vierge sur la montagne de La Salette

Don Bosco propose un récit détaillé de l' « Apparition de la Bienheureuse Vierge sur la montagne de La Salette », survenue le 19 septembre 1846, basé sur des documents officiels et les témoignages des voyants. Il reconstitue le contexte historique et géographique – deux jeunes bergers, Maximin et Mélanie, sur les hauteurs des Alpes – la rencontre prodigieuse avec la Vierge, son message d'avertissement contre le péché et la promesse de grâces et d'aides providentielles, ainsi que les signes surnaturels qui accompagnèrent leur manifestation. Il présente les circonstances de la diffusion du culte, l'influence spirituelle sur les habitants et sur le monde entier, et le secret révélé seulement à Pie IX pour revigorer la foi des chrétiens et témoigner de la présence continue des prodiges dans l'Église.

Protestation de l'Auteur

Pour obéir aux décrets d'Urbain VIII, je déclare que je n'entends attribuer qu'une autorité humaine à tout ce qui sera dit dans ce livre au sujet de miracles, de révélations ou d'autres faits ; et en donnant à quelqu'un le titre de Saint ou de Bienheureux, je n'entends le donner que selon l'opinion commune ; excepté les choses et les personnes qui ont déjà été approuvées par le Saint-Siège Apostolique.

Au lecteur

Un fait certain et merveilleux, attesté par des milliers de personnes, et que tous peuvent encore vérifier aujourd'hui, est l'apparition de la bienheureuse Vierge, survenue le 19 septembre 1846. (Sur ce fait extraordinaire, on peut consulter de nombreux livres et plusieurs journaux contemporains du fait, notamment : *Notizia sull'apparizione di*

Maria SS. (Turin, 1847) ; *Sunto ufficiale dell'apparizione*, etc., 1848 ; le livret imprimé par les soins du P. Giuseppe Gonfalonieri, Novara, chez Enrico Grotti).

Notre bonne Mère est apparue sous la forme et la figure d'une grande Dame à deux petits bergers, un enfant de 11 ans et une jeune paysanne de 15 ans, là-haut sur une montagne de la chaîne des Alpes située dans la paroisse de La Salette en France. Elle est apparue non seulement pour le bien de la France, comme le dit l'évêque de Grenoble, mais pour le bien du monde entier. Elle est venue pour nous avertir de la grande colère de son Divin Fils, provoquée spécialement par trois péchés : **le blasphème, la profanation des fêtes et le fait de manger gras les jours défendus.**

À cela s'ajoutent d'autres faits prodigieux recueillis également par des documents publics, ou attestés par des personnes absolument dignes de foi.

Ces faits servent à confirmer les bons dans la religion, à réfuter ceux qui, peut-être par ignorance, voudraient mettre une limite à la puissance et à la miséricorde du Seigneur en disant : Nous ne sommes plus au temps des miracles.

Jésus a dit qu'il y aura dans son Église des miracles plus grands que ceux qu'il a accomplis, sans fixer le temps et le nombre. C'est pourquoi, tant qu'il y aura l'Église, nous verrons toujours la main du Seigneur manifester sa puissance par des événements prodigieux. Car hier et aujourd'hui et toujours, Jésus-Christ sera celui qui gouverne et assiste son Église jusqu'à la consommation des siècles.

Mais ces signes sensibles de la Toute-Puissance Divine sont toujours le présage d'événements graves qui manifestent la miséricorde et la bonté du Seigneur, ou bien sa justice et son indignation, mais en vue de sa plus grande gloire et pour le plus grand bien des âmes.

Faisons en sorte qu'ils soient pour nous une source de grâces et de bénédictions. Qu'ils servent d'incitation à une foi vive, à une foi laborieuse, à une foi qui nous pousse à faire le bien et à fuir le mal pour nous rendre dignes de sa miséricorde infinie dans le temps et dans l'éternité.

Apparition de la Vierge Marie sur les montagnes de la Salette

Maximin, fils de Pierre Giraud, menuisier du village de Corps, était un enfant de 11 ans. Françoise Mélanie, fille de parents pauvres, native de Corps, était une fille de 15 ans. Ils n'avaient rien de singulier : tous deux ignorants et frustes, tous deux occupés à garder le bétail sur les montagnes. Maximin ne savait que le Pater et l'Ave ; Mélanie en savait un peu plus, mais à cause de son ignorance, elle n'avait pas encore été admise à la sainte Communion.

Envoyés par leurs parents pour conduire le bétail dans les pâturages, ce fut par pur hasard que le 18 septembre, veille du grand événement, ils se rencontrèrent sur la montagne, tandis qu'ils abreuyaient leurs vaches à une fontaine.

Le soir de ce jour, en rentrant chez eux avec le bétail, Mélanie dit à Maximin : « Demain, qui sera le premier sur la Montagne ? » Et le lendemain, 19 septembre, qui était un samedi, ils y montèrent ensemble, chacun conduisant quatre vaches et une chèvre. La journée était belle et sereine, le soleil brillait. Vers midi, en entendant sonner la cloche de l'Angélus, ils firent une courte prière avec le signe de la sainte Croix. Puis ils prirent leurs provisions de bouche et allèrent manger près d'une petite source, qui était à gauche d'un ruisseau. Ayant fini de manger, ils traversèrent le ruisseau, déposèrent leurs sacs près d'une fontaine sèche, descendirent encore quelques pas, et, contrairement à leur habitude, s'endormirent à quelque distance l'un de l'autre.

Écoutons maintenant le récit des bergers eux-mêmes, tel qu'ils le firent le soir du 19 à leurs maîtres, puis mille fois à des milliers de personnes.

« Nous nous étions endormis, raconte Mélanie. Je me suis réveillée la première et, ne voyant pas mes vaches, j'ai réveillé Maximin en lui disant : Allons chercher nos vaches. Nous avons traversé le ruisseau, nous sommes montés un peu, et nous les avons vues couchées de l'autre côté. Elles n'étaient pas loin. Alors je suis redescendue quand tout à coup, à cinq ou six pas avant d'arriver au ruisseau, j'ai vu une clarté comme le Soleil, mais encore plus brillante et pas de la même

couleur, et j'ai dit à Maximin : Viens, viens vite voir là-bas une clarté. (Il était entre deux et trois heures de l'après-midi).

Maximin descendit aussitôt en me disant : Où est cette clarté ? Et je la lui indiquai avec le doigt tourné vers la petite fontaine. Quand il la vit, il s'arrêta. C'est alors qu'au milieu de la lumière nous avons vu une Dame. Elle était assise sur un tas de pierres, le visage dans les mains. Prise de peur, j'ai laissé tomber mon bâton. Maximin me dit : tiens le bâton ; si elle nous fait quelque chose, je lui donnerai un bon coup de bâton.

Ensuite, la Dame se leva, croisa les bras et nous dit : « Avancez, mes enfants. N'ayez pas peur ; je suis ici pour vous donner une grande nouvelle. » Alors nous traversâmes le ruisseau, et elle s'avança jusqu'à l'endroit où nous nous étions endormis. Elle était au milieu de nous deux et elle pleurait tout le temps qu'elle nous parla (j'ai très bien vu ses larmes). Elle nous dit : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis contrainte de laisser aller la main de mon Fils. Elle est si forte, si lourde, que je ne peux plus la retenir. »

« Il y a longtemps que je souffre pour vous ! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je dois le prier constamment ; et vous autres n'en tenez pas compte. Vous aurez beau prier et agir, jamais vous ne pourrez compenser les préoccupations que j'ai pour vous. »

« Je vous ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième, et on ne veut pas me l'accorder. C'est ce qui rend la main de mon Fils si lourde. »

« Si les pommes de terre se gâtent, c'est entièrement de votre faute. Je vous l'ai fait voir l'année dernière (1845), et vous n'avez pas voulu en tenir compte, et en trouvant des pommes de terre gâtées, vous blasphémiez en y mêlant le nom de mon Fils. »

« Elles continueront à se gâter, et cette année pour Noël vous n'en aurez plus (1846). »

« Si vous avez du blé, vous ne devez pas le semer. Tout ce que

vous sèmeriez sera mangé par les vers, et ce qui naîtra ira en poussière, quand vous le battrez. »

« Il arrivera une grande famine. » (Il y eut en effet une grande famine en France, et sur les routes on trouvait des troupes de mendiants affamés, qui se rendaient par milliers dans les villes pour mendier. Pendant que chez nous en Italie le prix du blé augmentait au début du printemps 1847, en France, pendant tout l'hiver 1846-1847, on souffrit beaucoup de la faim. Mais la véritable pénurie d'aliments, la véritable famine eut lieu lors des désastres de la guerre de 1870-1871. À Paris, un grand personnage offrit à ses amis un somptueux repas gras le Vendredi Saint. Quelques mois plus tard, dans cette même ville, les citoyens les plus aisés furent contraints de se nourrir d'aliments grossiers et de viandes d'animaux parmi les plus répugnants. Nombreux furent ceux qui moururent de faim).

« Avant que la pénurie d'aliments n'arrive, les enfants de moins de sept ans seront pris d'un tremblement et mourront entre les mains des personnes qui les tiendront. Les autres feront pénitence pour la pénurie. »

« Les noix se gâteront, et les raisins pourriront... » (En 1849, les noix se gâtèrent partout ; quant au raisin, tous se plaignent encore des dommages et des pertes subies. Chacun se souvient de l'immense dommage que la cryptogame causa au raisin dans toute l'Europe pendant plus de vingt ans, de 1849 à 1869).

« S'ils se convertissent, les pierres et les rochers se changeront en tas de blé, et les pommes de terre seront produites par la terre elle-même. »

Puis elle nous dit :

« Dites-vous bien vos prières, mes enfants ? »

Nous répondîmes tous deux : « Pas très bien, Madame. »

« Ah ! mes enfants, vous devez bien les dire le soir et le matin. Quand vous n'avez pas le temps, dites au moins un Pater et un Ave Maria : et quand vous aurez le temps, dites-en plus.

»

« À la Messe, il n'y a que quelques vieilles femmes, et les

autres travaillent le dimanche tout l'été. En hiver les jeunes, quand ils ne savent que faire, vont à la Messe pour ridiculiser la religion. Pendant le carême, on va à la boucherie comme des chiens. »

Puis elle dit : « N'as-tu jamais vu, mon garçon, du blé gâté ? »

Maximin répondit : « Oh ! non, Madame. » Ne sachant à qui elle posait cette question, je répondis à voix basse :

« Non, Madame, je n'en ai pas encore vu. »

« Vous devez en avoir vu, mon garçon (s'adressant à Maximin), une fois vers la commune de Coin avec votre père. Le propriétaire du champ a dit à votre père d'aller voir son blé gâté ; vous y êtes allés tous les deux. Vous avez pris quelques épis dans vos mains ; en les frottant, ils sont tous tombés en poussière, et vous êtes revenus chez vous. Quand vous étiez encore à une demi-heure de Corps, votre père vous a donné un morceau de pain en vous disant : Prends, mon fils, mange encore du pain cette année ; je ne sais pas qui en mangera l'année prochaine, si le blé continue à se gâter ainsi. »

Maximin répondit : « Oh ! oui, Madame, maintenant je me souviens ; il y a quelque temps, je ne m'en souvenais plus. »

Après cela, la Dame nous dit : « Eh bien, mes enfants, vous le ferez savoir à tout mon peuple. »

Puis elle traversa le ruisseau, et à deux pas de distance, sans se tourner vers nous, elle nous dit de nouveau : « Eh bien, mes enfants, vous le ferez savoir à tout mon peuple. »

Elle monta ensuite une quinzaine de pas, jusqu'à l'endroit où nous étions allés chercher nos vaches. Mais en marchant sur l'herbe, ses pieds ne touchaient que le sommet. Nous l'avons suivie. Je suis passée devant la Dame et Maximin un peu de côté, à deux ou trois pas de distance. Et la belle Dame s'est élevée ainsi (Mélanie fait un geste en levant la main d'un mètre et plus). Elle resta suspendue dans l'air un moment. Ensuite Elle tourna son regard vers le Ciel, puis vers la terre. Après quoi nous ne vîmes plus la tête... plus les bras... plus les pieds... Elle semblait se fondre. On ne vit plus qu'une

clarté dans l'air, et après cela la clarté disparut.

Je dis à Maximin : « C'est peut-être une grande sainte ? »

Maximin me répondit : « Oh ! si nous avions su que c'était une grande sainte, nous lui aurions dit de nous emmener avec elle. »

Et je lui dis : « Et si elle était encore là ? » Alors Maximin tendit vivement la main pour avoir un peu de cette clarté, mais tout avait disparu. Nous avons bien observé, pour savoir si nous ne la voyions plus.

Et je dis : « Elle ne veut pas se montrer pour ne pas nous faire savoir où elle va. Après cela, nous sommes allés derrière nos vaches. »

Tel est le récit de Mélanie, Quand on l'interrogea sur la façon dont cette Dame était vêtue, elle répondit :

« Elle avait des chaussures blanches avec des roses autour... Il y en avait de toutes les couleurs. Elle avait des bas jaunes, un tablier jaune, une robe blanche toute parsemée de perles, un fichu blanc au cou entouré de roses, un grand bonnet qui pendait un peu en avant avec une couronne de roses autour. Elle avait une chaînette, à laquelle était suspendue une croix avec son Christ : à droite une tenaille, à gauche un marteau. À l'extrémité de la Croix pendait une autre grande chaîne, comme les roses autour de son fichu au cou. Elle avait le visage blanc, allongé. Je ne pouvais pas la regarder longtemps, car elle nous éblouissait. »

Interrogé séparément, Maximin fait exactement le même récit, sans aucune variation, ni sur la substance ni même sur la forme, ce qui nous dispense de le répéter ici.

Infinies et extravagantes sont les questions insidieuses qui leur furent posées, surtout pendant deux ans, et au cours d'interrogatoires de 5, 6 ou 7 heures de suite, dans l'intention de les embarrasser, de les confondre, de les amener à se contredire. Il est certain que jamais peut-être aucun coupable n'a subi un interrogatoire aussi difficile devant les tribunaux de justice concernant le crime qui lui était imputé.

Secret des deux petits bergers

Immédiatement après l'apparition, Maximin et Mélanie, en rentrant chez eux, se sont interrogés mutuellement : pourquoi la grande Dame, après avoir dit que « les raisins pourriront », a tardé un peu à parler et ne faisait que bouger les lèvres, sans faire entendre ce qu'elle disait ?

En s'interrogeant à ce sujet l'un l'autre, Maximin dit à Mélanie : « Elle m'a dit quelque chose, mais elle m'a interdit de te le dire. » Ils se rendirent compte tous les deux qu'ils avaient reçu de la Dame, chacun séparément, un secret avec l'interdiction de le révéler à d'autres. Mais crois-tu, mon cher lecteur, que les enfants peuvent se taire ?

Il est impossible de dire combien d'efforts et de tentatives ont été faits pour leur arracher ce secret d'une manière ou d'une autre. Il est étonnant de lire les mille et une tentatives employées à cette fin par des centaines et des centaines de personnes pendant vingt ans. Prières, surprises, menaces, injures, cadeaux et séductions de toutes sortes, tout fut vain ; ils restent impénétrables.

L'évêque de Grenoble, un vieillard de quatre-vingts ans, crut de son devoir d'ordonner aux deux enfants privilégiés de faire au moins parvenir leur secret au Saint-Père Pie IX. Au nom du Vicaire de Jésus-Christ, les deux petits bergers obéirent promptement et décidèrent de révéler un secret que rien n'avait pu leur arracher jusqu'alors. Ils l'ont donc écrit eux-mêmes (à partir du jour de l'apparition, on les avait mis à l'école, et chacun séparément). Puis ils ont plié et scellé leur lettre, et tout cela en présence de personnes respectables, choisies par l'évêque lui-même comme témoins. Ensuite, l'évêque envoya deux prêtres porter cette mystérieuse dépêche à Rome.

Le 18 juillet 1851, ils remirent à Sa Sainteté Pie IX trois lettres : une de Monseigneur l'évêque de Grenoble, qui accréditait ses deux envoyés, et les deux autres qui contenaient le secret des deux enfants de La Salette. Chacun d'eux avait écrit et scellé sa lettre contenant son secret en présence de témoins qui avaient déclaré l'authenticité de celles-ci sur la couverture.

Sa Sainteté ouvrit les lettres, en commençant à lire celle de Maximin. « Il y a vraiment ici, dit-il, la candeur et la simplicité d'un enfant. » Pendant cette lecture, une certaine émotion se manifesta sur le visage du Saint-Père ; ses lèvres se contractèrent, ses joues se gonflèrent. « Il s'agit, dit le Pape aux deux prêtres, il s'agit de fléaux dont la France est menacée. Elle n'est pas la seule coupable. L'Allemagne, l'Italie, l'Europe entière le sont aussi, et elles méritent des châtiments. Je crains beaucoup l'indifférence religieuse et le respect humain. »

Concours de fidèles à La Salette

La fontaine, près de laquelle la Dame, c'est-à-dire la Vierge Marie, s'était reposée, était à sec, comme nous l'avons dit, et de l'avis de tous les bergers et habitants des environs, elle ne donnait de l'eau qu'après d'abondantes pluies et après la fonte des neiges. Or cette fontaine, qui était à sec le jour même de l'apparition, commença à jaillir le lendemain, et depuis cette époque, l'eau coule claire et limpide, sans interruption.

Cette montagne nue, escarpée, déserte, habitée par les bergers à peine quatre mois de l'année, est devenue le théâtre d'un immense rassemblement de foules. Des populations entières affluent de toutes parts vers cette montagne privilégiée. Pleurant de tendresse, et chantant des hymnes et des cantiques, on les voit s'incliner sur cette terre bénie où a résonné la voix de Marie. On les voit embrasser respectueusement le lieu sanctifié par les pieds de Marie, et ils en descendent remplis de joie, de confiance et de reconnaissance.

Chaque jour, un nombre immense de fidèles va visiter pieusement le lieu du prodige. Lors du premier anniversaire de l'apparition (19 septembre 1847), plus de soixante-dix mille pèlerins de tout âge, de tout sexe, de toute condition et même de toute nation occupaient la surface de ce terrain...

Mais ce qui fait sentir encore plus la puissance de cette voix venue du Ciel, c'est qu'il s'est produit un admirable

changement de mœurs chez les habitants de Corps, de La Salette, de tout le canton et de tous les environs ; il se répand et se propage dans des régions lointaines... Les gens ont cessé de travailler le dimanche, ils ont abandonné le blasphème... Ils fréquentent l'Église, accourent à la voix de leurs Pasteurs, s'approchent des saints Sacrements, accomplissent avec édification le précepte de Pâques jusqu'alors généralement négligé. Je passe sous silence les nombreuses et éclatantes conversions, et les grâces extraordinaires d'ordre spirituel.

Au lieu de l'apparition s'élève maintenant une majestueuse Église avec un très vaste bâtiment, où les voyageurs peuvent se restaurer confortablement et même y passer la nuit à leur gré, après avoir satisfait leur dévotion.

Après l'événement de La Salette, Mélanie fut envoyée à l'école où elle fit des progrès merveilleux dans les connaissances et dans la vertu. Mais elle se sentit toujours si enflammée de dévotion envers la Bienheureuse Vierge Marie qu'elle décida de se consacrer entièrement à Elle. Elle entra de fait chez les Carmélites déchaussées parmi lesquelles, selon le journal *Echo de Fourvière* du 22 octobre 1870, elle sera appelée au ciel par la Sainte Vierge. Peu avant de mourir, elle écrivit la lettre suivante à sa mère.

11 septembre 1870.

Ma très chère mère bien-aimée,

Que Jésus soit aimé de tous les cœurs. – Cette lettre n'est pas seulement pour vous, mais pour tous les habitants de mon cher village de Corps. Un père de famille, plein d'amour pour ses enfants, voyant qu'ils oubliaient leurs devoirs, méprisaient la loi que Dieu leur avait imposée, et devenaient ingrats, résolut de les châtier sévèrement. L'épouse du Père de famille demandait grâce, et en même temps elle se rendait auprès des deux plus jeunes enfants du Père de famille, c'est-à-dire ceux qui étaient les plus faibles et les plus

ignorants. L'épouse qui ne peut pleurer dans la maison de son époux (qui est le Ciel) trouve dans les champs de ces misérables enfants des larmes en abondance. Elle expose ses craintes et ses menaces si l'on ne revient pas en arrière, si l'on n'observe pas la loi du Maître de maison. Un très petit nombre de personnes embrasse la réforme du cœur, et se met à observer la sainte loi du Père de famille. Mais, hélas, la majorité reste dans le mal et s'y enfonce toujours plus. Alors le Père de famille envoie des châtiments pour les punir et pour les tirer de cet état d'endurcissement. Ces malheureux enfants, qui pensent pouvoir se soustraire au châtiment, saisissent et brisent les verges qui les frappent au lieu de tomber à genoux, de demander grâce et miséricorde, et surtout de promettre de changer de vie. Enfin le père de famille, encore plus irrité, prend une verge encore plus forte. Il frappe et frappera jusqu'à ce qu'on le reconnaisse, qu'on s'humilie et qu'on demande miséricorde à Celui qui règne sur la terre et dans les cieux.

Vous m'avez comprise, chère mère et chers habitants de Corps : ce Père de famille, c'est Dieu. Nous sommes tous ses enfants. Ni moi ni vous ne l'avons aimé comme nous aurions dû. Nous n'avons pas accompli, comme il convenait, ses commandements ; maintenant Dieu nous châtie. Un grand nombre de nos frères soldats meurent, des familles et des villes entières sont réduites à la misère, et si nous ne nous tournons pas vers Dieu, ce n'est pas fini. La ville de Paris est très coupable parce qu'elle a récompensé un homme mauvais qui a écrit contre la divinité de Jésus-Christ. Les hommes n'ont qu'un temps pour commettre des péchés, mais Dieu est éternel, et il châtie les pécheurs. Dieu est irrité par la multiplicité des péchés, et parce qu'il est presque inconnu et oublié. Or, qui pourra arrêter la guerre qui fait tant de mal en France, et qui recommencera bientôt en Italie ? etc. etc. Qui pourra arrêter ce fléau ?

Il faut 1° que la France reconnaisse que dans cette guerre il y a uniquement la main de Dieu ; 2° qu'elle s'humilie et demande avec l'esprit et le cœur le pardon de ses péchés ;

qu'elle promette sincèrement de servir Dieu avec l'esprit et le cœur, et d'obéir à ses commandements sans respect humain. Certains prient, demandent à Dieu le triomphe pour nous, les Français. Non, ce n'est pas ce que veut le bon Dieu : il veut la conversion des Français. La Bienheureuse Vierge est venue en France, et celle-ci ne s'est pas convertie : elle est donc plus coupable que les autres nations. Si elle ne s'humilie pas, elle sera grandement humiliée. Paris, ce foyer de vanité et d'orgueil, qui pourra la sauver si des prières ferventes ne s'élèvent pas au cœur du bon Maître ?

Je me souviens, chère mère et chers habitants de mon cher village, je me souviens de ces pieuses processions que vous faisiez sur la sainte montagne de La Salette, afin que la colère de Dieu ne frappe pas votre pays ! La Sainte Vierge a écouté vos ferventes prières, vos pénitences et tout ce que vous avez fait par amour de Dieu. Je pense et j'espère qu'actuellement vous devez d'autant plus faire de belles processions pour le salut de la France, c'est-à-dire pour que la France revienne à Dieu, car Dieu n'attend que cela pour retirer la verge dont il se sert pour flageller son peuple rebelle. Prions donc beaucoup, oui, prions. Faites vos processions, comme vous les avez faites en 1846 et 1847. Croyez que Dieu écoute toujours les prières sincères des cœurs humbles. Prions beaucoup, prions toujours. Je n'ai jamais aimé Napoléon, car je me rappelle toute sa vie. Puisse le divin Sauveur lui pardonner tout le mal qu'il a fait, et qu'il fait encore !

Rappelons-nous que nous sommes créés pour aimer et servir Dieu, et qu'en dehors de cela il n'y a pas de vrai bonheur. Que les mères élèvent chrétiennement leurs enfants, car le temps des tribulations n'est pas fini. Si je vous révélais leur nombre et leur nature, vous en seriez horrifiés. Mais je ne veux pas vous effrayer. Ayez confiance en Dieu, qui nous aime infiniment plus que nous ne pouvons l'aimer. Prions, prions, et la bonne, la divine, la tendre Vierge Marie sera toujours avec nous. La prière désarme la colère de Dieu, la prière est la clé du Paradis.

Prions pour nos pauvres soldats, prions pour tant de mères désolées par la perte de leurs enfants, consacrons-nous à notre bonne Mère céleste, prions pour ces aveugles qui ne voient pas que c'est la main de Dieu qui frappe maintenant la France. Prions beaucoup et faisons pénitence. Restez tous attachés à la sainte Église, et à notre Saint-Père qui en est le Chef visible et le Vicaire de Notre Seigneur Jésus-Christ sur la terre. Dans vos processions, dans vos pénitences, priez beaucoup pour lui. Enfin, maintenez-vous en paix, aimez-vous comme des frères, promettez à Dieu d'observer ses commandements et de les observer vraiment. Et par la miséricorde de Dieu vous serez heureux, et vous ferez une bonne et sainte mort, que je souhaite à tous en vous plaçant tous sous la protection de l'auguste Vierge Marie. J'embrasse de tout cœur (les parents). Mon salut est dans la Croix. Le cœur de Jésus veille sur moi.

Marie de la Croix, victime de Jésus

Première partie de la publication « Apparition de la Bienheureuse Vierge sur la montagne de La Salette avec d'autres faits prodigieux, recueillis de documents publics par le prêtre Giovanni Bosco », Turin, Typographie de l'Oratoire Saint François de Sales, 1871.

La bergère, les brebis et les agneaux (1867)

Dans le passage qui suit, Don Bosco, fondateur de l'Oratoire de Valdocco, raconte à ses jeunes un rêve qu'il a fait dans la nuit du 29 au 30 mai 1867 et qu'il a narré le soir du dimanche de la Sainte Trinité. Dans une plaine immense, les troupeaux

et les agneaux deviennent l'allégorie du monde et des jeunes : les prairies luxuriantes ou les déserts arides figurent la grâce et le péché ; les cornes et les blessures dénoncent le scandale et le déshonneur ; le chiffre « 3 » annonce trois famines – spirituelle, morale, matérielle – qui menacent ceux qui s'éloignent de Dieu. De ce récit jaillit l'appel pressant du saint : préserver l'innocence, revenir à la grâce par la pénitence, afin que chaque jeune puisse se revêtir des fleurs de la pureté et participer à la joie promise par le bon Pasteur.

Le dimanche de la Sainte Trinité, 16 juin, jour où vingt-six ans auparavant Don Bosco avait célébré sa première messe, les jeunes attendaient le rêve, dont le récit avait été annoncé par lui le 13. Son ardent désir était le bien de son troupeau spirituel, et sa norme étaient toujours les avertissements et les promesses du chapitre XXVII, v. 23-25 du livre des Proverbes : *Diligenter agnosce vultum pecoris tui, tuosque greges considera : non enim habebis iugiter potestatem : sed corona tribuetur in generationem et generationem. Aperta sunt prata, et apparuerunt herbae virentes, et collecta sunt foena de montibus...* (Préoccupe-toi de l'état de ton troupeau, prends soin de tes troupeaux, car les richesses ne sont pas éternelles et une couronne ne dure pas pour toujours. Quand le foin a été emporté, l'herbe nouvelle repousse et on recueille les fourrages dans les montagnes, Prov 27,23-25). Dans ses prières, il demandait d'acquérir une connaissance exacte de ses brebis, d'avoir la grâce de veiller sur elles attentivement, d'assurer leur protection même après sa mort et de les voir pourvues d'une bonne nourriture spirituelle et matérielle. Voici comment Don Bosco parla après les prières du soir.

Dans l'une des dernières nuits du mois de Marie, le 29 ou 30 mai, étant au lit et ne pouvant dormir, je pensais à mes chers jeunes et je me disais en moi-même :

– Oh si je pouvais rêver quelque chose qui leur soit

profitable !

Je restai un moment à réfléchir et je me résolus :

– Oui ! maintenant je veux faire un rêve pour les jeunes !

Et voilà que je m'endormis. À peine pris par le sommeil, je me trouvai dans une immense plaine couverte d'un nombre infini de grosses brebis, réparties en troupeaux, qui broutaient dans des prairies à perte de vue. Je voulus m'approcher d'elles et je me mis à chercher le berger, m'étonnant qu'il puisse y avoir dans le monde quelqu'un qui possédait un si grand nombre de brebis. Je cherchai un bref moment, quand je vis devant moi un berger appuyé sur son bâton. Je m'approchai immédiatement pour l'interroger et lui demandai :

– À qui appartient ce grand troupeau ?

Le berger ne me répondit pas. Je répétai la question et alors il me dit :

– Que veux-tu savoir ?

– Et pourquoi, lui dis-je, me réponds-tu de cette manière ?

– Eh bien, ce troupeau appartient à son maître !

À son maître ? Je le savais déjà, me dis-je en moi-même. Puis je continuai à haute voix :

– Qui est ce maître ?

– Ne t'inquiète pas, me répondit le berger, tu le sauras.

Alors, parcourant avec lui cette vallée, je me mis à examiner le troupeau et toute cette région où il errait. La vallée était en certains endroits couverte d'une riche verdure avec des arbres étendant de larges frondaisons avec des ombres gracieuses et de l'herbe fraîche dont se nourrissaient de belles et florissantes brebis. Dans d'autres endroits, la plaine était stérile, sablonneuse, pleine de pierres avec des épineux sans feuilles, et des herbes jaunies, et il n'y avait pas un brin d'herbe fraîche ; et pourtant ici aussi il y avait beaucoup d'autres brebis qui paissaient, mais d'apparence misérable.

Je demandais diverses explications à mon guide concernant ce troupeau, et lui, sans donner aucune réponse à mes questions, me dit :

– Tu n'es pas destiné à eux. Tu ne dois pas penser à celles-

là. Je te ferai voir le troupeau dont tu dois prendre soin.

– Mais qui es-tu ?

– Je suis le maître ; viens voir avec moi là-bas, de ce côté. Et il me conduisit à un autre point de la plaine où se trouvaient des milliers et des milliers de petits agneaux. Ceux-ci étaient si nombreux qu'on ne pouvait les compter, mais si maigres qu'ils peinaient à marcher. La prairie était sèche et aride et sablonneuse et on n'y voyait pas un brin d'herbe fraîche, pas un ruisseau, mais seulement quelques buissons desséchés et des broussailles arides. Chaque pâturage avait été complètement détruit par les agneaux eux-mêmes.

On voyait à première vue que ces pauvres agneaux couverts de plaies avaient beaucoup souffert et souffraient encore beaucoup. Chose étrange ! Chacun avait deux cornes longues et grosses qui lui poussaient sur le front, comme s'ils étaient de vieux béliers, et à la pointe des cornes ils avaient un appendice en forme de « S ». Étonné, je restai perplexe en voyant cet étrange appendice d'un genre si nouveau, et je ne pouvais me résoudre à comprendre pourquoi ces agneaux avaient déjà des cornes si longues et si grosses, et avaient déjà détruit si tôt toute leur pâture.

– Comment cela se fait-il ? dis-je au berger. Ces agneaux sont encore si petits et ont déjà de telles cornes ?

– Regarde, me répondit-il ; observe.

En observant plus attentivement, je vis que ces agneaux portaient beaucoup de chiffres « 3 » imprimés sur toutes les parties du corps, sur le dos, sur la tête, sur le museau, sur les oreilles, sur le nez, sur les pattes, sur les ongles.

– Mais que signifie cela ? m'écriai-je. Je ne comprends rien.

– Comment, tu ne comprends pas ? dit le berger. Écoute donc et tu sauras tout. Cette vaste plaine est le grand monde. Les lieux pleins d'herbe, la parole de Dieu et la grâce. Les lieux stériles et arides sont les lieux où l'on n'écoute pas la parole de Dieu et où l'on cherche seulement à plaire au monde. Les brebis sont les hommes faits, les agneaux sont les jeunes et pour ceux-ci, Dieu a envoyé Don Bosco. Ce coin de la plaine que tu vois est l'Oratoire et les agneaux rassemblés ici sont

tes enfants. Cet endroit si aride représente l'état de péché. Les cornes signifient le déshonneur. La lettre « S » signifie scandale. Ils vont à la ruine par le mauvais exemple. Parmi ces agneaux, il y en a quelques-uns qui ont les cornes cassées ; ils ont été scandaleux, mais maintenant ils ont cessé de donner du scandale. Le chiffre « 3 » signifie qu'ils portent les peines de leurs fautes, c'est-à-dire qu'ils souffriront trois grandes famines : une famine spirituelle, une famine morale et une famine matérielle : 1° Famine d'aides spirituelles : ils demanderont cette aide et ne l'auront pas. 2° Famine de la parole de Dieu. 3° Famine de pain matériel. Le fait que les agneaux ont tout mangé signifie qu'il ne leur reste plus rien d'autre que le déshonneur et le nombre « 3 », c'est-à-dire les famines. Ce spectacle montre aussi les souffrances actuelles de tant de jeunes au milieu du monde. À l'Oratoire, même ceux qui en seraient indignes ne manquent pas de pain matériel.

Pendant que j'écoutais et observais tout comme quelqu'un qui a perdu la mémoire, voilà une nouvelle merveille. Tous ces agneaux changèrent d'apparence !

Se levant sur leurs pattes arrière, ils devinrent grands et prirent tous la forme de jeunes garçons. Je m'approchai pour voir si j'en connaissais quelques-uns. C'étaient tous des jeunes de l'Oratoire. Il y en avait beaucoup que je n'avais jamais vus, mais tous se disaient fils de notre Oratoire. Et parmi ceux que je ne connaissais pas, il y en avait aussi quelques-uns qui se trouvent actuellement à l'Oratoire. Ce sont ceux qui ne se présentent jamais à Don Bosco, qui ne vont jamais chercher conseil auprès de lui, ceux qui l'évitent, en un mot, ceux que Don Bosco ne connaît pas encore ! L'immense majorité cependant des inconnus était composée de ceux qui n'ont pas été ou qui ne sont pas encore à l'Oratoire.

Pendant que j'observais avec peine cette multitude, celui qui m'accompagnait me prit par la main et me dit :

– Viens avec moi et tu verras autre chose ! – Et il me conduisit dans un endroit reculé de la vallée, entouré de petites collines, ceint d'une haie de plantes luxuriantes, où

se trouvait une grande prairie verdoyante, la plus fertile qu'on puisse imaginer, remplie de toutes sortes d'herbes odorantes, parsemée de fleurs des champs, avec de frais bosquets et des ruisseaux d'eaux limpides. Ici, je trouvais un autre grand nombre de fils, tous joyeux, qui avec les fleurs de la prairie s'étaient confectionnés ou allaient se confectionner un bel habit.

– Au moins, tu as là ceux qui te donnent de grandes consolations.

– Et qui sont-ils ? demandai-je.

– Ce sont ceux qui se trouvent en grâce de Dieu.

Ah ! je peux dire que je n'ai jamais vu de choses et de personnes aussi belles et éclatantes, ni jamais je n'aurais pu imaginer de telles splendeurs. Il est inutile que je me mette à les décrire, car ce serait gâcher ce qui est impossible à dire si on ne les voit pas. Il m'était cependant réservé un spectacle bien plus surprenant. Pendant que je regardais avec un immense plaisir ces jeunes garçons et que je contemplais beaucoup d'entre eux que je ne connaissais pas encore, mon guide me dit :

– Viens, viens avec moi et je te ferai voir une chose qui te donnera une joie et une consolation plus grandes. – Et il me conduisit dans une autre prairie toute parsemée de fleurs plus belles et plus odorantes que celles déjà vues. Elle avait l'aspect d'un jardin princier. Ici, on apercevait un nombre plus limité de jeunes, mais qui étaient d'une beauté et d'un éclat si extraordinaires qu'ils faisaient oublier ceux que je venais d'admirer. Certains d'entre eux sont déjà à l'Oratoire, d'autres y viendront plus tard.

Le berger me dit :

– Voici ceux qui conservent le beau lys de la pureté. Ils sont encore vêtus de l'étole de l'innocence.

Je regardais, extasié. Presque tous portaient sur la tête une couronne de fleurs d'une beauté indescriptible. Ces fleurs étaient composées d'autres petites fleurs d'une délicatesse surprenante, et leurs couleurs étaient d'une vivacité et d'une variété enchanteresses. Plus de mille couleurs dans une seule

fleur, et dans une seule fleur on voyait plus de mille fleurs. Une robe d'une blancheur éclatante descendait à leurs pieds, elle aussi toute entrelacée de guirlandes de fleurs, semblables à celles de la couronne. La lumière charmante qui émanait de ces fleurs revêtait toute la personne et reflétait en elle sa propre gaieté. Les fleurs se reflétaient les unes dans les autres et celles des couronnes dans celles des guirlandes, réverbérant chacune les rayons émis par les autres. Un rayon d'une couleur contrastant avec un rayon d'une autre couleur formait de nouveaux rayons, différents, scintillants et donc à chaque rayon se reproduisaient toujours de nouveaux rayons, si bien que je n'aurais jamais pu croire qu'il y ait au paradis un enchantement si varié. Ce n'est pas tout. Les rayons et les fleurs de la couronne des uns se reflétaient dans les fleurs et dans les rayons de la couronne de tous les autres, comme aussi les guirlandes, et la richesse de la robe des uns se reflétait dans les guirlandes, dans les robes des autres. Les splendeurs ensuite du visage d'un jeune, en rebondissant, se fondaient avec celles du visage des compagnons et se réverbéraient multipliées sur toutes ces petites faces innocentes et rondes, produisant tant de lumière qu'elles éblouissaient la vue et empêchaient de fixer le regard.

Ainsi, en un seul s'accumulaient les beautés de tous les autres compagnons dans une harmonie de lumière ineffable ! C'était la gloire accidentelle des saints. Il n'y a aucune image humaine pour décrire même de loin combien chacun de ces jeunes devenait beau au milieu de cet océan de splendeurs. Parmi eux, j'en observai quelques-uns en particulier, qui sont maintenant ici à l'Oratoire et je suis certain que, s'ils pouvaient voir au moins le dixième de leur actuelle beauté, ils seraient prêts à souffrir le feu, à se laisser couper en morceaux, à subir en somme le plus atroce des martyrs plutôt que de la perdre.

Dès que je pus me remettre un peu de ce spectacle céleste, je me tournai vers le guide et lui dis :

– Mais parmi tant de mes jeunes, il y a donc si peu

d'innocents ? Ils sont si peu nombreux ceux qui n'ont jamais perdu la grâce de Dieu ?

Le berger me répondit :

– Comment ? Tu penses que le nombre n'est pas assez grand ? Sache que ceux qui ont eu le malheur de perdre le beau lys de la pureté, et avec cela l'innocence, peuvent encore suivre leurs compagnons dans la pénitence. Regarde : dans cette prairie il y a encore beaucoup de fleurs ; eh bien, ils peuvent s'en servir pour tisser une couronne et une belle robe et même suivre les innocents dans la gloire.

– Suggère-moi encore quelque chose à dire à mes jeunes ! dis-je alors.

– Répète à tes jeunes que s'ils connaissaient combien l'innocence et la pureté sont précieuses et belles aux yeux de Dieu, ils seraient disposés à faire n'importe quel sacrifice pour la conserver. Dis-leur qu'ils se donnent du courage pour pratiquer cette vertu candide, qui surpasse les autres en beauté et en éclat. Car les chastes sont ceux qui crescunt tanquam lilia in conspectu Domini (ils croissent comme des lys devant le Seigneur).

Je voulus alors aller au milieu de mes chers fils, si bellement couronnés, mais je trébuchai sur le sol et, me réveillant, je me suis retrouvé dans mon lit.

Mes chers fils, êtes-vous tous innocents ? Peut-être y en a-t-il quelques-uns parmi vous et je veux m'adresser à eux. Par pitié, ne perdez pas un bien d'une valeur inestimable ! C'est une richesse qui vaut autant que vaut le Paradis, autant que vaut Dieu ! Si vous aviez pu voir comme ces jeunes étaient beaux avec leurs fleurs. L'ensemble de ce spectacle était tel que j'aurais donné n'importe quoi au monde pour jouir encore de cette vision. En fait, si j'étais peintre, je considérerais comme une grande grâce de pouvoir peindre d'une manière ou d'une autre ce que j'ai vu. Si vous connaissiez la beauté d'un innocent, vous vous soumettriez à n'importe quel effort le plus pénible, même à la mort, pour conserver le trésor de l'innocence.

Quant à ceux qui étaient revenus en grâce, bien que cela m'ait

apporté une grande consolation, j'espérais cependant que leur nombre serait bien plus grand. Et je restai très étonné en voyant quelqu'un qui semble ici apparemment un bon jeune, mais qui avait là des cornes longues et grosses...

Don Bosco termina par une chaude exhortation à ceux qui ont perdu l'innocence, pour qu'ils s'efforcent volontiers de retrouver la grâce au moyen de la pénitence.

Deux jours plus tard, le 18 juin, Don Bosco remontait le soir sur l'estrade et donna quelques explications de son rêve.

Aucune explication ne serait plus nécessaire concernant le rêve, mais je répéterai ce que j'ai déjà dit. La grande plaine est le monde, et aussi les lieux et l'état d'où ont été appelés ici tous nos jeunes. Le lieu où se trouvaient les agneaux est l'Oratoire. Les agneaux sont tous les jeunes, qui ont été, sont actuellement, et seront à l'Oratoire. Les trois prairies de cet endroit, celle qui est aride, la verte, et celle qui est fleurie, indiquent l'état de péché, l'état de grâce et l'état d'innocence. Les cornes des agneaux sont les scandales qui ont été donnés dans le passé. Ceux qui avaient les cornes cassées ce sont ceux qui ont été scandaleux, mais qui maintenant ont cessé de donner du scandale. Tous ces chiffres « 3 », qu'on voyait imprimés sur chaque agneau, ce sont, comme je l'ai su du berger, trois châtiments que Dieu enverra sur les jeunes : 1° Famine par manque d'aides spirituelles. 2° Famine morale, c'est-à-dire manque d'instruction religieuse et de la parole de Dieu. 3° Famine matérielle, c'est-à-dire manque même de nourriture. Les jeunes resplendissants sont ceux qui se trouvent en grâce de Dieu, et surtout ceux qui conservent encore l'innocence baptismale et la belle vertu de la pureté. Comme elle est grande la gloire qui les attend !

Mettons-nous donc, chers jeunes, à pratiquer courageusement la vertu. Celui qui n'est pas en grâce de Dieu, qu'il s'y mette de bon cœur et donc avec toutes ses forces et avec l'aide de Dieu, qu'il persévère jusqu'à la mort. Que si nous ne pouvons tous être en compagnie des innocents et faire couronne à Jésus, l'Agneau immaculé, nous pouvons au moins le suivre

après eux.

Un de vous m'a demandé s'il était parmi les innocents et je lui dis que non et qu'il avait des cornes, mais cassées. Il me demanda encore s'il avait des plaies et je lui dis oui.

– Et que signifient ces plaies ? ajouta-t-il.

Je répondis :

– N'aie pas peur. Elles sont cicatrisées, elles disparaîtront ; ces plaies ne sont plus déshonorantes, comme ne sont pas déshonorantes les cicatrices d'un combattant, qui malgré les nombreuses blessures et l'assaut et les efforts de l'ennemi, sut vaincre et remporter la victoire. Ce sont donc des cicatrices honorables !... Mais il est plus honorable celui qui, combattant vaillamment au milieu des ennemis, ne reçoit aucune blessure. Son intégrité suscite l'émerveillement de tous.

En expliquant ce rêve, Don Bosco dit aussi qu'il ne passera plus beaucoup de temps avant que ces trois maux ne se fassent sentir : – Peste, famine et donc manque de moyens pour faire le bien.

Il ajouta qu'avant trois mois il se passera quelque chose de particulier.

Ce rêve produisit chez les jeunes l'impression et les fruits qu'avaient obtenus très souvent des récits semblables.

(MB VIII 839-845)

Vers les hauteurs ! Saint Pier Giorgio Frassati

« Chers jeunes, notre espérance est Jésus. C'est Lui, comme le disait Saint Jean-Paul II, « qui suscite en vous le désir de faire de votre vie quelque chose de grand [...], pour vous améliorer et améliorer la société, la rendant plus humaine et plus fraternelle » (XVe Journée Mondiale de la Jeunesse,

Veillée de Prière, 19 août 2000). Restons unis à Lui, demeurons dans son amitié, toujours, en la cultivant par la prière, l'adoration, la Communion eucharistique, la Confession fréquente, la charité généreuse, comme nous l'ont enseigné les bienheureux Pier Giorgio Frassati et Carlo Acutis, qui seront bientôt proclamés Saints. Aspirez à de grandes choses, à la sainteté, où que vous soyez. Ne vous contentez pas de moins. Alors vous verrez grandir chaque jour, en vous et autour de vous, la lumière de l'Évangile » (Pape Léon XIV – homélie Jubilé des jeunes – 3 août 2025).

Pier Giorgio et Don Cojazzi

Le sénateur Alfredo Frassati, ambassadeur du Royaume d'Italie à Berlin, était le propriétaire et le directeur du quotidien La Stampa de Turin. Les Salésiens lui devaient une grande reconnaissance. À l'occasion du grand scandale connu sous le nom « L'affaire de Varazze », où l'on avait cherché à jeter le discrédit sur l'honorabilité des Salésiens, Frassati avait pris leur défense. Alors même que certains journaux catholiques semblaient perdus et désorientés face aux graves accusations, La Stampa, après une enquête rapide, avait anticipé les conclusions de la magistrature en proclamant l'innocence des Salésiens. Aussi, lorsque la famille Frassati demanda un Salésien pour suivre les études des deux enfants du sénateur, Pier Giorgio et Luciana, le Recteur Majeur Don Paolo Albera se sentit obligé d'accepter. Il envoya Don Antonio Cojazzi (1880-1953). C'était l'homme qu'il fallait : bonne culture, tempérament jeune et une capacité de communication exceptionnelle. Don Cojazzi avait obtenu une licence en lettres en 1905, en philosophie en 1906, et le diplôme d'aptitude à l'enseignement de la langue anglaise après un sérieux perfectionnement en Angleterre.

Chez les Frassati, Don Cojazzi devint plus qu'un simple « précepteur » qui suivait les enfants. Il devint un ami, surtout de Pier Giorgio, dont il dira : « Je l'ai connu à dix ans et je l'ai suivi pendant presque tout le collège et le lycée avec des leçons qui, les premières années, étaient

quotidiennes ; je l'ai suivi avec un intérêt et une affection qui n'ont cessé de grandir ». Pier Giorgio, devenu l'un des jeunes leaders de l'Action Catholique de Turin, écoutait les conférences et les leçons que Don Cojazzi donnait aux membres du Cercle C. Balbo, suivait avec intérêt la Rivista dei Giovani, montait parfois à Valsalice en quête de lumière et de conseil dans les moments décisifs.

Un moment de notoriété

Pier Giorgio l'eut lors du Congrès National de la Jeunesse Catholique italienne, en 1921, quand cinquante mille jeunes défilèrent dans Rome en chantant et en priant. Pier Giorgio, étudiant en polytechnique, portait le drapeau tricolore du cercle turinois C. Balbo. Les troupes royales, tout à coup, encerclèrent l'énorme cortège et l'assaillirent pour arracher les drapeaux. On voulait empêcher les désordres. Un témoin raconta : « Ils frappent avec les crosses des mousquets, saisissent, brisent, arrachent nos drapeaux. Je vois Pier Giorgio aux prises avec deux gardes. Nous accourons à son aide, et le drapeau, avec la hampe brisée, reste dans ses mains. Emprisonnés de force dans une cour, les jeunes catholiques sont interrogés par la police. Le témoin se souvient du dialogue mené avec les manières et les courtoisies utilisées dans de telles circonstances :

- Et toi, comment t'appelles-tu ?
- Pier Giorgio Frassati, fils d'Alfredo.
- Que fait ton père ?
- Ambassadeur d'Italie à Berlin.

Stupeur, changement de ton, excuses, offre de liberté immédiate.

- Je sortirai quand les autres sortiront.

Pendant ce temps, le spectacle bestial continue. Un prêtre est jeté, littéralement jeté dans la cour avec sa soutane déchirée et une joue ensanglantée... Ensemble, nous nous sommes agenouillés par terre, dans la cour, quand ce prêtre blessé a levé son chapelet et a dit : « Oh ! les jeunes, pour nous et pour ceux qui nous ont frappés, prions ! »

Il aimait les pauvres

Pier Giorgio aimait les pauvres, il allait les chercher dans les quartiers les plus éloignés de la ville, montait les escaliers étroits et sombres, entraînait dans les greniers où n'habitent que la misère et la douleur. Tout ce qu'il avait en poche était pour les autres, comme tout ce qu'il avait dans son cœur. Il arrivait à passer les nuits au chevet de malades inconnus. Une nuit où il ne rentrait pas, son père, de plus en plus anxieux, téléphona à la préfecture, aux hôpitaux. À deux heures du matin, il entendit la clé tourner dans la serrure et Pier Giorgio entra. Papa explosa :

– Écoute, tu peux rester dehors le jour, la nuit, personne ne te dit rien. Mais quand tu rentres si tard, préviens, téléphone !

Pier Giorgio le regarda, et avec sa simplicité habituelle répondit :

– Papa, là où j'étais, il n'y avait pas de téléphone.

Les Conférences Saint-Vincent de Paul le virent comme un collaborateur assidu ; les pauvres le connurent comme un consolateur et un secouriste ; les misérables greniers l'accueillirent souvent entre leurs murs sordides comme un rayon de soleil pour leurs habitants délaissés. D'une profonde humilité, il ne voulait pas que ce qu'il faisait soit connu de quiconque.

Mon beau et saint Giorgetto

Début juillet 1925, Pier Giorgio fut frappé et terrassé par une violente attaque de poliomyélite. Il avait 24 ans. Sur son lit de mort, alors qu'une terrible maladie dévastait son dos, il pensa encore à ses pauvres. Sur un billet, d'une écriture presque illisible, il écrivit pour l'ingénieur Grimaldi, son ami : Voici les injections de Converso, la police d'assurance est de Sappa. Je l'ai oubliée, pense à la renouveler.

De retour des funérailles de Pier Giorgio, Don Cojazzi écrit d'un trait un article pour la Rivista dei Giovani : « Je répéterai la vieille phrase, mais très sincère : je ne croyais pas l'aimer autant. Mon beau et saint Giorgetto ! Pourquoi ces

mots me chantent-ils avec insistance dans le cœur ? Parce que je les ai entendus répéter, je les ai entendus prononcer pendant presque deux jours, par son père, sa mère, sa sœur, d'une voix qui disait toujours et ne répétait jamais. Et pourquoi me viennent en mémoire certains vers d'une ballade de Deroulède : « On parlera de lui longtemps, dans les palais dorés et dans les chaumières perdues ! Car les taudis et les greniers, où il passa tant de fois comme un ange consolateur, parleront aussi de lui. » Je l'ai connu à dix ans et je l'ai suivi pendant presque tout le collège et une partie du lycée... Je l'ai suivi avec une affection et un intérêt croissants jusqu'à sa transfiguration actuelle... J'écrirai sa vie. Il s'agit de la collecte de témoignages qui présentent la figure de ce jeune dans la plénitude de sa lumière, dans la vérité spirituelle et morale, dans le témoignage lumineux et contagieux de bonté et de générosité. »

Le best-seller de l'édition catholique

Encouragé et poussé également par l'archevêque de Turin, Mgr Giuseppe Gamba, Don Cojazzi se mit au travail avec ardeur. Les témoignages arrivèrent nombreux et qualifiés, ils furent ordonnés et examinés avec soin. La mère de Pier Giorgio suivait le travail, donnait des suggestions, fournissait du matériel. En mars 1928, la vie de Pier Giorgio est publiée. Luigi Gedda écrit : « Ce fut un succès retentissant. En seulement neuf mois, 30 000 exemplaires du livre furent épuisés. En 1932, 70 000 exemplaires avaient déjà été diffusés. En 15 ans, le livre sur Pier Giorgio atteignit 11 éditions, et fut peut-être le best-seller de l'édition catholique à cette époque. » La figure mise en lumière par Don Cojazzi fut un étendard pour l'Action Catholique pendant la période difficile du fascisme. En 1942, 771 associations de jeunes de l'Action Catholique, 178 sections aspirantes, 21 associations universitaires, 60 groupes d'étudiants du secondaire, 29 conférences de Saint-Vincent de Paul, 23 groupes d'Évangile... avaient pris le nom de Pier Giorgio Frassati. Le livre fut traduit dans au moins 19 langues. Le

livre de Don Cojazzi marqua un tournant dans l'histoire de la jeunesse italienne. Pier Giorgio fut l'idéal désigné sans aucune réserve : quelqu'un qui a su démontrer qu'être chrétien jusqu'au bout n'est pas du tout utopique, ni fantastique.

Pier Giorgio Frassati marqua également un tournant dans l'histoire de Don Cojazzi. Ce billet écrit par Pier Giorgio sur son lit de mort lui révéla de manière concrète, presque brutale, le monde des pauvres. Don Cojazzi lui-même écrit : « Le Vendredi Saint de cette année (1928), avec deux universitaires, j'ai visité pendant quatre heures les pauvres en dehors de la Porta Metronia. Cette visite m'a procuré une leçon et une humiliation très salutaires. J'avais beaucoup écrit et parlé sur les Conférences Saint-Vincent de Paul... et pourtant je n'étais jamais allé une seule fois visiter les pauvres. Dans ces taudis sordides, les larmes me sont souvent venues aux yeux... La conclusion ? La voici claire et crue pour moi et pour vous : moins de belles paroles et plus de bonnes œuvres. »

Le contact vivant avec les pauvres n'est pas seulement une mise en œuvre immédiate de l'Évangile, mais une école de vie pour les jeunes. C'est la meilleure école pour les jeunes, pour les éduquer et les maintenir dans le sérieux de la vie. Qui va visiter les pauvres et touche du doigt leurs plaies matérielles et morales, comment peut-il gaspiller son argent, son temps, sa jeunesse ? Comment peut-il se plaindre de ses propres travaux et douleurs, quand il a connu, par expérience directe, que d'autres souffrent plus que lui ?

Ne pas vivoter, mais vivre !

Pier Giorgio Frassati est un exemple lumineux de sainteté juvénile, actuel, qui « cadre » avec notre époque. Il atteste une fois de plus que la foi en Jésus-Christ est la religion des forts et des vraiment jeunes, qui seule peut illuminer toutes les vérités avec la lumière du « mystère » et qui seule peut donner la joie parfaite. Son existence est le modèle parfait de la vie normale à la portée de tous. Lui, comme tous les disciples de Jésus et de l'Évangile, commença par les

petites choses ; il atteignit les hauteurs les plus sublimes à force de se soustraire aux compromis d'une vie médiocre et sans signification et en employant son entêtement naturel dans de fermes résolutions. Tout, dans sa vie, lui fut un marchepied pour monter, même ce qui aurait dû être un obstacle. Parmi ses compagnons, il était l'animateur intrépide et exubérant de toute entreprise, attirant autour de lui tant de sympathie et tant d'admiration. La nature lui avait été généreuse : famille renommée, riche, esprit solide et pratique, physique imposant et robuste, éducation complète, rien ne lui manquait pour se faire une place dans la vie. Mais il n'entendait pas vivoter, mais plutôt conquérir sa place au soleil, en luttant. C'était une trempe d'homme et une âme de chrétien.

Sa vie avait en elle-même une cohérence qui reposait sur l'unité de l'esprit et de l'existence, de la foi et des œuvres. La source de cette personnalité si lumineuse était dans sa profonde vie intérieure. Frassati priait. Sa soif de la Grâce lui faisait aimer tout ce qui remplit et enrichit l'esprit. Il s'approchait chaque jour de la Sainte Communion, puis restait au pied de l'autel, longtemps, sans que rien ne puisse le distraire. Il priait sur les montagnes et en chemin. Ce n'était cependant pas une foi ostentatoire, même s'il faisait de grands signes de croix sur la voie publique en passant devant les églises, même s'il récitait le chapelet à haute voix, dans un wagon de chemin de fer ou dans une chambre d'hôtel. Mais c'était plutôt une foi vécue si intensément et sincèrement qu'elle jaillissait de son âme généreuse et franche avec une simplicité qui convainquait et émouvait. Sa formation spirituelle se renforçait dans les adorations nocturnes dont il fut un fervent promoteur et un participant assidu. Il fit plus d'une fois les exercices spirituels, qui lui procuraient sérénité et vigueur spirituelle.

Le livre de Don Cojazzi se termine par la phrase : « Il suffit de l'avoir connu ou d'avoir entendu parler de lui pour l'aimer, et l'aimer, c'est le suivre. » Le souhait est que le témoignage de Piergiorgio Frassati soit « sel et lumière »

pour tous, surtout pour les jeunes d'aujourd'hui.

Visiter Rome avec Don Bosco. Chronique de son premier voyage à Rome

C'est en 1858, du 18 février au 16 avril, que Don Bosco se rendit pour la première fois à Rome, accompagné du séminariste de vingt et un ans, Michel Rua. Quatre ans auparavant, l'Église avait célébré un Jubilé extraordinaire de six mois à l'occasion de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception (8 décembre 1854). Don Bosco saisit l'opportunité de cette grande fête spirituelle pour publier le volume « Le Jubilé et Pratiques dévotes pour la visite des églises ».

Lors de cette visite à la Ville Éternelle, la première de vingt visites, Don Bosco se comporta comme un véritable pèlerin jubilaire, se consacrant avec ferveur aux visites et aux dévotions prévues, jusqu'à participer aux solennels rites pascals officiés par le Pape. Ce fut une expérience intense, qu'il ne garda pas pour lui, mais qu'il partagea avec ses jeunes avec l'enthousiasme et la passion éducative qui le caractérisaient.

En décrivant minutieusement le voyage, les étapes et les lieux saints, Don Bosco avait un clair objectif apostolique et éducatif : faire revivre à ceux qui l'écoutaient ou le lisaient la même profonde expérience de foi, leur transmettant l'amour pour l'Église et pour la tradition chrétienne.

Nous invitons maintenant les lecteurs à s'unir spirituellement à Don Bosco, en parcourant idéalement les routes de la Rome chrétienne, pour se laisser fasciner par son élan et son zèle et, ensemble, renouveler notre foi.

À Gênes en chemin de fer

Le départ pour Rome était fixé au 18 février 1858. Cette nuit-là, il tomba presque un pied de neige sur les deux qui couvraient déjà le sol. À huit heures et demie, alors qu'il neigeait encore, avec l'émotion d'un père qui quitte ses enfants, je saluais les jeunes pour commencer le voyage vers Rome. Bien que nous fussions un peu pressés d'arriver à temps au train, nous nous attardâmes encore un peu pour faire notre testament : je ne voulais en effet laisser aucune affaire en suspens à l'Oratoire au cas où la Providence voudrait nous donner en pâture aux poissons de la Méditerranée [...] Puis, en courant, nous nous rendîmes à la gare et, en compagnie de Don Mentasti [...], nous partîmes en train à dix heures du matin.

Un incident désagréable se produisit ici : les wagons étaient presque complets, si bien que je dus laisser Rua et Don Mentasti dans un compartiment et trouver une place dans un autre [...]

L'enfant juif

Je tombai par hasard près d'un garçon de dix ans. Remarquant son apparence simple et son bon visage, je me mis à converser avec lui et [...] je remarquai qu'il était juif. Le père, qui était assis à côté de lui, m'assura que son fils était en quatrième année de primaire, mais il m'a semblé que son instruction n'allait au-delà de la deuxième. Cependant, il était d'esprit vif. Le père était content que je l'interroge, et il m'invita même à le faire parler de la Bible. Ainsi, je commençai à l'interroger sur la création du monde et de l'homme, sur le Paradis terrestre, sur la chute des ancêtres. Il répondait assez bien, mais je fus étonné quand je compris qu'il n'avait aucune idée du péché originel et de la promesse d'un Rédempteur.

– *N'y a-t-il pas dans ta Bible la promesse de Dieu à Adam quand il le chassa du Paradis ?*

– *Non, dites-le-moi, répondit-il.*

– *Tout de suite. Dieu dit au serpent : puisque tu as trompé la femme, tu seras maudit parmi tous les animaux, et Un qui*

naîtra d'une femme te brisera la tête.

– Qui est ce Un dont on parle ?

– C'est le Sauveur qui devait libérer l'humanité de l'esclavage du démon.

– Quand viendra-t-il ?

– Il est déjà venu et c'est celui que nous appelons... Ici le père nous interrompit en disant :

– Ces choses-là, nous ne les étudions pas car elles ne concernent pas notre loi.

– Vous feriez bien de les étudier, car elles se trouvent dans les livres de Moïse et des prophètes auxquels vous croyez.

– D'accord, dit l'autre, j'y penserai. Maintenant, demandez-lui quelque chose en arithmétique. Voyant qu'il ne souhaitait pas que je lui parle de religion, nous conversâmes de choses agréables, si bien que le père, le fils et même les autres voyageurs commencèrent à se divertir et à rire de bon cœur. À la gare d'Asti, le garçon devait descendre, mais il n'arrivait pas à se décider à me quitter. Il avait les larmes aux yeux, me tenait la main et, ému, réussit seulement à me dire :

*– Je m'appelle Sacerdote Leone di Moncalvo ; souvenez-vous de moi. En venant à Turin, j'espère pouvoir vous rendre visite. Le père, pour alléger l'émotion, dit qu'il avait cherché à Turin l' **«Histoire d'Italie** » [que j'avais écrite]. Ne l'ayant pas trouvée, il me pria de lui en envoyer une copie. Je promis d'envoyer celle imprimée spécialement pour la jeunesse, puis je descendis moi aussi pour chercher mes compagnons afin de voir s'il y avait de la place dans leur compartiment. Je trouvai Rua qui avait les mâchoires fatiguées à force de bâiller, car de Turin à Asti, il s'était beaucoup ennuyé, ne sachant avec qui engager la conversation : ses compagnons de voyage ne parlaient que de bals, de théâtre et d'autres choses peu intéressantes [...]*

Vers Gênes

Nous arrivâmes vers les Apennins. Ils se dressaient devant nous, très hauts et très raides. Comme le train voyageait à grande vitesse, nous avons l'impression d'aller heurter les

rochers, jusqu'à ce qu'il fasse soudainement noir dans le train. Nous étions entrés dans les tunnels. Ce sont des « trous » qui, passant sous les montagnes, font économiser plusieurs dizaines de milles [...] Sans tunnels, il serait impossible de les franchir, et comme il y a beaucoup de montagnes, il existe plusieurs tunnels. L'un d'eux est long comme la distance entre Turin et Moncalieri ; ici le convoi resta dans l'obscurité pendant huit minutes, le temps nécessaire pour parcourir le tronçon de tunnel.

Nous fûmes surpris de constater que la neige diminuait à mesure que nous nous rapprochions de la riviera de Gênes. Mais quelle ne fut pas notre surprise lorsque nous aperçûmes les campagnes sans un fil de blanc, les rives verdoyantes, les jardins pleins de couleurs, les amandiers en fleurs et les pêchers avec des bourgeons prêts à s'ouvrir au soleil ! Alors, en faisant une comparaison entre Turin et Gênes, nous nous disions qu'en cette saison, Gênes est le printemps et Turin l'hiver le plus rude.

Les deux montagnards

J'oubliais de parler de deux montagnards qui montèrent dans notre compartiment à la gare de Busalla. L'un était pâle et maladif à faire pitié, l'autre avait un air sain et vif, et, bien qu'il approchât des soixante-dix ans, il montrait la vigueur d'un homme de vingt-cinq ans. Il portait des culottes courtes et des guêtres presque déboutonnées, si bien qu'il montrait ses jambes nues jusqu'au genou fouettées par le froid. Il était en manches de chemise avec seulement un pull et une veste de tissu grossier jetée sur les épaules. Après l'avoir fait parler de divers sujets, je lui dis :

– *Pourquoi n'ajustez-vous pas vos vêtements pour vous protéger du froid ?* Il répondit :

– *Voyez-vous, cher Monsieur, nous sommes des montagnards, et nous sommes habitués au vent, à la pluie, à la neige et à la glace. Nous ne remarquons presque pas la saison hivernale. Nos garçons marchent pieds nus dans la neige, ils s'y amusent même*

sans se soucier du froid. Cela m'a fait comprendre que l'homme vit d'habitudes, et que le corps est capable de supporter selon les cas le froid ou la chaleur, et ceux qui voudraient se protéger de chaque petit inconfort risquent d'affaiblir leur condition physique au lieu de la renforcer.

L'arrêt à Gênes

Mais voici Gênes, voici la mer ! Rua s'agite pour la voir, allonge le cou : ici il remarque un navire, là quelques bateaux, plus loin la lanterne qui est un très haut phare. Nous arrivons entre-temps à la gare et descendons du train. Le beau-frère de l'abbé Montebruno nous attendait avec quelques jeunes, et à peine à terre, ils nous accueillirent avec joie, et portant nos bagages, ils nous conduisirent à l'œuvre des *Artigianelli* qui est une maison semblable à notre Oratoire. Les compliments furent brefs car nous avions tous une grande faim ; il était trois heures et demie de l'après-midi et je n'avais pris qu'une tasse de café. À table, il semblait que rien ne pouvait nous rassasier ; cependant, à force d'avaler, le sac se remplit.

Immédiatement après, nous avons visité la maison : écoles, dortoirs, ateliers. Il me semblait voir l'Oratoire d'il y a dix ans. Les pensionnaires étaient vingt ; vingt autres mangeaient et travaillaient sur place mais dormaient ailleurs. Quel est leur régime alimentaire ? À midi, un bon plat de soupe, puis... rien d'autre. Le soir, une petite miche de pain que l'on mange debout, puis au lit !

À la fin, nous sommes sortis pour une promenade en ville qui, à vrai dire, est peu attrayante, bien qu'elle ait de magnifiques palais et de grands magasins. Les rues sont étroites, tortueuses et raides. Mais la chose la plus agaçante était un vent désagréable ; soufflant presque sans interruption, il vous enlevait le plaisir d'admirer quoi que ce soit, même les plus belles [...]

À Gênes, en somme, nos attentes furent déçues. Comme si cela ne suffisait pas, le vent contraire empêcha l'accostage du

navire sur lequel nous devons embarquer, si bien que, malgré nous, nous dûmes attendre jusqu'au lendemain [...] Le matin, j'ai dit la messe dans l'église des Dominicains à l'autel du **Bienheureux Sébastien Maggi**, un frère qui a vécu il y a environ trois cents ans. Son corps est un prodige continu, car il se conserve tout entier, flexible et avec une couleur comme s'il était mort depuis quelques jours [...] Puis nous allâmes faire valider, c'est-à-dire signer le passeport. Le consul pontifical nous accueillit avec beaucoup de courtoisie [...] Il chercha aussi à nous obtenir une réduction sur le bateau, mais cela ne fut pas possible.

À Civitavecchia par mer. L'embarquement

À six heures et demie du soir, avant de nous diriger vers le bateau à vapeur *Aventino*, nous saluâmes plusieurs ecclésiastiques venus des *Artigianelli* pour nous souhaiter un bon voyage. Les garçons eux-mêmes, attirés par les bonnes paroles, mais surtout par quelques plats supplémentaires au repas du jour, étaient devenus nos amis et semblaient avoir du chagrin de nous voir partir. Plusieurs d'entre eux nous accompagnèrent jusqu'à la mer ; puis, sautant avec agilité dans une petite barque, voulurent nous escorter jusqu'au bateau. Le vent était très fort ; n'étant pas habitués à voyager par mer, nous craignions de chavirer et de sombrer à chaque mouvement de la barque, et nos accompagnateurs riaient de bon cœur. Après vingt minutes, nous arrivâmes enfin au navire.

À première vue, il nous semblait un palais entouré par les vagues. Nous montâmes à bord, et après avoir déposé nos bagages dans un logement assez spacieux, nous nous assîmes pour nous reposer et réfléchir. Chacun éprouvait des sensations particulières qu'il ne savait comment exprimer. Rua observait tout et tous en silence. Et voici le premier contretemps : à l'heure du déjeuner, nous ne sommes pas allés manger tout de suite, et quand nous l'avons demandé, tout était fini. Rua dut dîner avec une pomme, une petite miche de

pain et un verre de Bordeaux ; quant à moi, je me contentai d'un morceau de pain et d'un peu de ce vin excellent. À noter que lorsque l'on voyage en bateau, les repas sont compris dans le billet, donc que l'on mange ou non, on paie de toute façon.

Après, nous sommes montés sur le pont pour nous rendre compte de ce qu'était cet « Aventino ». Nous avons ainsi appris que les navires prennent leur nom des lieux les plus célèbres des lieux vers lesquels ils se dirigent. L'un s'appelle Vatican, un autre Quirinal, un autre Aventin, comme le nôtre, pour rappeler les sept célèbres collines de Rome. Ce navire part de Marseille, touche Gênes, Livourne, Civitavecchia, puis continue vers Naples, Messine et Malte. Au retour, il répète le même parcours jusqu'à Marseille. On l'appelle aussi *bateau postal* car il transporte des lettres, des plis, etc. Qu'il fasse beau ou mauvais temps, il part de toute façon.

Le mal de mer

On nous avait assigné la couchette qui est une sorte d'armoire à étages où les passagers s'allongent sur un matelas dans chaque étage. À dix heures, on leva l'ancre et le bateau, poussé par la vapeur et un vent favorable, commença à filer à grande vitesse vers Livourne. Quand nous fûmes au large, je fus assailli par le mal de mer qui me tourmenta pendant deux jours. Ce désagrément consiste en des vomissements fréquents, et quand on n'a plus rien à rejeter, les efforts deviennent plus violents, si bien que la personne devient si épuisée qu'elle refuse tout aliment. La seule chose qui peut apporter un certain soulagement est de se mettre au lit et de rester le corps entièrement étendu, quand les vomissements le permettent.

Livourne

La nuit du 20 février fut une mauvaise nuit. Le danger ne venait pas de la mer agitée, mais le mal de mer m'avait tellement accablé que je ne pouvais rester ni couché, ni debout. Je sautai de ma couchette et allai voir si Rua était vivant ou mort. Cependant, il n'avait qu'un peu de fatigue,

rien d'autre. Il se leva immédiatement, se mettant à ma disposition pour alléger les désagréments de la traversée. Quand Dieu le voulut, nous arrivâmes au port de Livourne. Par port, on entend une baie de la mer protégée de la fureur des vents par des barrières naturelles ou des bastions construits par l'homme. Ici, les navires sont à l'abri de tout danger, ici ils déchargent leurs marchandises et en chargent d'autres pour d'autres destinations, ici ils font leurs approvisionnements. Les passagers qui le désirent peuvent aussi descendre à terre pour faire un tour en ville à condition de revenir à l'heure [...]

Je souhaitais descendre pour visiter la ville, dire la messe et saluer quelques amis, mais je ne pus le faire ; en fait je fus contraint de retourner dans ma couchette et d'y rester bien tranquille à jeun. Un serveur nommé Charles me regardait avec un œil de compassion et de temps en temps il s'approchait de moi en m'offrant ses services. Le voyant si bon et courtois, je commençai à converser avec lui, et parmi d'autres choses, je lui demandai s'il ne craignait pas d'être ridiculisé en assistant un prêtre sous le regard de tant de personnes.

– *Non, me dit-il en français, comme vous voyez, personne ne s'étonne, au contraire, tout le monde vous regarde avec bonté et désire vous aider. D'autre part, ma mère m'a appris à avoir un grand respect pour les prêtres afin de gagner la bénédiction du Seigneur.* Charles alla ensuite appeler un médecin : chaque navire a son médecin et les principaux remèdes pour tout besoin. Le médecin vint et ses manières affables me soulagèrent un peu.

– *Comprenez-vous le français ?* me dit-il. Je répondis :

– Je comprends toutes les langues du monde, même celles qui ne sont pas écrites, même le langage des sourds-muets. Je plaisantais pour me réveiller de la somnolence qui m'avait pris. L'autre comprit et se mit à rire.

– *Peut-être, ce n'est pas impossible !* disait-il en m'examinant. À la fin, il m'annonça qu'au mal de mer s'était

ajoutée la fièvre et qu'une boisson de thé me ferait du bien. Je le remerciai et lui demandai son nom.

– *Mon nom, dit-il, est Jobert de Marseille, docteur en médecine et chirurgie.* Charles, attentif aux ordres du médecin, me prépara rapidement une tasse de thé, puis une autre, puis encore une autre. Et cela me fit du bien, au point que je réussis à m'endormir.

À cinq heures [de l'après-midi], le bateau leva l'ancre. Quand nous fûmes en haute mer, j'eus de nouveau des nausées encore plus violentes, restant agité pendant environ quatre heures, puis, par épuisement – je n'avais plus rien dans l'estomac – et aidé par le roulis du navire, je m'endormis et reposai d'un sommeil tranquille jusqu'à notre arrivée à Civitavecchia.

Payer, payer, payer

Le repos de la nuit m'avait redonné des forces. Bien qu'épuisé par le long jeûne, je me levai et préparai mes bagages. Nous étions sur le point de descendre quand on nous informa d'une dette que nous ne savions pas avoir contractée. Le café n'était pas compris dans le prix des repas mais devait être payé séparément, et nous qui en avions pris quatre tasses, payâmes un supplément de deux francs, c'est-à-dire cinquante centimes par tasse. Le capitaine, après avoir fait viser les passeports, nous remit le permis de débarquement. C'est alors que commença la série des pourboires : un franc chacun aux bateliers, un demi-franc pour les bagages (que nous portions nous-mêmes), un demi-franc à la douane, un demi-franc à celui qui nous invitait dans la voiture, un demi-franc au porteur qui s'occupait des bagages, deux francs pour le visa sur le passeport, un franc et demi au consul pontifical. On n'avait pas le temps d'ouvrir la bouche qu'il fallait déjà payer. En ajoutant que les pièces de monnaie changeaient de nom et de valeur et que nous devions nous fier à ceux qui nous faisaient le change [...] À la douane, ils respectèrent un paquet adressé au cardinal Antonelli avec le sceau pontifical, dans lequel nous avions mis les choses les plus importantes [...]

Après avoir terminé les opérations, je me rendis chez le barbier pour me raser une barbe de dix jours. Tout se passa bien, mais dans le salon, je ne pus détacher mon regard de deux cornes sur une table. Elles mesuraient environ un mètre et étaient ornées d'anneaux scintillants et de rubans. Je pensais qu'elles étaient destinées à un usage particulier, mais on me dit qu'elles étaient de génisse, que nous appelons bœuf, mises là seulement comme ornement [...]

Vers Rome en diligence

Entre-temps, don Mentasti était en colère parce qu'il ne nous voyait pas arriver, tandis que la voiture nous attendait déjà. Nous nous étions mis à courir pour arriver à temps. Montés dans la voiture, nous partîmes pour Rome. La distance à parcourir était de 47 milles italiens, ce qui correspond à 36 milles piémontais. La route était très belle. Nous avons pris place dans le coupé d'où nous pouvions contempler les prairies verdoyantes et les haies fleuries. Une curiosité nous divertit beaucoup. Nous remarquâmes que tout allait par trois : les chevaux de notre voiture étaient attelés par trois ; nous rencontrâmes des patrouilles de soldats qui allaient par trois ; même certains paysans marchaient trois par trois, tout comme certaines vaches et certains ânes qui paissaient par trois. Nous riions de ces étranges coïncidences [...]

Une pause pour les chevaux

À Palo, le cocher accorda aux voyageurs une heure de liberté pour avoir le temps de reposer les chevaux. Nous en profitâmes pour courir à la taverne voisine et apaiser notre faim. Les affaires nous avaient presque fait oublier de manger ; depuis vendredi midi, je n'avais pris qu'une tasse de café au lait. Nous nous sommes attaqués aux petits pains que nous avons mangés, ou plutôt dévorés complètement. En voyant ensuite le serveur tout épuisé et pâle, je lui demandai ce qu'il avait.

– *J'ai des fièvres qui me tourmentent depuis des mois,* répondit-il. Je fis alors le bon médecin :

– *Laissez-moi faire, je vous prescris une recette qui chassera*

la fièvre pour toujours. Ayez seulement confiance en Dieu et en saint Louis. Prenant alors un morceau de papier avec un crayon, j'écrivis ma recette, lui recommandant de l'apporter à un pharmacien. Il était hors de lui, tout heureux, et, ne sachant comment exprimer sa gratitude, il n'arrêtait pas de me baiser la main, et voulait baiser aussi celle de Rua, qui, par modestie, ne le lui permit pas.

Parmi les rencontres sympathiques il y eut celle d'un gendarme pontifical. Il pensait me connaître, et je croyais le connaître, alors nous nous saluâmes tous les deux en grande fête. Et quand nous nous rendîmes compte de l'équivoque, l'amitié et les expressions de bienveillance et de respect continuèrent. Pour lui faire plaisir, je dus permettre qu'il me payât une tasse de café, et pour ma part, je lui offris un petit verre de rhum. Puis, m'ayant demandé de lui laisser un souvenir, je lui offris la médaille de saint Louis de Gonzague. Le nom de ce bon carabinier était Pedrocchi.

Dans la ville des papes

Remontés à nouveau dans la voiture et volant plus vite par le désir que par les pattes des chevaux, nous avions l'impression à chaque instant d'être arrivés à Rome. La nuit tombée, chaque fois que l'on apercevait au loin un buisson ou un arbre, Rua s'exclamait aussitôt :

– *Voici la coupole de Saint-Pierre.* Mais avant d'arriver, nous avons dû patienter jusqu'à dix heures et demie du soir, et comme il faisait déjà nuit noire, nous ne pouvions plus distinguer aucun détail. Un certain frisson cependant nous prit à la pensée que nous entrions dans la ville sainte. [...] Arrivés enfin à destination, et n'ayant aucune connaissance des lieux, nous cherchâmes un guide qui, pour douze *baiocchi*, nous accompagna chez les De Maistre, via del Quirinale 49, aux Quatre Fontaines. Il était déjà onze heures. Nous fûmes accueillis avec bonté par le comte et la comtesse ; les autres étaient déjà au lit. Après nous être un peu restaurés, nous nous souhaitâmes bonne nuit et allâmes dormir.

San Carlino

La partie du Quirinal que nous habitons est appelée [Quattro Fontane](#) parce que quatre sources permanentes proviennent de quatre contrées et se rejoignent ici. En face de la maison où nous avons pris domicile se trouvait l'église des carmes. Ceux-ci étaient tous espagnols et appartenaient à l'ordre dit de la *Rédemption des Esclaves*. L'église fut construite en 1640 et dédiée à saint Charles ; mais pour la distinguer d'autres dédiées au même saint, on l'appela [S. Carlino](#). Nous nous sommes rendus dans la sacristie, avons montré le *Celebret* (document pour pouvoir célébrer *n.d.r.*) et ainsi nous avons pu dire la messe. [...] Nous passâmes presque toute la journée à mettre en ordre nos papiers, faire des commissions, porter des lettres [...]

Le Panthéon

Profitant d'une heure qui nous restait avant la nuit, nous nous sommes rendus au [Panthéon](#) qui est l'un des monuments les plus anciens et les plus célèbres de Rome. Il fut construit par Marcus Agrippa, gendre de César Auguste, vingt-cinq ans avant l'ère vulgaire (av. J.-C. *n.d.r.*). On croit que cet édifice a été appelé Panthéon, qui signifie *tous les dieux*, parce qu'en fait il était dédié à toutes les divinités. La façade est vraiment superbe. Huit grosses colonnes soutiennent une élégante corniche. Juste après, voici un portique formé de seize colonnes faites d'un seul bloc de granit, puis le pronaos, ou avant-temple, constitué de quatre piliers cannelés, dans lesquels sont creusées des niches anciennement occupées par les statues d'Auguste et d'Agrippa. À l'intérieur on découvre une haute coupole ouverte au milieu, par laquelle pénètre la lumière, mais aussi le vent, la pluie et la neige, quand elle tombe par ici. Les marbres les plus précieux servent ici de pavé ou d'ornement tout autour. Le diamètre est de cent trente-trois pieds, correspondant à dix-huit *trabucchi* (environ 55 m). Ce temple servit au culte des dieux jusqu'en 608 après Jésus-Christ, lorsque le pape Boniface IV, pour empêcher les désordres qui se commettaient

pendant les sacrifices, le dédia au culte du vrai Dieu, c'est-à-dire à tous les saints.

Cette église a connu de nombreuses vicissitudes. Lorsque Boniface IV obtint ce monument de l'empereur Phocas, il le dédia au culte de Dieu et de la Vierge et fit transporter de divers cimetières vingt-huit chariots de reliques qu'il plaça sous l'autel majeur. Depuis lors, on commença à l'appeler *Santa Maria ad Martyres*. Parmi les choses que nous avons beaucoup appréciées, il y eut la visite de la tombe du grand Raphaël [...] Maintenant, cette église porte aussi le nom de *Rotonde*, en raison de la forme de sa construction. Devant s'étend une place dont le centre est occupé par une grande fontaine en marbre, surmontée de quatre dauphins qui jettent continuellement de l'eau.

Saint-Pierre-aux-Liens

Le 23 février [...] nous avons été très contents de la visite à [Saint-Pierre-aux Liens](#), église située au sud de Rome à la limite de la ville. Ce fut une journée mémorable car elle coïncidait avec l'une des rares fois où l'on exposait les [chaînes de saint Pierre](#), dont les clés sont gardées par le Saint-Père lui-même. Une tradition soutient que c'est saint Pierre lui-même qui a érigé ici la première église en la dédiant au Sauveur. Détruite par l'incendie de Néron, elle fut reconstruite par saint Léon le Grand en 442 et dédiée au premier Pape. On l'a appelée Saint-Pierre-aux-Liens, car le Pape y a placé la chaîne avec laquelle le Prince des Apôtres avait été enchaîné à Jérusalem sur l'ordre d'Hérode. Le patriarche Juvénal l'avait offerte à l'impératrice Eudoxie, qui à son tour l'envoya à Rome à sa fille Eudoxie junior, épouse de Valentinien III. À Rome, on conservait aussi la chaîne avec laquelle saint Pierre avait été enchaîné dans la prison Mamertine. Lorsque saint Léon voulut faire la comparaison entre celle-ci et celle de Jérusalem, les deux chaînes s'unirent l'une à l'autre de manière prodigieuse, de sorte qu'aujourd'hui elles forment une seule chaîne, qui est

conservée dans un autel spécial à côté de la sacristie. Nous avons eu la consolation de toucher ces chaînes de nos propres mains, de les embrasser, de les mettre autour de notre cou et de les approcher de notre front. Nous avons également soigneusement vérifié pour essayer de discerner le point d'union des deux, mais cela ne nous a pas été possible. Nous avons seulement pu constater que la chaîne de Rome est plus petite que celle de Jérusalem.

À Saint-Pierre-aux-Liens se trouve le magnifique **tombeau de Jules II** [...] C'est l'un des chefs-d'œuvre du célèbre Michel-Ange Buonarroti, qui est considéré comme l'un des plus grands artistes du marbre, l'auteur de la [statue de Moïse](#) placée près de l'urne. Le patriarche est représenté avec les tables de la loi sous son bras droit, en train de parler au peuple qu'il regarde fièrement, car il s'était rebellé. L'église est à trois nefs, séparées par vingt colonnes de marbre de Paros, et deux de granit bien conservé.

Saint-Louis des Français

Vers neuf heures, nous nous sommes rendus à [Santa Maria sopra Minerva](#), où nous avons été reçus en audience privée par le cardinal Gaude pendant environ une heure et demie. Il parla avec nous en dialecte piémontais, s'intéressant à nos oratoires [...] L'après-midi, nous sommes allés rendre visite au marquis Giovanni Patrizi [...]. En face de son palais se trouve l'[église Saint-Louis des Français](#) qui donne son nom à la place et au quartier voisin. C'est une église bien entretenue et enrichie de nombreux marbres précieux. Sa singularité réside dans les sépultures des Français célèbres morts à Rome. En effet, le sol et les murs sont couverts d'épithaphes et de plaques. [...]

Sainte-Marie-Majeure sur l'Esquilin

Du Quirinal part une route qui mène à l'Esquilin, ainsi nommé à cause des nombreux chênes qui couvraient autrefois la colline. Sur la partie haute s'élève [Sainte-Marie-Majeure](#), dont tous les historiens sacrés ont raconté l'origine de la

manière suivante. Un certain Giovanni, patricien romain, n'ayant pas d'enfants, désirait employer ses biens dans une œuvre de piété [...] La nuit du 4 août 352, la Vierge lui apparut en rêve et lui ordonna de lui élever un sanctuaire à l'endroit où il trouverait le lendemain de la neige fraîche. La même vision se manifesta au pape de l'époque, Libère. Le jour suivant, comme la rumeur se répandit qu'une abondante neige était tombée sur la colline de l'Esquilin, Libère et Giovanni s'y rendirent, et, constatant le prodige, ils s'activèrent à mettre en pratique le commandement reçu dans la vision. Le Pape traça le plan du nouveau sanctuaire, qui fut rapidement achevé avec l'argent de Giovanni, et quelques années plus tard, Libère put procéder à la consécration [...]

Devant l'église s'étend une vaste place au centre de laquelle se trouve l'ancienne colonne de marbre blanc, provenant du temple de la paix. Le pape Paul V, en 1614, la dota d'une base et d'un chapiteau, sur lequel il plaça la [statue de la Vierge avec l'Enfant](#). L'architecture de la façade est majestueuse et est soutenue par de grosses colonnes de marbre qui forment un vaste vestibule. Au fond de celui-ci a été placée la statue de Philippe IV, roi d'Espagne, qui fit de nombreuses donations en faveur de cette église et voulut lui-même être inscrit parmi les chanoines. Le sol est en mosaïque précieuse travaillée avec des marbres de différents types, tous d'une valeur inestimable.

La chapelle à droite de l'autel majeur conserve la **tombe de saint Jérôme**, la [crèche du Sauveur](#) et l'**autel du pape Libère**. L'autel papal est recouvert de précieux marbres de porphyre, et soutenu par quatre angelots en bronze doré. En dessous s'ouvre la **Confession**, qui est une chapelle dédiée à saint Matthias. Nous sommes allés la visiter le jour de la station de carême, ainsi nous avons eu la chance de trouver exposé sur un riche autel la **tête de saint Matthias**. Nous l'avons observée attentivement, et nous avons remarqué que la peau restait attachée à la tête, qu'on apercevait même quelques cheveux attachés au crâne vénérable.

La Vierge et la peste

Dans la chapelle à gauche de l'autel, on peut observer [un tableau de la Vierge attribué à saint Luc](#), très vénéré par le peuple. L'image a été tenue en grande considération par les papes. Saint Grégoire le Grand, lors de la terrible peste de 590, la porta en procession jusqu'au Vatican. C'était le 25 avril. Lorsque le cortège arriva près du mausolée d'Hadrien, on vit un ange qui remettait l'épée dans le fourreau, indiquant ainsi la cessation de la peste. En mémoire de ce prodige, le mausolée fut appelé [Château Saint-Ange](#), et depuis lors, la procession se répète chaque année le jour de saint Marc Évangéliste. À Sainte-Marie-Majeure, tout est majestueux et grand ; mais la parole et l'écrit ne parviennent pas à la décrire en vérité. Qui la voit de ses propres yeux fixe son regard émerveillé dans chaque coin.

Aujourd'hui, mercredi de carême ici à Rome, on jeûne et cela signifie que sont interdits non seulement les aliments à base de viande, mais aussi toute soupe ou plat à base d'œufs, de beurre ou de lait. Les assaisonnements utilisés en ces mercredis sont l'huile, l'eau et le sel. La pratique est strictement observée par toutes les classes de personnes, tant et si bien que dans les marchés et les boutiques, ce jour-là, on ne trouve ni viande, ni œufs, ni beurre.

La légende de saint Galgan

Le soir, madame De Maistre nous raconta une histoire digne d'être retenue. Elle dit : *L'année dernière, le vicaire général de Sienne est venu nous rendre visite. Parmi les nombreuses choses dont il avait l'habitude de nous parler, il nous raconta l'histoire de saint Galgan, soldat. Ce saint est mort depuis des siècles, et sa tête est conservée intacte ; mais la plus grande merveille est que chaque année, on lui coupe les cheveux, qui poussent insensiblement et retrouvent la même longueur l'année suivante. Un protestant, après avoir écouté ce prodige, se mit à rire en disant : laissez-moi sceller l'urne où est conservée la tête, et si les cheveux*

poussent malgré tout, je reconnaîtrai le miracle et deviendrai catholique. La chose fut rapportée à l'évêque qui répondit : je mettrai les sceaux épiscopaux pour garantir l'authenticité de la relique, qu'il mette les siens pour s'assurer du fait. Ainsi fut fait. Mais ce monsieur, impatient de voir si le prodige commençait à se produire, après quelques mois demanda à ouvrir l'urne. Imaginez sa surprise lorsqu'il vit que les cheveux de saint Galgan avaient déjà poussé comme ils l'auraient fait s'il avait été vivant ! Alors c'est vrai ! s'exclama-t-il. Je deviendrai catholique. En effet, l'année suivante, le jour de la fête du Saint, lui et sa famille renoncèrent au luthéranisme et embrassèrent la religion catholique, qu'il professe aujourd'hui d'une façon exemplaire.

Sainte-Pudentienne au Viminal

Partant des Quatre Fontaines, on monte au Viminal, ainsi nommé à cause des nombreux osiers ou joncs, qui le recouvraient autrefois. Au pied de cette colline, dans la maison de Pudens, sénateur romain, saint Pierre logea lorsqu'il vint à Rome. Le saint apôtre convertit son hôte à la foi et transforma sa maison en église. Saint Pie I, vers 160, à la demande des vierges *Pudentienne* et *Praxède*, filles du sénateur Pudens, consacra cette église, qui [...] fut ensuite [dédiée à Sainte Pudentienne](#) parce qu'elle y avait habité et y était morte. De nombreux papes ont entrepris la restructuration de ce lieu qui contient de précieux témoignages chrétiens. Le **puits de sainte Pudentienne** mérite une attention particulière. On croit qu'elle y enterra les corps des martyrs. Au fond, on peut remarquer une grande quantité de reliques ; l'histoire dit qu'il contient les reliques de trois mille martyrs.

À côté de l'autel majeur, il y a une chapelle de forme oblongue avec un autel sur lequel on admire un groupe en marbre représentant Jésus qui remet les clés à saint Pierre. On croit que cet autel est celui sur lequel saint Pierre a célébré la messe, et sur lequel, à ma grande consolation, j'ai pu célébrer moi-même. On y conserve des morceaux d'éponge dont

se servait Pudentienne pour recueillir le sang des plaies des martyrs, ou de la terre qui en était imprégnée.

En continuant vers la gauche, on arrive à une **chapelle qui conserve le témoignage d'un grand miracle**. Alors qu'il célébrait la messe, un prêtre douta de la possibilité de la présence réelle de Jésus dans l'hostie sainte. Après la consécration, l'hostie lui échappa des mains et, tombant sur le sol, rebondit d'abord sur une marche puis sur une autre. Là où elle frappa la première fois, le marbre resta presque perforé, et sur la deuxième marche se forma une cavité très profonde en forme d'hostie. Ces deux marches en marbre sont conservées en ce même lieu et soigneusement gardées.

Sainte-Praxède

Partant de *Sainte-Pudentienne*, en montant vers l'Esquilin, à peu de distance de Sainte-Marie-Majeure, on trouve l'[église Sainte-Praxède](#). Vers l'an 162 après J.-C., au-dessus de l'endroit où se trouvaient les thermes, c'est-à-dire les bains de Novatus, saint Pie I éleva une église en l'honneur de cette vierge, sœur de Novatus, Pudentienne et Théotilus. L'endroit servit de refuge aux anciens chrétiens en temps de persécution. La Sainte, qui s'employait à fournir ce qui était nécessaire aux chrétiens persécutés, s'occupait également de recueillir les corps des martyrs qu'elle enterrait ensuite, versant leur sang dans le puits qui se trouve au milieu de l'église. Celle-ci est riche en ornements et en marbres précieux, comme presque toutes les églises de Rome.

Il y a aussi la **chapelle des martyrs Zénon et Valentin**, dont les corps, transportés par saint Pascal I en l'an 899, reposent sous l'autel. Ici se conserve également une colonne en jaspe, haute d'environ trois coudées, qu'un cardinal nommé Colonna fit transporter de Terre Sainte en l'an 1223. On pense que c'est celle à laquelle le Sauveur fut attaché pendant la flagellation.

Le Caelius

Depuis l'Esquilin, en regardant vers l'ouest, on voit la

colline du Caelius. Autrefois, elle était appelée *Querquetulano* à cause des chênes qui la recouvraient. Plus tard, elle fut nommée Caelius d'après Caeles Vibenna, capitaine des Étrusques venus en aide à Rome, et que Tarquinius Priscus fit loger sur cette colline. La première chose que l'on remarque est le *plus grand obélisque que l'on connaisse*. Ramsès, pharaon d'Égypte, le fit ériger à Thèbes en le dédiant au soleil. Constantin le Grand le fit transporter à travers le Nil jusqu'à Alexandrie, mais, après sa mort, ce fut son fils Constance qui le transporta à Rome. Pour le voyage, on utilisa un vaisseau de trois cents rames, et à travers le Tibre, il fut conduit dans la ville et placé dans un endroit appelé Circus Maximus. Là, il tomba à terre et se brisa en trois parties. Le pape Sixte V le fit restaurer et ériger sur la place du Latran en 1588. L'obélisque atteint une hauteur de 153 pieds romains. Il est entièrement orné de hiéroglyphes et surmonté d'une haute croix.

À droite de la place se trouve le baptistère de Constantin avec l'[église Saint-Jean in Fonte](#). On dit qu'elle a été construite par Constantin à l'occasion du baptême qu'il reçut du pape saint Sylvestre en l'an 324. Elle possède deux chapelles, l'une dédiée à saint Jean-Baptiste, l'autre à saint Jean l'Évangéliste, d'où son nom d'église S. Giovanni in Fonte. Le baptistère, qui est une cuve de grande largeur revêtue de marbres précieux, se trouve au milieu. La petite chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste est considérée comme une chambre de Constantin, transformée en oratoire et dédiée au saint Précurseur par le pape saint Hilaire.

Saint-Jean-de-Latran

En sortant du baptistère et en traversant la vaste place, on trouve la [basilique Saint-Jean-de-Latran](#). Cette célèbre construction est la première et principale église du monde catholique. Sur la façade on peut lire : *Ecclesiarum Urbis et Orbis Mater et Caput* (mère et tête de toutes les églises de Rome et du monde). C'est le siège du Souverain Pontife en tant

qu'évêque de Rome ; après son couronnement, il va en prendre solennellement possession. Elle fut également appelée *Basilique constantinienne*, car fondée par Constantin le Grand. Elle fut ensuite appelée *Basilique du Latran* parce qu'érigée là où se trouvait le palais d'un certain Plautius Lateranus, que Néron a fait tuer ; et aussi *Basilique du Sauveur* à la suite d'une apparition du Sauveur survenue pendant la construction. On l'appelle encore *Basilique d'Or* à cause des précieux dons dont elle a été enrichie, et *Basilique San Giovanni* parce qu'elle est dédiée à saint Jean-Baptiste et à saint Jean Évangéliste.

C'est Constantin le Grand qui la fit construire près de son palais, vers l'an 324. Agrandie ensuite avec de nouveaux corps de bâtiment, elle fut cédée au saint Pontife. C'est ici que les papes résidèrent jusqu'au temps de Grégoire XI. Lorsque celui-ci ramena le Saint-Siège d'Avignon à Rome, il transféra sa résidence au Vatican.

En 1308, un terrible incendie la détruisit, mais Clément V, qui était alors à Avignon, envoya immédiatement ses agents avec de grandes sommes d'argent, et en peu de temps, elle fut reconstruite. Le portique est soutenu par vingt-quatre gros piliers ; au fond se trouve la statue de Constantin trouvée dans ses thermes au Quirinal. La grande porte en bronze est d'une hauteur extraordinaire. Elle provient de l'église *Saint-Adrien in Campo Vaccino* et a été transportée ici. Elle constitue un rare exemple de portes anciennes dites *Quadrifores*, c'est-à-dire construites de manière à pouvoir s'ouvrir en quatre parties, une à la fois sans que l'une mette en danger la stabilité de l'autre. À droite, il y a une porte murée qui ne s'ouvre que pendant l'année du jubilé et qui est appelée **Porte Sainte**.

L'intérieur est à cinq nefs. La longueur, la hauteur, la richesse des pavements, des sculptures et des peintures sont un enchantement pour les yeux. Il faudrait en écrire de gros volumes pour en parler dignement. Parmi les **reliques insignes de cette église il y a les têtes des deux princes des Apôtres**

Pierre et Paul. Elles sont conservées sous l'autel majeur et encastrées dans une autre tête d'or. Il y a aussi une **relique insigne de saint Pancrace martyr**, et on y conserve une **table** que l'on pense être celle même sur laquelle Jésus célébra la sainte cène avec ses Apôtres.

En sortant de l'église par la porte principale et en traversant la place, on trouve la [Scala Santa](#), un bâtiment que le pape Sixte V fit ériger pour y conserver l'escalier, qui se trouvait auparavant en morceaux dans l'ancien palais papal du Latran. Il est formé de vingt-huit marches en marbre blanc provenant du prétoire de Pilate à Jérusalem et que Jésus monta et descendit plusieurs fois pendant sa passion. Sainte Hélène, mère de Constantin, les envoya à Rome avec beaucoup d'autres choses sanctifiées par le sang de Jésus-Christ. Ce célèbre escalier est tenu en grande vénération et c'est pourquoi on le monte à genoux, et on redescend par l'un des quatre escaliers latéraux. Ces marches se sont creusées à cause du grand afflux de chrétiens qui les ont montées, si bien qu'elles ont été recouvertes de planches de bois. Le même Sixte V fit placer en haut de l'escalier la célèbre chapelle privée des papes, qui est pleine des plus insignes reliques, et que l'on appelle **Sancta Sanctorum**.

Cité du Vatican. La construction

La [colline du Vatican](#) contient tout ce qui existe de plus excellent dans les arts, et de mémorable dans la religion ; c'est pourquoi nous en donnerons une description un peu plus précise. Elle a été appelée Vatican d'après *Vagitanus*, une divinité qui était censée surveiller le *vagissement* des enfants. En effet, la première syllabe Va (*va n.d.r.*) dont est composé le mot est aussi le premier cri des enfants. La colline acquit de la renommée lorsque Caligula y construisit le cirque auquel on donna ensuite le nom de Néron. Pour passer de la rive gauche à la rive droite du Tibre, Caligula construisit le pont du Vatican, dit aussi Triomphal, qui n'existe plus maintenant. Le cirque de Néron commençait là où

se trouve aujourd'hui l'église Sainte-Marthe et s'étendait jusqu'aux marches de l'ancienne basilique vaticane. Dans ce cirque fut enterré le [corps du Prince des Apôtres](#) [...]

Là furent également enterrées les ossements d'autres papes, dont Lin, Clément, Anaclet, Évariste et d'autres encore. Le *Mémorial de S. Pierre*, c'est-à-dire le petit temple construit sur sa tombe, dura jusqu'aux temps de Constantin qui, à la demande de saint Sylvestre, vers 319, entreprit la construction d'une église en l'honneur de l'Apôtre. Elle fut érigée précisément autour de ce petit temple, en utilisant des matériaux prélevés sur des édifices publics. La construction fut appelée Basilique constantinienne, et à cette époque, elle était considérée comme l'une des plus célèbres de la chrétienté. Au milieu de cette église, faite en forme de croix latine, se trouvait l'autel dédié à saint Pierre sous lequel son corps était enterré, protégé par des grilles ; cet espace était déjà appelé la **Confession de saint Pierre**. Une fois le temple achevé et doté de riches ornements, le pape Sylvestre le consacra le 18 novembre 324 [...] Les pontifes qui vinrent par la suite l'ont embelli et l'agrandi. Pendant onze siècles, il fut l'objet de la dévotion et de l'admiration des chrétiens qui se rendaient à Rome.

Au XVe siècle, il commençait à se détériorer, c'est pourquoi Nicolas V pensa à le rénover, mais il n'eut que le mérite de commencer les travaux, car la mort lui fit suspendre tout. Jules II reprit la construction en changeant son nom, qui passa de **Basilique constantinienne** à **Saint-Pierre du Vatican**, et posa la première pierre le 18 avril 1506. Les architectes furent Bramante, puis Fra Giocondo Domenico et Raffaello Sanzio. Après eux travaillèrent les architectes les plus célèbres et les esprits les plus sublimes de l'époque.

La grande place

[...] Devant la basilique s'ouvre une vaste place dont la longueur dépasse la moitié d'un kilomètre. Elle est formée de 284 colonnes et de 64 piliers qui, disposés en demi-cercle de

chaque côté en quatre rangées, forment trois voies dont la plus large, celle du centre, permet le passage de deux voitures. Au-dessus de la colonnade sont placées 96 statues de saints, en marbre, d'une hauteur d'environ 10 pieds. Au centre, s'élève l'obélisque égyptien. Il est d'une seule pièce, et c'est le seul qui soit resté entier. Il mesure 126 pieds de hauteur, y compris la croix et le piédestal. Il n'a pas de hiéroglyphes. Nucoreus, roi d'Égypte, l'avait érigé à Héliopolis, d'où il fut prélevé et transporté à Rome par Caligula l'an 3 de son règne. Il fut placé dans le cirque construit au pied de la colline du Vatican, comme le montrent les inscriptions qui y sont lues. Ce cirque fut appelé *de Néron* parce qu'il s'y rendait fréquemment ; c'est ici que ce cruel empereur fit un massacre de chrétiens, les accusant d'être les auteurs de l'incendie de Rome qu'il avait lui-même allumé.

En 1818, on construisit une horloge solaire sur la place. Sur le sol on dessina les douze signes du zodiaque. L'obélisque faisait office de gnomon, et son ombre indiquait les stations du soleil. Tout autour, on écrivit les noms des vents avec la direction dans laquelle chacun d'eux souffle. De chaque côté, deux fontaines semblables jettent perpétuellement de l'eau dont les jets peuvent monter jusqu'à soixante pieds. La reine d'Écosse, accueillie avec pompe en ce lieu, regarda avec émerveillement les deux fontaines, pensant qu'elles avaient été faites spécialement pour l'accueillir. Non, dit un monsieur qui était à ses côtés, ces jets sont perpétuels.

Visite à Saint-Pierre

En marchant vers la façade de la basilique, on arrive à un magnifique escalier flanqué de deux statues, l'une de saint Pierre et l'autre de saint Paul, installées là par le pape Pie IX. En montant les marches, on se trouve devant la façade qui porte cette inscription : *En l'honneur du Prince des Apôtres Paul V, Souverain Pontife, en l'an 1612, 7e de son pontificat.* Au-dessus du portique s'étend la grande **Loggia des**

bénédictions. La façade est majestueuse et imposante. Le portique est entièrement orné de marbres, de peintures en mosaïque et d'autres travaux élégants. Au fond du vestibule à droite, on peut observer la magnifique statue équestre de Constantin en train de contempler la prodigieuse croix qui lui apparut dans le ciel avant la bataille finale contre Maxence.

Du portique, on entre dans la basilique par quatre portes, dont la dernière à droite ne s'ouvre que pour l'année sainte. La porte principale est en bronze, d'une grande hauteur, et il faut de nombreux bras forts pour l'ouvrir. L'intérieur se présente à cinq nefs en plus de la croisée qui se termine par la tribune. La curiosité et la surprise nous ont conduits au milieu de la nef principale. Ici, nous nous sommes arrêtés pour admirer et réfléchir sans dire un mot. Il nous sembla voir la Jérusalem céleste. La longueur de la basilique est de 837 coudées, sa largeur de 607. C'est la plus grande église de toute la chrétienté. Après Saint-Pierre, la plus vaste est celle de Saint-Paul à Londres. Si l'on ajoute à l'église Saint-Paul celle de notre Oratoire, on obtient la longueur précise de Saint-Pierre.

Après être restés immobiles pendant un certain temps, nous avons cherché le bénitier. Nous avons aperçu deux angelots, à première vue très petits, tenant une sorte de coquille dans le premier pilier de la basilique. Cela nous étonna qu'une église aussi vaste ait un bénitier si petit. Mais l'étonnement se transforma en surprise lorsque nous vîmes les angelots devenir de plus en plus grands à mesure que nous nous approchions. La coquille devint un vase d'environ six pieds de circonférence, et les angelots de chaque côté nous montraient leurs mains avec des doigts aussi gros que notre bras. C'est la preuve que les proportions de ce merveilleux édifice sont si bien réglées qu'elles rendent moins sensible son ampleur, que l'on découvre de mieux en mieux en examinant chaque détail. Autour des piliers de la nef principale, on voit les statues en marbre des fondateurs des ordres religieux.

Dans le dernier pilier à droite se trouve la statue en bronze de saint Pierre, tenue en grande vénération. C'est saint Léon le Grand qui la fit fondre avec le bronze de celle de Jupiter Capitolin. Elle rappelle la paix que ce Pontife obtint d'Attila qui faisait rage contre l'Italie. Le pied droit qui dépasse du piédestal est usé par les lèvres des fidèles qui ne passent jamais devant lui sans la baiser avec respect. Pendant que nous admirions la statue, l'ambassadeur autrichien à Rome passa en s'inclinant devant le prince des Apôtres et lui baisa le pied.

Nefs et chapelles

Disons maintenant quelques mots sur les nefs latérales et les chapelles qui s'y trouvent. À droite, on rencontre d'abord la chapelle de la **Pietà**. En plus des magnifiques mosaïques et des statues qui l'ornent, on admire au-dessus de l'autel le célèbre groupe sculpté par Michel-Ange en marbre blanc, alors qu'il n'avait que vingt-quatre ans. C'est peut-être la plus belle sculpture du monde. Le même Michel-Ange en était si satisfait qu'il la signa sur la ceinture de Marie.

À gauche de la chapelle de la Pietà se trouve celle dédiée au **Crucifix** et à **Saint Nicolas**. De là, on entre dans la petite **Chapelle de la Sainte Colonne**, où est conservée, protégée par une grille en fer, l'une des colonnes à vis qui se trouvaient autrefois devant l'autel de la **Confession de Saint Pierre**. C'est cette colonne sur laquelle Jésus-Christ s'appuya lorsqu'il prêcha dans le temple de Salomon. On s'émerveille devant la partie touchée par les épaules sacrées du Sauveur et jamais couverte de poussière, ce qui fait qu'on n'a pas besoin de la dépoussiérer comme le reste.

Après la chapelle de la Pietà, on rencontre le monument funéraire de *Léon XII*, érigé par Grégoire XVI. Le Pape est représenté en train de bénir le peuple depuis la loggia au-dessus du portique ; tout autour, on voit les têtes des cardinaux assistant à la cérémonie. En face de ce tombeau se trouve le cénotaphe de *Christine Alexandra*, reine de Suède,

morte à Rome le 19 avril 1689. Celle-ci, protestante, convaincue de la faible consistance de sa religion, se fit instruire dans le catholicisme et fit la solennelle abjuration à *Innsbruck* le 3 novembre 1655. Divers bas-reliefs qui ornent le tombeau représentent cet événement.

Suit la **chapelle de Saint Sébastien**, elle aussi riche en peintures et en marbres. En sortant à droite, on trouve le dépôt funéraire d'*Innocent XII* des Pignatelli de Naples. En face se trouve le tombeau de la célèbre comtesse *Mathilde*, illustre bienfaitrice de l'Église et soutien de l'autorité pontificale. Urbain VIII fit transférer ici ses cendres, les retirant du monastère de Saint Benoît à Mantoue. Elle fut la première des femmes illustres qui ont mérité un tombeau dans la basilique vaticane. La comtesse est représentée debout ; le tombeau est orné d'un bas-relief représentant l'absolution donnée par Grégoire VII à Henri IV, empereur d'Allemagne, à la demande de Mathilde et d'autres personnages, le 25 janvier 1077 dans la forteresse de Canossa.

On arrive ensuite à la chapelle du Saint-Sacrement, riche en marbres et mosaïques. À côté de l'autel, un escalier mène au palais pontifical. Cet autel est dédié à *Saint Maurice* et à ses compagnons martyrs, patrons principaux du Piémont. Les deux colonnes torsadées d'un seul tenant qui ornent l'autel sont deux des douze qui sont censées avoir été amenées à Rome de l'ancien temple de Salomon. Sur le sol devant l'autel, on admire le tombeau en bronze de Sixte IV Della Rovere. Il fut exécuté sur ordre de Jules II, son neveu, et représente les vertus et la science propres au défunt. Il contient les cendres des deux papes.

En sortant de la chapelle, voici à droite le tombeau de *Grégoire XIII* Buoncompagni. Il est orné de deux statues, la *Religion* et la *Force* ; au centre un grand bas-relief représente la réforme du calendrier, dite grégorienne. Ici sont représentés une quantité de personnages illustres qui ont participé à cette œuvre, tous en train de vénérer le Pape. En

face, dans une urne en stuc, reposent les ossements de *Grégoire XIV* de la famille Sfrondato. Ici se termine la nef latérale et on entre dans la croix grecque d'après le dessin de Michel-Ange.

En sortant de la nef, à droite se trouve la **Chapelle Grégorienne**. Au-dessus de l'autel est vénérée une ancienne image de la Vierge du temps de Pascal II. En dessous repose le **corps de Saint Grégoire de Nazianze**, transféré sur ordre de Grégoire XIII de l'église des moniales du Champ de Mars. En poursuivant le chemin, on arrive au monument funéraire de *Benoît XIV* Lambertini, érigé par les cardinaux qu'il avait créés. De chaque côté du tombeau s'élèvent deux magnifiques statues représentant le *Désintéressement* et la *Sagesse*, les deux vertus les plus lumineuses de ce pape. La statue du Pape, debout, bénit le peuple d'un geste majestueux. Ce travail est si bien exécuté que le simple regard sur le Pape nous fait reconnaître en lui la grandeur et l'élévation de son âme. En face, on reconnaît l'autel de *Saint Basile le Grand* avec au-dessus un précieux tableau en mosaïque de l'empereur Valens s'évanouissant en présence du Saint, tandis qu'il le regardait célébrer la messe.

On arrive ensuite à la tribune. Le premier autel à droite est dédié à *Saint Venceslas martyr*, roi de Bohême ; celui du milieu est consacré aux *saints Processus* et *Martinien*, gardes de la prison Mamertine, convertis à la foi par saint Pierre, lorsque l'Apôtre y était enfermé. Ces deux saints ont donné leur nom à l'emplacement ; leurs corps reposent sous l'autel. Trois précieux bas-reliefs représentent saint Pierre en prison libéré par l'Ange (celui du milieu), saint Paul prêchant à l'Aréopage (celui à droite), le troisième les saints Paul et Barnabé, pris pour des divinités par les habitants de Lystres. On rencontre ensuite le tombeau de *Clément XIII* Rezzonico, sculpture d'Antonio Canova. C'est un chef-d'œuvre. Le tableau de l'autel qui se trouve en face du monument représente saint Pierre en danger de se noyer, soutenu par le Rédempteur. Plus

loin, voici l'autel de *saint Michel*, puis celui de *sainte Pétronille*, fille de saint Pierre. Cette sainte est représentée dans une mosaïque qui raconte le déterrage de son cadavre pour le montrer à Flaccus, noble Romain, qui l'avait demandée en mariage. Dans la partie supérieure est figurée son âme qui, par ses prières, obtint de mourir vierge et est accueillie par Jésus-Christ. Plus loin, on voit le sarcophage de *Clément X Altieri* ; le bas-relief représente l'ouverture de la porte sainte pour le Jubilé de 1675. L'autel est surmonté du tableau de saint Pierre qui, aux prières d'une foule de mendiants, ressuscite la veuve Tabitha.

En gravissant deux marches de porphyre qui faisaient partie de l'autel majeur de l'ancienne basilique, on monte à l'**Autel de la Chaire**. Un groupe surprenant de quatre statues en métal soutient le siège pontifical. Les deux de devant représentent deux Pères latins, Ambroise et Augustin ; les deux de derrière les Pères grecs, Athanase et Jean Chrysostome. Le poids de ces groupes s'élève à 219.161 livres de métal. La chaire en bronze recouvre, comme précieuse relique, celle en bois marqueté de divers bas-reliefs en ivoire. Cette chaise est celle du sénateur Pudens qui servit l'Apôtre Pierre et plusieurs papes après lui.

Au-dessus de l'*autel de la Chaire*, comme fond, est figuré sur toile le *Saint-Esprit* entre des vitraux colorés et rayonnants de sorte que celui qui le regarde semble voir une étoile d'or resplendissante. En dessous, à gauche de celui qui regarde, se trouve le magnifique tombeau de *Paul III Farnèse*, monument très précieux pour ses sculptures. La statue du Pape assis sur l'urne est en bronze, les deux autres statues, en marbre, représentent la *Prudence* et la *Justice*. En face est placé le tombeau du pape Urbain VIII dont la statue est en bronze. La *Justice* et la *Charité* sont de chaque côté, sculptées en marbre blanc. Sur l'urne on distingue l'image de la mort en train d'écrire dans un livre le nom du Pape. Ici nous avons interrompu la visite : nous étions fatigués, la visite avait

duré de onze heures du matin à cinq heures de l'après-midi.

Rome. Sainte-Marie de la Victoire

Du Quirinal, en regardant vers le sud, on voit la rue de [Porta Pia](#), ainsi nommée d'après le pape Pie IV qui, pour l'embellir, a réalisé de nombreux travaux. Le long de cette route, près de la fontaine de l'Acqua Felice, s'élève à gauche l'église de [Sainte-Marie de la Victoire](#), édifiée par Paul V en 1605, et ainsi nommée à cause d'une image miraculeuse de la Vierge qui y fut transportée par le père Dominique des Carmes Déchaussés. C'est à cette image, ou plutôt à la protection de Marie que le duc Maximilien de Bavière dut la grande victoire remportée en quelques jours contre les protestants, qui avaient mis à mal le royaume d'Autriche avec une armée très nombreuse. L'image prodigieuse est conservée sur l'autel majeur. Aux corniches sont accrochées les bannières prises aux ennemis : glorieux monument à la protection de Marie.

En mémoire de la libération de Vienne, la fête du *Nom de Marie* a été instituée, célébrée par toute la chrétienté le dimanche dans l'octave de la naissance de Marie. Cela se produisit le 12 septembre 1683 sous le pontificat d'Innocent XI. Dans cette même église, une solennité spéciale est célébrée le deuxième dimanche de novembre en souvenir de la célèbre victoire remportée par les chrétiens contre les Turcs à *Lépante* le 7 octobre 1571, sous Pie V. Quelques bannières prises aux Turcs sont également accrochées comme trophées à la corniche de cette église.

Devant Sainte-Marie de la Victoire se trouve la [fontaine de Termini](#), appelée fontaine de Moïse, car dans une niche est sculptée la statue de Moïse qui, avec le bâton à la main, fait jaillir l'eau de la pierre. Elle est également appelée *Acqua Felice* d'après le frère Félix, qui est le nom de Sixte V lorsqu'il était au couvent.

[L'île Tibérine](#)

Dans l'après-midi, nous avons décidé d'aller avec le comte De Maistre visiter la grande œuvre Saint-Michel de l'autre côté

du Tibre. Nous devions donc traverser le fleuve à la hauteur d'une petite île appelée Tibérine ou aussi Lycaonienne, d'après un temple dédié à Jupiter Lycaonien. Voici l'origine de cette île. Lorsque Tarquin fut expulsé de Rome, le Tibre était presque à sec, laissant à découvert quelques bancs de sable. Les Romains, poussés par la haine contre ce roi, allèrent dans ses champs, coupèrent les blés et l'épeautre qui étaient proches de la maturité et jetèrent tout dans le Tibre. La paille alla s'arrêter sur le sable, et en se déposant, la boue de sable que l'eau faisait couler parvint à se consolider au point qu'on put y cultiver et y habiter. Sur cette île, les païens élevèrent un temple en l'honneur d'Esculape ; mais en 973, on y déposa le **corps de saint Barthélemy** qui repose dans l'urne sous l'autel majeur.

Après avoir traversé le Tibre et continuant vers l'hospice Saint-Michel, on rencontre à droite l'église [Sainte-Cécile](#), édifiée à l'endroit où se trouvait sa maison. Urbain I, vers le milieu du troisième siècle, la consacra, et saint Grégoire le Grand l'enrichit de nombreux objets précieux. En entrant à droite on trouve la chapelle où était le bain de sainte Cécile, où on dit qu'elle a reçu le coup mortel. L'autel majeur, protégé par une grille en fer, garde le **corps de la sainte**. Au-dessus de l'urne une sculpture émouvante en marbre la représente allongée et vêtue comme on l'a retrouvée dans le tombeau.

Arrivés à l'hospice *Saint-Michel*, nous avons eu une audience du Cardinal Tosti qui nous raconta divers épisodes qui lui étaient arrivés à l'époque de la république. Lui aussi fut contraint de vivre un certain temps loin de l'hospice pour ne pas devenir la victime d'un attentat. Parmi les divers objets volés dans cette triste circonstance à ce pieux cardinal, il y avait trois tabatières très précieuses, surtout pour leur antiquité et leur provenance. Quand on les apporta aux membres du triumvirat, Mazzini pensa en garder une pour lui et offrir les deux autres à ses compagnons. Mais ceux-ci n'osèrent pas

les prendre. Mazzini arrangea tout, et gracieusement se les mit toutes les trois dans la poche !

Le Capitole

Sur le chemin du retour, à mi-chemin, se dresse la colline la plus haute de Rome, le [Capitole](#), ainsi nommée d'après *caput Toli*, tête de Tolus, qui fut découverte alors que Tarquin le Superbe faisait aplanir le sommet pour l'ériger en forteresse. Nous avons monté un long escalier au bout duquel se dressent deux statues colossales représentant Castor et Pollux. Le plan qui forme la place s'appelait autrefois *inter duos lucos*, car il se trouvait entre les bosquets qui recouvraient les deux sommets. C'est ici que Romulus avait créé un abri pour les peuples voisins qui souhaitaient s'y réfugier. Le Capitole d'aujourd'hui n'a plus l'imposante allure guerrière, mais c'est une place majestueuse entourée de palais qui abritent des musées, et où se traitent les affaires municipales. Dans une partie de cette place se trouvait le temple de Jupiter Feretrius, ainsi nommé d'après les armes des vaincus que les vainqueurs allaient accrocher à l'autel de ce temple.

Au milieu de la place s'élève la **célèbre statue équestre de Marc-Aurèle** en pacificateur. C'est la plus belle parmi les plus anciennes statues en bronze qui aient été conservées intactes. Une partie des grands bâtiments qui entourent la place constitue le palais sénatorial, fondé par Boniface IX en 1390 sur le terrain où se trouvait l'ancien sénat des Romains. Sur le côté se trouve la source de l'Acqua Felice, ornée de deux statues couchées du Nil et du Tibre. De là, par un petit escalier, on accède à la tour du Capitole, érigée sous forme de campanile à l'endroit même où autrefois montaient les observateurs pour admirer Rome et surveiller les ennemis qui tenteraient de s'approcher de la ville. [...]

Dans la partie la plus élevée vers l'orient se trouvait le temple de Jupiter Capitolin, qui était appelé de *Jupiter Optimus Maximus*, et avait été érigé par Tarquin le Superbe sur les fondations préparées par Tarquin l'Ancien qui en avait

fait vœu pendant la guerre contre les Sabins. C'était juste au moment où on effectuait les fouilles qu'on a découvert le *caput Toli*.

Sainte-Marie in Aracoeli

Là où se trouvait le **temple de Jupiter Capitolin** se dresse maintenant la [majestueuse église de Santa Maria in Aracoeli](#), édifiée au VI^e siècle de l'ère vulgaire. Pendant un certain temps, elle fut appelée *Santa Maria in Campidoglio*, à cause du lieu où elle se trouvait. Elle fut ensuite appelée *Aracoeli* en raison du fait suivant. La foudre ayant frappé le Capitole, Auguste, par crainte d'un malheur, envoya interroger l'oracle de Delphes [...] Pour cette raison, et pour certains oracles des Sibylles concernant la naissance du Sauveur, Auguste fit élever un autel intitulé *Ara primogeniti Dei*, autel du premier-né de Dieu. C'est de là que dérive le nom de Santa Maria in Aracoeli, après qu'une église fut élevée en l'honneur de la Mère de Dieu. L'intérieur est à trois nefs divisées par 22 colonnes de marbre ayant appartenant au temple de Jupiter Feretrius. L'autel majeur mérite une attention particulière, car au-dessus de celui-ci on vénère **une image de Marie, que l'on pense être de saint Luc**. Celle-ci, aux temps de saint Grégoire le Grand, fut portée en procession à travers Rome pour obtenir la libération de la peste. Le fait est représenté dans une peinture sur le pilier à côté de l'autel. Au milieu de la croisée se trouve la **chapelle de sainte Hélène**, où fut érigée l'*Ara Primogeniti*. La table de l'autel est une grande urne de porphyre, dans laquelle ont été déposés les **corps de sainte Hélène, mère de Constantin, et des saints Abbondio et Abbondanzio**.

Dans une pièce près de la sacristie on conserve une **effigie miraculeuse de l'Enfant Jésus**. Les langes qui l'entourent sont ornés de pierres précieuses. Elle est exposée à la vénération pendant les fêtes de Noël, dans une belle crèche représentée dans l'église à l'intérieur d'une chapelle. Avec l'Enfant, on a placé également les figures d'Auguste et de la Sibylle en

souvenir d'une tradition qui affirme que la Sibylle de Cumès avait prédit la naissance du Sauveur et c'est pourquoi Auguste y éleva un autel.

En sortant de l'Aracoeli et en se dirigeant vers la partie occidentale du Capitole, on rencontre la roche Tarpéienne qui occupait la partie vers le Tibre, et qui s'appelait ainsi d'après la Vierge Tarpeia, qui y fut tuée par trahison lors de la guerre des Sabins. Du haut de ce rocher, on précipitait les traîtres de la patrie. Ici, de nombreux chrétiens furent martyrisés et jetés en bas en haine de la foi. Non loin se trouvait la Curie, et la cabane de Romulus, où il aurait attendu la réponse des vautours [...]

En descendant vers le bas, voici le [temple de la Concorde](#), construit par Camille en l'an 387 de Rome. [...] Près de ce temple, sur le côté gauche en descendant, se trouvait celui de *Jupiter Tonnant*, dont il reste trois colonnes de marbre. Il fut érigé par Auguste sur le flanc du Capitole et dédié à Jupiter en remerciement pour avoir échappé à la foudre qui tua le serviteur qui le précédait.

La prison Mamertine

Le matin du 2 mars, avec la famille De Maistre, nous sommes allés visiter la [prison Mamertine](#), qui se trouve au pied du Capitole dans la partie occidentale. Cette prison est ainsi nommée d'après Mamertus, ou Ancus Martius, 4^e roi de Rome, qui la fit construire pour répandre la terreur parmi le peuple, et ainsi empêcher les vols et les meurtres. Servius Tullius, 6^e roi de Rome, ajouta en-dessous un autre cachot qui fut appelé Tullianus. Il a deux sous-sols, qui présentent dans la voûte une ouverture capable de laisser passer un homme. À travers celle-ci, on descendait les condamnés avec une corde [...]

Ici jaillit une **source d'eau** que saint Pierre aurait miraculeusement fait jaillir lorsqu'il était emprisonné avec saint Paul. Le prince des Apôtres se servit de cette eau pour baptiser les saints *Processus* et *Martinien*, gardiens de la

prison, ainsi que 47 autres compagnons tous morts martyrs. Cette eau présente des aspects miraculeux. Son goût est naturel. Elle n'augmente jamais, ni ne diminue jamais de volume, quelle que soit la quantité qu'on y puise. Deux gentlemen anglais, comme pour se moquer des catholiques, voulurent essayer de vider la petite fosse d'eau qui ressemble à un petit vase. Ils se fatiguèrent, eux et leurs amis, mais l'eau resta toujours au même niveau. On raconte de nombreuses guérisons miraculeuses obtenues par son usage. À côté de la source se trouve une colonne de pierre à laquelle furent liés les deux princes des Apôtres. À côté de la colonne se trouve un petit autel où, à ma grande consolation, j'ai célébré la messe, à laquelle ont assisté la famille De Maistre et d'autres personnes pieuses. Au-dessus de l'autel, un bas-relief représente Paul prêchant et Pierre baptisant les gardes [...]

Dans un coin du 1er étage de la prison, on remarque sur le mur **l'empreinte d'un visage humain**. On dit que saint Pierre reçut une forte gifle d'un sbire, si bien qu'en frappant son visage contre le mur, il y laissa l'empreinte de son visage qui, de manière miraculeuse, s'est conservée. Au-dessus de cette figure est sculptée cette ancienne inscription : « *Dans ce rocher, Pierre frappa la tête, poussé par un sbire et le prodige demeure* ». Au-dessus de cette prison fut édiflée une église, et au-dessus de celle-ci une autre encore dédiée à saint Joseph. C'est ici que siège la confrérie des charpentiers. Les membres se réunissent les jours de fête, assistent aux fonctions sacrées et veillent à tout ce qui est nécessaire pour l'entretien de l'église et nécessaire pour le nettoyage de la prison. Autrefois, pour arriver à l'entrée de la prison, on descendait par un escalier au bout duquel se trouvait l'ouverture par laquelle on précipitait les condamnés. Ces escaliers furent appelés *Gémonies*, à cause des gémissements des condamnés [...]

Cité du Vatican. Dévotions jubilaires

Le 3 mars était destiné à la visite à Saint-Pierre. Partis à six heures et demie de chez nous avec une fraîcheur qui réjouissait la vie et rendait nos pas rapides, nous prîmes la direction de la colline du Vatican. Arrivés au Pont Aelius, ou Pont Saint-Ange, par lequel on traverse le Tibre, nous avons récité le Credo. Les Papes accordent cinquante jours d'indulgence à ceux qui récitent le symbole des Apôtres en passant sur ce pont. Il est appelé Aelius d'après Hadrien Aelius qui l'a construit. Mais il est aussi appelé pont Saint-Ange à cause du Château Saint-Ange, qui est le premier édifice que l'on rencontre sur la rive opposée.

Nous dirons quelques mots de ce château. L'empereur Hadrien voulut ériger un grand sépulcre sur la rive droite du Tibre. En raison de sa largeur, de sa longueur et de sa hauteur, on l'appela *Mole Adriana*. Lorsque l'empereur Théodose fit prélever les colonnes du mausolée d'Hadrien pour en doter la basilique Saint-Paul, cette construction resta dépourvue de la moitié supérieure et sans colonnes. En l'an 537, les troupes de Bélisaire assaillirent les Goths pour les éloigner de Rome, et alors presque tous les vestiges de ce mausolée furent réduits en morceaux. Au Xe siècle, on l'appelait *Castro* et *Torre di Crescenzo* d'après un certain Crescenzo Nomentano qui s'en empara et le fortifia. Peu après, l'histoire lui donna le nom de Château Saint-Ange, peut-être à cause d'une église dédiée à l'ange Michel. [...] Mais l'opinion la plus probable reste celle qui raconte une procession voulue par saint Grégoire le Grand pour obtenir de la Vierge la libération de la peste, au cours de laquelle un ange apparut au sommet du Mausolée remettant l'épée dans son fourreau, signe que le fléau était sur le point de cesser. Maintenant, le Château Saint-Ange est réduit à une forteresse et c'est la seule de Rome.

En poursuivant notre chemin, nous sommes arrivés sur la grande place Saint-Pierre. Passant devant l'*obélisque*, nous avons enlevé notre chapeau, car les papes ont accordé cinquante

jours d'indulgence à ceux qui font une révérence ou se découvrent la tête en passant près de cet obélisque, au-dessus duquel a été appliquée une croix contenant un morceau du Saint Bois de la croix de Jésus.

Nous voici donc de nouveau dans la Basilique Vaticane. Nous avons déjà visité la moitié plus la tribune, qui forme comme le chœur de l'autel papal, situé au milieu de la croisée, en face de la chaire de Pierre. Ce chœur fut ordonné par Clément VIII et consacré par lui en 1594 ; il renferme l'autel qui avait déjà été édifié par saint Sylvestre. Étant l'autel papal, seul le Pape y célèbre, et lorsque quelqu'un d'autre veut l'utiliser, il faut pour cela un « *Bref* » apostolique. Aux quatre côtés s'élèvent quatre grandes colonnes torsadées qui soutiennent un baldaquin orné de frises entièrement en bronze. La hauteur de ce baldaquin depuis le sol égale celle des plus hauts palais de Turin.

La tombe de Pierre : curiosités d'un saint

Devant l'autel papal, par un double escalier en marbre, on descend au niveau de la Confession. À l'extrémité des escaliers se trouvent deux colonnes d'albâtre d'Orte, un matériau très rare, transparent comme un diamant. Cent douze lampes brûlent continuellement autour de ce lieu vénérable. Au fond, s'ouvre une niche, formée sur l'ancien oratoire érigé par saint Sylvestre, où saint Anaclet « *érigea une mémoire à saint Pierre* ». Ici repose **le corps du Prince des Apôtres**. Dans les parois latérales, deux portes munies d'un portail en fer mènent aux grottes sacrées. Juste en face de la niche, le 28 novembre 1822, fut placée la statue en marbre de Pie VI, qui, à genoux, est en fervente prière. C'est l'une des plus belles œuvres d'Antonio Canova. Pie VI avait l'habitude, de jour et parfois même de nuit, de se rendre près de la tombe de saint Pierre pour prier. De son vivant, il manifesta le vif désir d'y être enterré et, à sa mort, on voulut exaucer son souhait. Mais après un creusement peu profond, on découvrit une tombe sur laquelle était inscrit : *Linus episcopus*. Tout fut immédiatement remis en place, et le Pape fut enterré dans

un autre coin de l'église. Dans celui qui fut choisi, on plaça, au lieu du corps, la statue dont nous avons parlé. Nous avons vu et touché de nos mains tout ce qu'il y a ici de précieux, mais nous n'avons pas pu voir le corps du premier pape, car depuis des siècles le sépulcre n'a plus été ouvert de peur que quelqu'un ne tente d'en briser quelque relique.

Au-dessus de cette tombe, on a construit un bel autel, sur lequel j'ai eu la consolation de célébrer la sainte messe. Cet autel, avec la chapelle attenante, reçoit la lumière de quelques hublots recouverts de grilles en métal. Pendant la construction de la basilique se produisit un fait prodigieux, rapporté par un témoin oculaire. Avant que le toit ne soit terminé, des pluies tombèrent si fort que les eaux inondèrent le sol de la basilique jusqu'à un pied de hauteur. Malgré cette abondance, l'eau n'osa s'approcher de l'autel de la *Confession*, et ne descendit pas non plus dans l'oratoire inférieur à travers les trois hublots susmentionnés ; arrivée à proximité, elle s'arrêta, restant suspendue de sorte qu'aucune goutte ne parvint à mouiller ce sanctuaire. Après avoir observé chaque objet, regardé chaque coin, les murs, les voûtes, le sol, nous demandâmes s'il n'y avait rien d'autre à voir.

– *Rien d'autre, nous fut-il répondu.*

– *Mais la tombe du saint apôtre, où est-elle ?*

– *Ici en dessous. Elle est située au même endroit qu'elle occupait lorsque l'ancienne basilique était debout [...]*

– *Mais nous aimerions voir jusque-là.*

– *Ce n'est pas possible [...]*

– *Mais le pape a dit que nous pourrions tout voir. Si en revenant vers lui, il nous demandait si nous avons tout vu, je serais désolé de ne pas pouvoir répondre affirmativement.*

Le monsignore [qui nous accompagnait] envoya chercher quelques clés et ouvrit une sorte d'armoire. Ici s'ouvrait une cavité qui descendait sous terre. Il faisait tout noir.

– *Êtes-vous satisfait ?* me dit monseigneur.

– *Pas encore, je voudrais voir.*

– *Et comment voulez-vous faire ?*

– *Envoyez chercher une canne et une allumette.* Ils apportèrent une canne et une allumette, mais quand on la fit descendre, elle s'éteignit immédiatement dans l'air sans oxygène. La canne n'atteignait pas le fond. Alors, on amena une autre canne, qui avait à son extrémité un crochet en fer. Ainsi, on parvint à toucher le couvercle de la tombe de saint Pierre. Il était à sept/huit mètres de profondeur. En le frappant légèrement, le son qui remontait indiquait que le crochet heurtait tantôt le fer, tantôt le marbre. Cela confirmait ce que les historiens anciens avaient écrit.

Il faudrait tout un volume pour décrire les choses vues. Ce qui existait dans la basilique constantinienne se conserve en plaques latérales, ou sur les pavés ou dans les voûtes des sous-sols. Je retiens une seule chose : l'image de *Sainte Marie de la Bocciata*, très ancienne, placée sur un autel souterrain. Le nom vient du fait suivant. Un jeune homme, par mépris ou, peut-être, par inadvertance, frappa avec une boule un œil de la figure de Marie. Un grand prodige se produisit. Du sang coula du front et de l'œil qui, encore rouge, se voit au-dessus des joues de l'image. Deux gouttes jaillirent latéralement sur la pierre qui est conservée et jalousement protégée derrière deux grilles de fer.

Autels, chapelles, sépulcres

Au-dessus de l'autel papal et de la tombe de saint Pierre s'élève la vaste coupole qui émerveille quiconque l'observe. Quatre grands piliers la soutiennent : chacun d'eux a cent cinquante pas de circonférence (environ vingt-cinq *trabucchi*). Tout autour de cette haute coupole, il y a des ouvrages élégants en mosaïque réalisés par les auteurs les plus célèbres. Sur les pilastres sont creusées quatre niches dites *Loges des Reliques*, à savoir la *Sainte Face* de Véronique, la *Sainte Croix*, la *Sainte Lance*, et *Saint André*. Parmi elles, celle de la Sainte Face est célèbre, car on croit que c'est ce linge dont le Sauveur se servit pour s'essuyer le

visage ruisselant de sang. Il y laissa imprimée son effigie qu'il offrit à Véronique qui, en pleurant, l'accompagnait au Calvaire. Des personnes dignes de foi racontent que cette Sainte Face a suinté du sang plusieurs fois en 1849, en changeant même de couleur au point de modifier ses traits. Ces choses ont été écrites, et les chanoines de Saint-Pierre en témoignent.

En partant de l'autel papal et en continuant vers la partie méridionale, on rencontre le sépulcre d'*Alexandre VIII* Ottobuoni. Il fut érigé par son neveu, le cardinal Pietro Ottobuoni. La statue du Pape assis sur un trône est en métal. Deux statues en marbre sont de chaque côté, représentant la *Religion* et la *Prudence*. L'urne, couverte du bas-relief de la canonisation de Laurent Giustiniani, Jean de Capistran, Jean de San Facondo, Jean de Dieu et Pascal Baylon, a été faite par Alexandre VIII en 1690. À côté se dresse l'autel de *saint Léon le Grand* sur lequel on admire le surprenant bas-relief du Pontife allant à la rencontre du féroce Attila. En haut sont représentés Pierre et Paul, le Pape à côté et Attila, effrayé par l'apparition des deux et en train de rendre hommage au Pontife. Dans une urne sous l'autel repose le corps du saint pape et docteur de l'Église. Devant se trouve la tombe de *Léon XII*, mort en 1829, qui avait tant de vénération pour ce glorieux prédécesseur qu'il voulut être enterré à ses côtés. [...]

L'autel qui suit est dédié à la **Vierge de la Colonne**, ainsi nommée parce qu'on y vénère l'image de Marie peinte sur une colonne de l'ancienne basilique constantinienne. Elle y fut placée en 1607. L'autel abrite les corps de Léon II, III et IV. En continuant le tour sur la ligne méridionale, on rencontre à droite le sépulcre d'*Alexandre VII* Chigi avec quatre statues : *Justice*, *Prudence*, *Charité* et *Vérité*. Comme ce pontife avait toujours dans son esprit la pensée de la mort, le sculpteur a étendu un drap en relief, sous lequel la Mort montre une clepsydre, qui est sur le point de se vider.

Le Pape est en train de prier, les mains jointes, à genoux. L'autel à gauche est dédié aux apôtres *Pierre et Paul*. On y représente la chute de Simon le Magicien. En face se trouve l'autel des *saints Simon et Jude* qui reposent ici. L'autel à droite, quant à lui, est dédié à *saint Thomas* et abrite le corps de *Boniface IV*, tandis que celui de gauche conserve les dépouilles de *Léon IX*. Devant la porte de la sacristie, l'autel des saints *Pierre et André* représente en précieuse mosaïque la mort d'Ananie et Saphire.

On arrive ainsi à la chapelle Clémentine, dont l'autel, dédié à *saint Grégoire le Grand*, est surmonté d'une belle mosaïque du saint en train de convaincre les incrédules. Sous l'autel repose son corps. Au-dessus de la porte qui mène à l'orgue se trouve le monument sépulcral de *Pie VII*. Le Pontife, assis sur un noble siège et vêtu des habits pontificaux, est en train de bénir. Les statues placées de chaque côté représentent la *Sagesse* et la *Force*. Avant d'arriver à la nef latérale, on rencontre l'autel de la *Transfiguration* dont la mosaïque représente la transfiguration du Sauveur sur le mont Thabor.

La nef latérale de gauche

Quand on entre dans la nef latérale, on rencontre de chaque côté deux sépulcres, à droite celui de Léon XI des Médicis. Un bas-relief décrit le Pontife qui absout Henri IV roi de France. [...] Plus bas, il y a des roses sculptées avec la devise : *Sic floruit*, pour indiquer la caducité de la vie et symboliser la brièveté du pontificat de Léon XI, qui ne dura que 21 jours.

Le sarcophage de gauche est celui d'Innocent XI Odescalchi. Le bas-relief superposé représente la libération de Vienne des Turcs, survenue sous son pontificat. En s'enfonçant le long de la nef, on arrive à la *chapelle du chœur*, enrichie de mosaïques et de peintures. Sous l'autel repose le corps de *saint Jean Chrysostome*. Cette chapelle a un sous-sol où sont conservées les cendres de *Clément XI*. Elle est appelée *Chapelle Sixtine* en l'honneur de Sixte IV qui en avait

érigé une autre au même endroit que l'ancienne basilique. À droite, on accède à la tribune du chœur, et à la *Chapelle Julia*, parce que Jules II en fut l'instigateur. Au-dessus de cette porte se trouve une urne en stuc qui renferme les cendres de *Grégoire XVI*, mort en 1846. Cette urne est réservée pour accueillir le cadavre du dernier pontife jusqu'à ce qu'une sépulture lui soit érigée.

Le sépulcre d'Innocent VIII de la famille Cibo est en face. Ce Pape est représenté en deux figures : dans l'une il est assis avec le fer de la lance à la main, pour faire allusion à celle avec laquelle Jésus fut transpercé, offerte par Bajazet II, empereur des Turcs ; l'autre le montre étendu, sous la première. [...] En face de la petite porte qui mène à l'escalier de la coupole se trouve le cénotaphe de *Jacques III*, roi d'Angleterre, de la famille Stuart, mort à Rome le 1er janvier 1766, et de ses deux fils, Charles III et Henri IX, cardinal, duc d'York. Les trois bustes en bas-relief sont de Antonio Canova. La dernière chapelle est celle du Baptême. La cuve baptismale est en porphyre et formait le couvercle de l'urne de l'empereur Otton II qui fut ici transportée lorsque ses cendres furent placées dans les grottes vaticanes [...]

Rome. Saint-André du Quirinal

Le permis de visite se terminait à midi et demi, si bien que Monsieur Carlo, qui nous guidait, et nous aussi guidés par un bon appétit, avons remis à une autre fois la montée sur la coupole et la visite du palais du Vatican. Après le déjeuner, et quelques heures de repos, nous avons jeté un coup d'œil au Quirinal et aux choses les plus importantes près de notre demeure. Le Quirinal est l'une des sept collines de la Rome antique, ainsi nommée à cause des Quirites venus habiter ici, et d'un temple dédié à Romulus, vénéré sous le nom de Quirinus. À notre gauche, en nous dirigeant vers la place Monte Cavallo, se trouve l'[église Saint-André](#), où se trouve aujourd'hui le noviciat des Jésuites. Elle abrite le corps du saint dans une chapelle dédiée à **saint Stanislas Kostka**, à

l'intérieur d'une urne en lapis-lazuli ornée de marbres précieux. À côté de cette église se trouve le monastère des sœurs Dominicaines. On dit que ces deux constructions ont été élevées sur les ruines du temple de Quirinus. À droite de la rue s'élève le majestueux palais du Quirinal, commencé par Paul III il y a environ 300 ans, et terminé par ses successeurs. Il est orné d'architectures, de sculptures, de peintures et de mosaïques de grand prix. Le Pape y habite une partie de l'année. Le palais a un vaste jardin d'environ un mille de périmètre. Parmi les autres merveilles, on admire un orgue qui joue alimenté par la force de l'eau qui coule.

Devant le Quirinal s'ouvre la place Monte Cavallo, ainsi nommée à cause de deux chevaux colossaux en bronze représentant *Castor* et *Pollux*. Pie VI fit ériger un obélisque au milieu de cette place. C'est un travail exécuté sur ordre de Smarre et Efre, princes d'Égypte, et transporté à Rome par l'empereur Claude. Il ne porte pas de hiéroglyphes. Au sud domine le magnifique palais Rospigliosi, érigé là où se trouvaient autrefois les thermes de Constantin. Les amateurs des beaux-arts peuvent y visiter de nombreux chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture.

Sainte Croix en Jérusalem

Le 4 mars était dédié à la [basilique Sainte-Croix-de-Jérusalem](#). Le temps était nuageux, et après avoir fait un peu de chemin, nous fûmes surpris par la pluie. Ne disposant pas de parapluie, nous arrivâmes trempés comme deux souris ; mais la consolation éprouvée lors de la visite nous compensa tant de l'eau que du désagrément subi. C'est l'une des sept basiliques que l'on visite pour gagner des indulgences. Fondée par Constantin le Grand, là où se trouvait le palais dit Sassorio, elle fut appelée Basilique Sassoriana et érigée en mémoire de la découverte de la sainte Croix faite par sainte Hélène, mère de l'empereur, à Jérusalem. Cette princesse fit transporter beaucoup de terre du Calvaire, prélevée à l'endroit où fut retrouvée la Croix du Christ. L'édifice prit

le nom de *Sainte-Croix* en raison d'une partie considérable du saint Bois qui y est conservée, et on ajouta *de Jérusalem* parce que cette sainte relique, avec beaucoup d'autres, provenait de cette ville. L'église fut consacrée par le pape saint Sylvestre. Sous l'autel majeur reposent les corps de saint Césaire et de saint Anastase, martyrs [...].

Devant l'autel se trouve la chapelle Grégorienne, dite privilégiée car on peut y gagner l'indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire, tant pour ceux qui célèbrent la messe que pour ceux qui l'écoutent. À cet autel, à ma grande consolation, j'ai également célébré. À côté de l'église se dresse le couvent des Cisterciens. Le père Abbé est un certain Marchini, piémontais, qui nous a témoigné beaucoup de courtoisie. Entre autres choses, il nous a fait visiter la bibliothèque, riche de vieux parchemins et d'autres œuvres [...].

Un jour de pluie

Le 5 mars fut un jour pluvieux, c'est pourquoi nous l'avons presque entièrement consacré à écrire. Il y a quelque chose de singulier à Rome : il pleut et il y a du soleil en même temps, si bien qu'à certaines époques de l'année, il faut être continuellement muni d'un parapluie pour se protéger soit du soleil, soit de la pluie. À dix heures ce jour-là, le père Lolli, recteur du noviciat des Jésuites, passait à meilleure vie, à l'église *Saint-André à Monte Cavallo* ; étant piémontais, il demeura longtemps à Turin où il se rendit célèbre par sa prédication et son zèle dans l'apostolat du confessionnal. La reine de Sardaigne, Marie-Thérèse, l'avait choisi comme son confesseur [...].

Ce jour-là, nous avons appris que les maladies à Rome s'étaient multipliées, et que la mortalité actuelle était quatre fois supérieure à la moyenne. Rien qu'au cours des mois de janvier et février, environ 6600 personnes sont mortes ; c'est un nombre très élevé, compte tenu de la population qui s'élève à environ 130 000 habitants. Vers le soir, je suis

sorti pour me faire raser la barbe. Je suis allé dans une boutique et j'ai été servi assez bien ; mais j'ai pris la résolution de ne jamais y retourner, car les coups et les secousses que me donna ce barbier avec ses grandes mains étaient tels qu'il m'aurait déplacé dents et mâchoires, s'ils n'avaient pas eu des racines bien solides.

L'Hospice Saint-Michel

Répondant à l'invitation du cardinal Tosti, le 6 mars, nous sommes allés avec la famille De Maistre visiter l'*Hospice Saint-Michel*. En plus de ce que j'ai dit la fois précédente, je peux ajouter ce qui suit. Le premier acte de courtoisie dont nous avons été l'objet fut un somptueux petit déjeuner, auquel nous n'avons cependant pas pu participer, car nous l'avions pris avant de partir, et étant jour de jeûne, nous ne pouvions plus manger jusqu'au déjeuner. Aussi nous sommes-nous contentés d'une petite tasse de chocolat, que Son Éminence nous a dit être compatible avec le jeûne. On nous a également servi une boisson au goût excellent à la mandarine, une sorte de vin fait avec des fruits séchés et infusés avec de l'eau et du sucre. Seul Rua, qui n'était pas obligé au jeûne, mangea quelque chose de plus solide.

Puis nous avons commencé la visite de cet hospice spacieux où sont accueillies plus de huit cents personnes. Le cardinal Tosti nous accompagna partout. Nous nous sommes arrêtés particulièrement pour considérer le travail des jeunes. Ici, ils apprennent les mêmes métiers que ceux qu'ils apprennent chez nous : la plupart s'occupent de dessin, de peinture, de sculpture ; et beaucoup travaillent dans une imprimerie interne. Le Saint-Père, pour aider l'Hospice, lui a accordé le privilège d'imprimer en exclusivité les livres scolaires utilisés dans les États Pontificaux. Au-dessus de l'édifice, il y a une terrasse avec une vue magnifique. En regardant à l'ouest, on aperçoit le campement des Français venus libérer Rome [...]. À midi et demi, lorsque les garçons étaient déjà à table, le cardinal étant lui aussi très fatigué, nous avons

pris congé [...].

Santa Maria in Cosmedin et la Bouche de la Vérité

Comme d'habitude, il pleuvait à merveille, et Rua et moi avions un seul parapluie très petit, nous avons trouvé le moyen de nous mouiller tous les deux. Nous avons traversé le Tibre sur un pont appelé *Ponte Rotto* parce qu'il s'était effondré, et a été remplacé par un pont en fer très semblable à celui que nous avons sur le Pô à Turin. Autrefois, il s'appelait pont Coclite, car c'est celui-là même où Horatius Coclès opposa une résistance héroïque à l'armée de Porsenna ; quand le pont fut coupé, il se jeta dans le Tibre, passant à la nage sur l'autre rive parmi les flèches des ennemis émerveillés.

On trouve ici une rue appelée [Bouche de la Vérité](#), car au bout de celle-ci se trouvait l'endroit où l'on conduisait ceux qui devaient prêter serment. Maintenant, il y a une église appelée [Santa Maria in Cosmedin](#), mot qui signifie ornement, car elle fut magnifiquement ornée par le pape Adrien I. À l'intérieur, on conserve la chaire que Saint-Augustin utilisa lorsqu'il enseignait la Rhétorique. Sous le vestibule, nous nous sommes retirés en attendant que cesse l'averse qui inondait toutes les rues. Pendant que nous étions là, nous avons jeté un coup d'œil sur la place appelée également Bouche de la Vérité.

Les bouviers

Il y avait de nombreux bœufs attelés qui paissaient, exposés à la pluie, à la boue et au vent. Les bouviers s'étaient abrités sous le même vestibule, se mettant à déjeuner avec un appétit enviable. Au lieu de la soupe et du plat, ils avaient un morceau de morue crue, dont chacun arrachait un morceau. Quelques petits pains de maïs et de seigle étaient leur pain. L'eau était leur boisson. Voyant en eux un air de simplicité et de bonté, je m'approchai et engageai cette conversation.

– *Avez-vous bon appétit ?*

– *Beaucoup*, répondit l'un d'eux.

- Est-ce que ce repas vous suffit pour apaiser votre faim et vous sustenter ?
- Cela nous suffit, grâce à Dieu, quand nous pouvons en avoir, car étant pauvres, nous ne pouvons prétendre à plus.
- Pourquoi ne conduisez-vous pas ces bœufs dans les étables ?
- Parce que nous n'en avons pas.
- Les laissez-vous toujours exposés au vent, à la pluie, à la grêle jour et nuit ?
- Toujours, toujours.
- Faites-vous de même dans votre village ?
- Oui, nous faisons de même, car là-bas non plus nous n'avons pas d'étable, et donc qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, jour et nuit, ils restent toujours dehors.
- Et les vaches et les veaux sont-ils également exposés à ces intempéries ?
- Certainement. Chez nous, il est d'usage que les animaux de l'étable restent toujours dans l'étable et ceux qui commencent à être dehors restent toujours dehors.
- Habitez-vous très loin d'ici ?
- Quarante milles.
- Les jours de fête, pouvez-vous assister aux fonctions sacrées ?
- Oh ! qui en doute ? Nous avons notre chapelle, le prêtre qui nous dit la messe, fait le sermon et le catéchisme, et tous, même ceux qui sont loin, s'efforcent d'y assister.
- Allez-vous aussi parfois vous confesser ?
- Oh ! Sans aucun doute. Y a-t-il des chrétiens qui n'accomplissent pas ces saints devoirs ? **Maintenant, nous avons le jubilé et tous, nous nous efforcerons de bien le faire.**

De cette conversation apparaît la bonne nature de ces paysans, qui dans leur simplicité vivent contents de leur pauvreté et heureux de leur état, tant qu'ils peuvent accomplir les devoirs de bon chrétien et s'acquitter de ce qui concerne leur commerce.

Santa Maria del Popolo

Le dimanche 7 mars était destiné à la visite de [Santa Maria del Popolo](#). Des personnes pieuses de la noblesse désiraient que nous allions là célébrer la messe, afin de pouvoir faire la communion. C'était une pieuse dévotion. À neuf heures, M. Foccardi, personne serviable et pleine de foi, vint nous chercher avec sa propre voiture pour nous porter au lieu indiqué. Cette église fut construite sur le lieu où avaient été enterrés Néron et la famille Domitia. La tradition dit qu'y apparaissaient continuellement des spectres qui terrifiaient les habitants au point que personne ne voulait habiter dans les environs. Le pape Pascal II, en l'an 1099, y fit élever une église, et pour éloigner l'infestation diabolique, la dédia à la Très Sainte Vierge Marie. En 1227, l'ancienne église menaçait de s'effondrer et le peuple romain contribua généreusement aux frais de reconstruction. C'est pour cela qu'elle fut appelée Santa Maria del Popolo. Une église grandiose, riche en marbres et en peintures. Au maître-autel on vénère une image miraculeuse de la Vierge, que Grégoire IX fit venir de la chapelle du Sauveur au Latran. À côté se trouve le couvent des pères Augustins.

La Porte du Peuple s'appelait autrefois Porte Flaminia, parce qu'elle était au départ de la Via Flaminia [...]. De cette porte, en tournant à droite, se trouve la [Villa Borghèse](#), un majestueux édifice digne d'être visité par les touristes en raison des nombreux objets d'art qui y sont conservés. La Porte du Peuple délimite une grande place appelée [Piazza del Popolo](#), embellie par de nombreuses fontaines et des obélisques, qui, comme chacun le sait, sont des monuments d'une haute antiquité érigés par les rois d'Égypte pour rendre immortelle la mémoire de leurs actions. Le superbe obélisque qui s'élève au milieu de la place fut construit à Héliopolis par ordre de Ramsès, roi d'Égypte, qui régna en 522 av. J.-C. L'empereur Auguste le fit transporter à Rome ; mais par malheur, il se renversa, se brisa et fut recouvert de terre. Le pape Sixte V, en 1589, le fit déterrer et l'éleva sur la place, après l'avoir doté au sommet d'une haute croix en

métal. Ses quatre faces sont couvertes de hiéroglyphes, c'est-à-dire de symboles mystérieux que les Égyptiens utilisaient pour exprimer les choses sacrées et les mystères de leur théologie.

Au fond de la place s'élève l'[église Santa Maria dei Miracoli](#), construite par Alexandre VII, et appelée ainsi à cause d'une image miraculeuse de la Vierge qui était auparavant peinte sous un arc près du Tibre. À gauche se trouve une autre église, [Santa Maria di Monte Santo](#), parce qu'elle a été édifiée sur une autre église qui appartenait aux carmes de la province de Monte Santo. Elle fut inaugurée en 1662. Ayant ainsi satisfait notre dévotion et notre curiosité, nous sommes de nouveau montés en voiture qui nous a conduits chez la princesse Potoska, des comtes et princes Sobieski, anciens souverains de Pologne. Le petit déjeuner préparé pour nous était somptueux, mais trop raffiné, donc peu adapté à notre appétit. Nous nous sommes arrangés du mieux que nous avons pu. Nous sommes cependant restés très satisfaits de la conversation véritablement chrétienne que ces dames ont tenue pendant le temps que nous avons passé chez elles.

Une chose suscita notre étonnement. Une fois le repas terminé, la maîtresse de maison se fit apporter un bouquet de cigares et se mit à fumer. Malgré une conversation très animée, elle continua insatiablement à fumer un cigare après l'autre, et cela me mit mal à l'aise, étant contraint de supporter l'odeur de fumée qui imprégnait toute la maison. Cela me provoquait des nausées insupportables [...].

Cité du Vatican. L'ascension de la grande coupole

Nous avons réservé le 8 mars pour visiter la célèbre coupole de Saint-Pierre. Le chanoine Lantieri nous avait procuré le billet nécessaire pour satisfaire cette curiosité. L'heure à laquelle l'ascension est permise va de 7 heures à 11 heures et demie du matin. Le temps était serein et donc propice. Après avoir célébré l'eucharistie dans l'[église du Gesù](#), où se trouvent les Jésuites, à l'autel de saint François-Xavier,

nous sommes arrivés au Vatican à 9 heures en compagnie de M. Charles De Maistre. Après la remise du billet, une petite porte s'est ouverte et nous avons commencé à monter par un escalier très confortable en forme de terrasse en pente. **En montant, on rencontre diverses inscriptions qui rappellent le nom et l'année de tous les papes qui ont ouvert et fermé les années jubilaires.** Près du palier de la terrasse sont inscrits les personnages les plus célèbres, rois ou princes, qui sont montés jusqu'à la coupole. Nous avons également eu le plaisir de lire le nom de plusieurs de nos souverains et de la famille royale.

Nous avons jeté un coup d'œil sur la terrasse de la basilique. Elle se présente comme une vaste place pavée où l'on peut jouer à la balle, aux boules et autres. Ici habitent quelques personnes chargées de l'entretien de la partie supérieure de la basilique : menuisiers, ferronniers, travailleurs de l'asphalte. Vers le centre de la terrasse se trouve une fontaine toujours ouverte, où Rua est allé boire.

Depuis la place en contrebas, nous avons observé les statues des douze apôtres qui ornent la haute corniche de la basilique. De là-haut, elles apparaissaient petites, mais en regardant de près, nous avons remarqué qu'un gros orteil avait la taille du corps d'un homme. Cela fait comprendre à quelle hauteur nous étions. Nous avons également visité la grande cloche qui a un diamètre de plus de trois mètres, ce qui équivaut à trois *trabucchi* de circonférence (environ 9 mètres n.d.r.).

Une vue qui nous a beaucoup intrigués fut le jardin du Vatican où le pape a l'habitude d'aller se promener à pied. On estime qu'il a la longueur qui va de la Porta Susa au début de la Via Po. Au sud, on apercevait de vastes campagnes. Notre guide nous a dit : – *Tout ce terrain était couvert de soldats français quand ils sont venus libérer notre ville des rebelles.* Et il nous montrait la [basilique Saint-Sébastien](#), [Saint-Pierre in Montorio](#), [Villa Panfili](#), [Villa](#)

Corsini, tous des bâtiments qui ont subi des dommages très graves en tant que champs de bataille.

Un escalier en colimaçon sur le flanc de la coupole nous a conduits jusqu'à la première balustrade. De ce palier, il nous semblait que nous volions haut et nous éloignons de la terre. Le guide nous a ouvert une petite porte qui menait à une balustrade intérieure qui faisait le tour de la coupole. J'ai voulu la mesurer, et marchant comme un bon voyageur, j'ai compté 230 pas avant de compléter le tour. Une curiosité : à n'importe quel point de la balustrade où vous vous trouvez, en parlant même à voix basse le visage tourné vers le mur, le moindre son se communique clairement d'un mur à l'autre. Nous avons également remarqué que les mosaïques de l'église qui apparaissaient très petites vues d'en bas prenaient là-haut des formes gigantesques.

– *Courage*, nous exhorta le guide, *si nous voulons voir d'autres choses*. C'est ainsi que nous avons emprunté un autre escalier en colimaçon et sommes arrivés à la deuxième balustrade. Ici, il nous semblait que nous nous étions élevés vers le Paradis, et lorsque nous sommes entrés dans la balustrade intérieure et que nous avons abaissé notre regard sur le sol de la basilique, nous avons réalisé l'extraordinaire hauteur à laquelle nous étions parvenus. Les personnes qui travaillaient ou marchaient là en bas semblaient des petits enfants. L'autel papal, surmonté d'un baldaquin en bronze qui dépasse en hauteur les plus hautes maisons de Turin, semblait un simple fauteuil.

Le dernier étage auquel nous sommes montés est celui qui repose sur la pointe de la coupole, d'où l'on jouit peut-être de la vue la plus majestueuse qui soit au monde. Tout autour, le regard se perd dans un horizon formé par les limites de la vue humaine. On dit qu'en regardant vers l'est, on peut voir la mer Adriatique, à l'ouest la Méditerranée. Quant à nous, nous n'avons pu apercevoir que le brouillard que le temps pluvieux des jours passés avait répandu un peu partout.

Il restait la sphère, un globe qui vu d'en bas semble une des balles que nous utilisons pour passer un peu de temps ; vue de près, elle apparaissait immense. Les plus courageux, passant par un petit escalier perpendiculaire et marchant comme dans un sac, se sont hissés comme des chats à une hauteur de deux *trabucchi*, soit six mètres. Certains n'ont pas eu assez de courage. Nous, qui étions un peu plus téméraires, y sommes parvenus. Dans cette boule tout apparaît merveilleux. On m'avait dit qu'elle pouvait contenir seize personnes ; mais il m'a semblé que trente pouvaient y tenir confortablement. Quelques trous, comme de petites fenêtres, permettent d'observer la ville et la campagne. Mais la grande hauteur donne une certaine sensation et ne rend pas la vision tout à fait agréable. Nous pensions qu'il faisait froid là-haut. Tout le contraire : le soleil frappant sur le bronze de la boule la réchauffait à tel point qu'il nous semblait être en plein été. Je crois que c'est l'une des raisons pour lesquelles après le déjeuner, il n'est pas permis de monter là-haut à cause de la chaleur insupportable. Là, après avoir parlé de diverses choses concernant les jeunes de l'oratoire, satisfaits de notre entreprise, presque comme si nous avions remporté une grande victoire, nous avons commencé la descente d'un pas lent et grave, pour ne pas nous casser le cou, et sans plus nous arrêter, nous sommes arrivés au sol.

Pour nous reposer un peu, nous sommes allés écouter le sermon qui venait de commencer dans la basilique. Le prédicateur nous a plu. Bonne langue, beaux gestes, mais le thème ne nous intéressait pas beaucoup car il traitait de l'observance des lois civiles. Mais ce qui n'a pas servi à nourrir l'esprit a très bien servi à donner du repos au corps. Comme il nous restait encore un peu de temps, nous l'avons utilisé pour visiter la sacristie qui est une véritable magnificence digne de Saint-Pierre.

Alors il était déjà onze heures et demie, et à cause du jeûne et de toutes nos marches, nous avons un grand appétit et c'est pourquoi nous sommes allés faire une petite collation.

Comme Rua, insatisfait, jugea bon d'aller déjeuner, je suis resté seul avec M. Charles De Maistre, compagnon inséparable de cette journée. Après nous être un peu restaurés, nous sommes allés rendre visite à Mgr Borromeo, majordome de Sa Sainteté, qui nous a très bien accueillis, et, après avoir parlé du Piémont et de Milan, sa patrie, il a noté nos noms pour nous inscrire sur le catalogue des personnes qui souhaitent recevoir la palme du Saint-Père lors de la cérémonie du Dimanche des Rameaux.

Dans les célèbres musées

À côté de la loggia de ce prélat, autour de la cour du palais pontifical se trouvent les [Musées du Vatican](#). Nous y sommes entrés et avons vu des choses vraiment exceptionnelles. J'en décris seulement quelques-unes. Il y a une salle d'une longueur extraordinaire enrichie de marbres et de peintures très précieuses. Au milieu de la deuxième arcade se dresse une fontaine d'environ un mètre et demi, faite de malachite, un des marbres les plus précieux du monde. C'est un don fait par l'empereur de Russie au Souverain Pontife. Il y a divers autres objets de ce genre. Au fond de cette grande salle à gauche s'ouvre une sorte de long couloir qui abrite le musée chrétien [...] Dans ce musée se trouve la [Bibliothèque Vaticane](#), où sont conservés les manuscrits les plus célèbres de l'antiquité [...].

En parcourant Rome

Du Vatican en allant vers le centre de Rome, nous sommes arrivés à la place Scossacavalli où travaillent les rédacteurs du célèbre périodique *La Civiltà Cattolica*. Nous nous sommes arrêtés pour leur rendre visite et avons éprouvé un véritable plaisir à observer que les principaux soutiens de cette publication sont piémontais. Je ressentais désormais un vif désir de rentrer chez moi, surmontant toute hésitation, et nous étions presque arrivés au Quirinal, lorsque M. Foccardi nous a vus passer devant sa boutique et nous a appelés à l'intérieur. À force d'invitations et de courtoisie, il nous a

retenus un moment, et au moment où nous avons demandé à partir, il nous a dit :

– *Voici la voiture, je vous accompagne jusqu'à chez vous.* Tout en montant dans la voiture à contrecœur, je consentis pour lui faire plaisir. Mais Foccardi, désireux de rester plus longtemps avec nous, nous fit faire un long tour, si bien que nous sommes arrivés chez nous tard dans la nuit.

À mon arrivée, on m'a remis une lettre. Je l'ouvre et la lis. *Il est notifié à M. l'Abbé Bosco que Sa Sainteté a bien voulu l'admettre à l'audience demain, neuf mars, de onze heures et quart à midi.* Cette nouvelle, attendue et très désirée, me procura une révolution intérieure et pendant toute la soirée, je ne parvins à parler d'autre chose que du Pape et de l'audience.

L'audience papale. Santa Maria sopra Minerva

Le 9 mars était arrivé, le grand jour de l'audience papale. Mais d'abord, j'avais besoin de parler avec le cardinal Gaude ; c'est pourquoi j'allai dire la messe dans l'église [Santa Maria sopra Minerva](#), où le cardinal avait sa demeure. Autrefois, c'était un temple que Pompée le Grand avait fait édifier à la déesse Minerve ; elle a été appelée Santa Maria sopra Minerva parce qu'elle a été construite précisément sur les ruines de ce temple. En l'année 750, le pape Zacharie l'a donnée à un couvent de moniales grecques. En 1370, elle est passée aux pères Dominicains qui l'officient encore aujourd'hui. Devant cette église s'ouvre une place où nous avons admiré un obélisque égyptien avec des hiéroglyphes, dont la base repose sur le dos d'un éléphant en marbre. En entrant, nous avons pu admirer l'un des édifices sacrés les plus beaux de Rome. Sous l'autel majeur repose le **corps de sainte Catherine de Sienne**. Après avoir célébré la messe et m'étant rendu en toute hâte auprès du cardinal Gaude, je lui ai parlé, puis nous sommes partis en direction du Quirinal.

Le petit menteur

En chemin, nous avons rencontré un garçon qui, avec bonne

grâce, nous a demandé l'aumône et pour nous faire connaître sa condition, il nous a dit que son père était mort, sa mère avait cinq filles et qu'il savait parler italien, français et latin. Étonné, je lui ai adressé un discours en français auquel il a répondu par un seul oui sans comprendre ce que je disais, ni articuler d'autres expressions ; je l'ai alors invité à parler latin, et il, sans prêter attention à mes paroles, il s'est mis à réciter de mémoire les mots suivants : *ego stabam bene, pater meus mortuus est l'annus passatus et ego sum rimastus poverus. Mater mea etc.* À ce moment-là, nous n'avons pas pu nous empêcher de rire. Cependant, nous l'avons ensuite averti de ne pas dire de mensonges et nous lui avons offert un *baiocco*.

L'antichambre

Cependant, l'heure de l'audience approchait [...] Arrivés au Vatican, nous montâmes les escaliers machinalement. Partout, il y avait des gardes nobles, habillés de manière à ressembler à des princes. Au premier étage, on nous ouvrit la porte qui menait aux salles pontificales. Gardes et valets, vêtus avec grand luxe, nous saluaient avec de profondes révérences. Après avoir remis le billet pour l'audience, nous fûmes conduits de salle en salle jusqu'à l'antichambre papale. Comme il y avait plusieurs autres personnes qui attendaient, nous avons attendu environ une heure et demie avant d'être reçus.

Nous avons utilisé ce temps à observer les personnes et le lieu où nous nous trouvions. Les domestiques du Pape étaient habillés presque comme les évêques de nos pays. Un monsignore, à qui l'on donne le titre de *prélat domestique*, introduisait à tour de rôle les personnes pour l'audience au fur et à mesure que se terminait la précédente. Nous avons admiré de grandes salles bien tapissées, majestueuses, mais sans luxe. Un simple tapis de drap vert couvrait le sol. Les tapisseries étaient en soie rouge mais sans ornements. Les chaises étaient en bois dur. Un fauteuil placé sur une estrade quelque peu élégante indiquait que c'était la salle pontificale. Tout cela nous a

fait plaisir, car avec nos propres yeux, nous avons pu nous rendre compte de la fausse réputation que certains répandent contre l'espace et le luxe de la cour pontificale. Alors que nous étions plongés dans diverses pensées, la clochette sonna, et le prélat nous fit signe d'avancer pour nous présenter à Pie IX. À ce moment-là, je restai vraiment confus et je dus me faire violence pour rester calme.

Pie IX

Rua me suivit en apportant une copie des *Lectures Catholiques*. Une fois entrés, nous fîmes la gémflexion au début, puis au milieu de la salle, enfin, la troisième, aux pieds du Pape. Toute appréhension cessa lorsque nous aperçûmes dans le Pontife l'aspect d'un homme affable, vénérable, et en même temps le plus beau que puisse peindre un peintre. Nous ne pûmes pas baiser le pied, car il était assis à la petite table ; nous lui baisâmes cependant la main, et Rua, se souvenant de la promesse faite aux clercs, la baisa une fois pour lui et une fois pour ses compagnons. Alors le Saint-Père fit signe de nous lever et de nous mettre devant lui. Moi, selon l'étiquette, j'aurais voulu parler en restant à genoux.

– *Non*, dit-il, *levez-vous*. Il convient de noter qu'en nous annonçant au Pape, notre nom fut mal lu. En effet, au lieu d'écrire Bosco, on avait écrit Bosser, c'est pourquoi le Pape commença à m'interroger :

– *Vous êtes piémontais ?*

– *Oui, Sainteté, je suis piémontais, et en ce moment je ressens la plus grande consolation de ma vie, me trouvant aux pieds du Vicaire du Christ.*

– *De quoi vous occupez-vous ?*

– *Sainteté, je m'occupe de l'instruction de la jeunesse et des Lectures Catholiques.*

– *L'instruction de la jeunesse a été un apostolat utile en tous temps, mais aujourd'hui elle l'est beaucoup plus. Il y en a aussi un autre à Turin qui s'occupe de jeunes. Alors je me rendis compte que le Pape avait sous la main un nom erroné, mais, sans savoir comment, lui aussi se rendit compte que je*

n'étais pas Bosser, mais Bosco ; ainsi il prit un aspect beaucoup plus festif et demanda beaucoup de choses concernant les jeunes, les clercs, les oratoires [...]. Ensuite, avec un visage souriant, il me dit :

– *Je me souviens de l'offrande qui m'a été envoyée à Gaète et des sentiments affectueux avec lesquels ces jeunes l'accompagnèrent. J'en profitai pour lui exprimer l'attachement de nos jeunes à sa personne et je le priai d'accepter une copie des Lectures Catholiques :*

– *Sainteté, lui dis-je, je vous offre une copie des petits volumes parus jusqu'ici au nom de la direction ; la reliure est l'œuvre des jeunes de notre école.*

– Combien sont ces jeunes ?

– Sainteté, les jeunes de la maison sont environ deux cents, les relieurs sont quinze.

– *Bien, répondit-il, je veux envoyer une médaille à chacun. Puis, étant allé dans une autre pièce, après quelques instants, il revint portant quinze petites médailles de la Conception :*

– *Celles-ci seront pour les jeunes relieurs, dit-il en me les tendant. Se tournant ensuite vers Rua, il lui en donna une plus grande en disant :*

– *Celle-ci est pour votre compagnon. Puis, se tournant à nouveau vers moi, il me tendit une petite boîte qui en renfermait une plus grande :*

– *Et celle-ci est pour vous. Nous nous étions agenouillés pour recevoir les cadeaux mais le Saint-Père nous invita à nous lever, et croyant ensuite que nous voulions partir, il était sur le point de nous congédier, quand je commençai à lui parler ainsi :*

– *Sainteté, j'aurais quelque chose de particulier à vous communiquer.*

– *Très bien, répondit-il [...].*

Le Saint-Père est très rapide à comprendre les questions et très prompt à donner les réponses, c'est pourquoi avec lui on traite en cinq minutes ce qui avec d'autres demanderait plus d'une heure. Cependant, la bonté du Pape et mon vif désir de

rester avec lui prolongèrent l'audience de plus d'une demi-heure, un temps très considérable tant en ce qui concerne sa personne que l'heure du déjeuner qui, à cause de nous, avait été retardée [...].

Le Janicule

À 13h30 du 10 mars, le père Giacinto des Carmes Déchaux venait nous chercher avec une calèche pour nous transporter à la [basilique Saint-Pancrace](#) et à [San Pietro in Montorio](#). Ce sont deux églises situées sur le Janicule, appelé ainsi à cause de Janus qui, dit-on, y habitait. Au sommet de cette colline, de l'autre côté du Tibre, se trouve la basilique Saint-Pancrace, construite par le pape Félix II en 485, environ 100 ans après le martyre de Pancrace. Le général Narsès, ayant vaincu les Goths, fit une solennelle procession avec le pape Pélage depuis Saint-Pancrace jusqu'à Saint-Pierre. Saint Grégoire le Grand, qui avait une grande vénération pour cette église, y célébra plusieurs fois la messe et y tint quelques homélies, enfin il la donna aux moines bénédictins. En 1673, elle fut confiée aux Carmes Déchaux avec le couvent attenant et un séminaire pour les missions des Indes [...]

Sous l'autel majeur, il y a un autre autel souterrain où était anciennement conservé le corps du Saint, protégé par une grille en fer. Il y avait l'usage de conduire ceux qui étaient soupçonnés de parjure devant cette grille, car s'ils étaient coupables, ils étaient pris d'un tremblement visible ou d'un autre accident.

Les Catacombes

– *Venez avec moi*, nous dit le père Giacinto, *nous allons dans les catacombes*. Il avait préparé une lampe pour chacun. Nous nous sommes mis à le suivre. Au milieu de l'église, il nous indiqua une trappe. Quand on souleva le couvercle, apparut une cavité sombre et profonde : c'étaient les catacombes qui commençaient. À l'entrée, il était écrit en latin : « *En ce lieu a été décapité le martyr du Christ Pancrace* ». Nous voilà

dans les catacombes. Imaginez de longs couloirs, tantôt étroits et bas, tantôt hauts et spacieux, tantôt coupés par d'autres couloirs, tantôt en descente, tantôt en montée, et vous aurez la première idée de ces souterrains. À droite et à gauche, il y a de petites tombes creusées parallèlement dans le tuf. Ici, anciennement, on enterrait les chrétiens, surtout les martyrs. Ceux qui avaient donné leur vie pour la foi étaient désignés par des emblèmes particuliers. La palme était le signe de la victoire remportée contre les tyrans ; l'ampoule indiquait qu'il avait versé son sang pour la foi ; le « χ » signifiait qu'il était mort dans la paix du Seigneur ou qu'il avait souffert pour le Christ. Dans d'autres apparaissaient les instruments avec lesquels ils avaient été martyrisés. Parfois, ces emblèmes étaient enfermés dans la petite tombe du saint. Quand les persécutions n'étaient pas trop sévères, on écrivait le nom et le prénom du martyr et quelques lignes soulignant une circonstance importante de sa vie. [...]

– *Voici, nous dit le guide, voici le lieu où était enterré saint Pancrace, à côté de lui saint Denis son oncle et près d'ici un autre de ses parents.* Puis nous avons visité quelques tombes réunies dans une petite chambre dont les murs portaient des inscriptions anciennes que nous n'avons pas su lire. Au milieu de la voûte était peint un jeune homme qui nous parut représenter saint Pancrace [...].

Cette fois, le guide nous indiqua une crypte. Crypte, mot grec, signifie profondeur. C'est un espace plus grand que d'ordinaire où les chrétiens avaient l'habitude de se rassembler, en temps de persécution, pour écouter la Parole, assister à la messe et aux fonctions sacrées. D'un côté, il y a encore un ancien autel où il est possible de célébrer. D'ordinaire, c'était la tombe d'un martyr qui servait d'autel. Après un bout de chemin, on nous montra la chapelle où saint Félix, pape, avait l'habitude de se reposer et de célébrer l'Eucharistie. Son sépulcre est à peu de distance. Partout, on voyait des squelettes humains réduits en morceaux par le temps. Notre guide nous assura que dans peu de temps nous

arriverions à un endroit où se conservaient des pierres tombales avec les inscriptions intactes.

Mais nous étions très fatigués, aussi parce que l'air souterrain et les difficultés du chemin nous avaient beaucoup fatigués. Chacun devait faire attention à ne pas se cogner la tête, à ne pas heurter avec les épaules et à ne pas glisser avec les pieds. Le guide nous avertissait que les souterrains sont très nombreux et que certains s'étendent jusqu'à quinze/vingt milles. Si nous étions allés seuls, nous aurions pu chanter le *requiescant in pace*, car il aurait été très difficile de retrouver le chemin pour revenir à la lumière. Cependant, notre guide était très pratique et en peu de temps nous ramena au point d'où nous étions partis [...].

San Pietro in Montorio

Remontés dans la voiture avec le père Giacinto, nous nous dirigeâmes vers *San Pietro in Montorio*. Le mot est une corruption de « mont d'or », car ici le sol et le gravier prennent une couleur jaune semblable à l'or. Il a également été appelé *Castro Aureo*, forteresse d'or, en raison des vestiges de la forteresse d'Ancus Martius encore existants au sommet. C'est l'une des églises fondées par Constantin le Grand, riche en statues, peintures et marbres. Entre l'église et le couvent attenant se dresse un bâtiment appelé [Tempietto de Bramante](#) de forme ronde. Il s'agit de l'un des travaux les plus remarquables de Bramante. Il a été édifié à l'endroit où saint Pierre a été martyrisé. À l'arrière, un escalier mène à une chapelle souterraine circulaire, au milieu de laquelle se trouve un trou où brûle continuellement une lumière. C'est l'endroit où fut enfoncée la pointe de la croix sur laquelle saint Pierre fut cloué la tête en bas. L'église est située là où se termine le Janicule et commence le Vatican.

Près de San Pietro in Montorio se trouve la magnifique [Fontana Paolina](#), construite par Paul V en 1612. L'eau jaillit de trois colonnes qui semblent un fleuve. Elle arrive de Bramario, un lieu distant à 35 milles de Rome. Ces eaux, en tombant,

servent à faire tourner des meules de moulin et d'autres machines et se ramifient avantageusement en divers points de la ville [...].

Une mésaventure

Le 11 mars, nous avons été occupés à écrire et à faire des commissions. L'épisode de ma mésaventure à Rome mérite d'être mentionné. Je suis allé rendre visite à monsignor Pacca, prélat domestique de Sa Sainteté. Au retour, j'étais accompagné du père Bresciani, ayant envoyé Rua chercher le père Botandi à Ponte Sisto. Le bon Bresciani me conduisit jusqu'à l'académie de la Sapienza puis m'indiqua où passer pour arriver au Quirinal :

– *Traversez ce quartier, puis restez toujours à droite.* Au lieu de prendre à droite, je pris à gauche, si bien qu'après une heure de marche, je me retrouvai à la Piazza del Popolo, distante de presque un mille de chez moi. Pauvre de moi ! Au moins si j'avais eu Rua avec moi, nous aurions pu nous consoler mutuellement, mais j'étais seul. Le temps était nuageux, un vent fort soufflait et il commençait à pleuvoir. Que faire ? Je n'avais guère envie de dormir au milieu de cette place. Alors en toute patience je montai sur le Pincio, appelé ainsi d'après le palais d'un seigneur nommé Pincio [...]. Cette colline n'est pas très habitée et n'est pas l'une des sept collines de Rome [...]

Sant'Andrea della Valle

Vendredi 12, je suis allé célébrer la messe à [Sant'Andrea della Valle](#) pour la distinguer d'autres églises consacrées au même Apôtre. Valle lui fut ajouté à la fois parce que la basilique se trouve au point le plus bas de Rome et aussi à cause d'un palais appartenant à la famille Valle. Autrefois, l'église était dédiée à saint Sébastien qui avait souffert le martyre ici. Près de là, on en construisit une autre, dédiée à saint Louis roi de France. Mais en 1591, un riche seigneur nommé Gesualdo la restructura en renouvelant entièrement son plan. C'est l'une des premières églises de Rome. Sa coupole

mesure 64 palmes de diamètre, et donc après Saint-Pierre au Vatican, c'est la coupole la plus grande de toutes les coupoles de la ville.

La première chapelle en entrant à gauche a une grille en fer qui indique l'endroit du cloaque où l'on croit que le corps du martyr *saint Sébastien* a été jeté. Presque en face de cette église se trouve le palais Stoppani qui servit de résidence à l'empereur Charles V lorsqu'il vint à Rome, comme l'indique une inscription sur le mur au pied de l'escalier.

Saint-Grégoire-le-Grand

Une heure et demie après midi, avec M. François De Maistre, notre guide, nous sommes partis pour visiter l'[église Saint-Grégoire-le-Grand](#). Elle est construite sur une partie du mont Caelius, anciennement appelée *clivus Scauri*, c'est-à-dire descente de Scaurus, et était la maison habitée par saint Grégoire et les siens. C'est lui qui l'a convertie en monastère, où il a ensuite résidé jusqu'à l'année 590, d'abord comme simple moine, puis comme abbé du monastère. Lorsqu'il fut élu pape (en 590), il dédia ce bâtiment à l'apôtre saint André, transformant une partie des locaux en église. Après sa mort, elle fut dédiée à lui-même.

C'est certainement l'une des plus belles églises de Rome. La première chapelle en entrant à gauche est dédiée à sainte Sylvie, mère de saint Grégoire. La dernière à droite est celle du S. Sacrement ; sur cet autel, saint Grégoire célébrait la messe. [...]. C'est cet autel, vénérable par son titre et le patronage du saint Pape, qui a été rendu célèbre dans le monde entier par les privilèges accordés par de nombreux papes. *Il arriva le fait suivant : sur l'ordre du saint un moine du monastère avait offert la messe pendant trente jours consécutifs en suffrage de l'âme de son frère défunt, à la suite de quoi un autre moine vit cette âme libérée des peines du purgatoire.*

À côté de cette chapelle, il y en a une autre plus petite, où

saint Grégoire se retirait pour se reposer. On montre encore avec précision l'endroit où se trouvait son lit. À côté se trouve la chaise en marbre sur laquelle il s'asseyait aussi bien pour écrire que pour annoncer la parole de Dieu au peuple.

Après l'autel majeur, on rencontre la chapelle qui abrite une image très ancienne et miraculeuse de la Vierge. On croit que c'est celle que le Saint gardait chez lui et chaque fois qu'il passait devant, il la saluait en disant « *Ave, Maria* ». Un jour cependant, le bon Pape, pressé par des affaires urgentes, sortit sans adresser la salutation habituelle à la Vierge. Et elle lui fit ce doux reproche : « *Ave, Gregori* ». Par ces mots, elle l'invitait à ne pas oublier la salutation qui lui était si agréable.

Dans une autre chapelle trône la statue de saint Grégoire, un travail conçu et dirigé par Michel-Ange. Le Saint est assis sur le trône avec une colombe près de l'oreille, ce qui rappelle ce que dit Pierre Diacre, familier du Saint, à savoir qu'à chaque fois que Grégoire prêchait ou écrivait, il avait toujours une colombe qui lui parlait à l'oreille. Au centre de la chapelle se trouve une grande table en marbre sur laquelle le Pape offrait chaque jour à manger à douze pauvres, les servant de ses propres mains. Un jour, un ange sous la forme d'un jeune homme s'assit à table avec les autres, puis disparut soudainement. Depuis lors, le Saint augmenta à treize le nombre des pauvres qu'il nourrissait. Ainsi naquit l'usage de placer treize pèlerins à la table que le Pape sert chaque année de sa main le jeudi saint. Au-dessus de la table est gravé le distique suivant : « *Ici Grégoire nourrissait douze pauvres ; un ange s'assit à table et compléta le nombre de treize* ».

Les Saints-Jean-et-Paul

En sortant de cette église et en tournant à droite, on rencontre celle des [Saints-Jean-et-Paul](#). L'empereur Jovien permit au moine saint Pammachius de la construire en 400 en

l'honneur de ces deux frères martyrs. Elle fut édiflée sur leur habitation, précisément là où ils subirent le martyre. Elle fut ensuite restaurée par saint Symmaque Pape vers 444 [...] En entrant, un majestueux bâtiment se présente à la vue. Au milieu, une grille en fer délimite l'endroit où les saints furent tués. Leurs corps, enfermés dans une urne précieuse, reposent sous l'autel majeur. Dans la chapelle à côté, sous l'autel, est conservé le corps du bienheureux Paul de la Croix, fondateur des passionnistes, à qui l'église est confiée. Ce serviteur de Dieu est un Piémontais, né à Castellazzo dans le diocèse d'Alexandrie. Il mourut en 1775 à l'âge de 82 ans. Les nombreux miracles qui se produisent à Rome et ailleurs par son intercession ont fait croître la congrégation des passionnistes, ainsi nommés en raison du quatrième vœu qu'ils font, c'est-à-dire promouvoir la vénération envers la passion du Seigneur.

Un de ces religieux, un Génois, frère André, après nous avoir accompagnés pour voir les choses les plus importantes de l'église, nous conduisit au couvent, un bel édifice qui abrite environ quatre-vingts de ces Pères, en grande partie piémontais.

– *Voici, nous dit frère André, la chambre où mourut notre saint Fondateur.* Nous y sommes entrés et avons admiré dans un recueillement dévot le lieu d'où partit son âme pour s'envoler au ciel.

– *Là se trouve la chaise, les vêtements, les livres et d'autres objets qui ont servi au Bienheureux.* Chaque objet est placé sous scellé et est distribué comme relique aux fidèles chrétiens. Cette chambre est aujourd'hui une chapelle où on célèbre la messe.

Arcs de Constantin et de Titus

Après avoir salué l'aimable frère André, nous nous sommes dirigés vers [Saint-Laurent in Lucina](#). Mais après avoir fait un peu de chemin, nous nous sommes retrouvés sous l'[Arc de Constantin](#). Cet arc est conservé presque intact. Une

inscription du sénat et du peuple romain indique qu'il fut dédié à l'empereur Constantin à l'occasion de la victoire remportée sur le tyran Maxence. Cet empereur, devenu chrétien, fit placer au-dessus de l'arc une statue tenant une croix en main en mémoire de la croix qui lui apparut devant l'armée, pour rappeler à tout le monde qu'il professait la religion de Jésus crucifié.

Après avoir fait un autre bout de chemin, voici un autre arc, l'[Arc de Titus](#). Il existe trois arcs à Rome et celui de Titus est le plus ancien et le plus élégant. Il est orné de bas-reliefs qui commémorent les victoires remportées par ce valeureux guerrier, et parmi eux est sculpté le chandelier du temple de Jérusalem en mémoire de la chute de cette ville et de son temple. Sous cet arc passait la célèbre *Voie Sacrée*, l'une des plus anciennes de Rome, ainsi appelée parce que c'est par elle qu'on portait chaque mois les choses sacrées sur la Forteresse, et parce qu'elle était parcourue par les augures pour aller prendre leurs réponses.

Arrivés à *Saint-Laurent in Lucina*, nous n'avons pas pu entrer à cause des travaux qu'on y effectuait. [...] Cette église est l'une des plus vastes paroisses de Rome ; elle fut érigée par Sixte III avec le consentement de l'empereur Valentinien en l'honneur de saint Laurent martyr. Pour la distinguer des autres églises élevées en l'honneur de ce lévite, elle fut nommée *in Lucina*, soit à cause de la sainte martyre de ce nom, soit peut-être d'après le lieu qui s'appelait ainsi. Annexé à cette église, vers le cours, se trouve le [palais Ottobuoni](#), construit vers l'an 1300 sur les ruines d'un grand édifice ancien appelé *Palais de Domitien*. Comme nous étions fatigués et que l'heure du déjeuner approchait, nous sommes rentrés chez nous [...].

Sainte-Marie-des-Anges

[...] Le 13 mars, la station de carême était à [Saint-Marie-des-Anges](#), et nous y sommes allés pour gagner l'indulgence plénière et pour prier Dieu en faveur de notre maison. Pour

distinguer cette église d'une autre du même nom, on la situe près des [Thermes de Dioclétien](#), car elle est construite sur le lieu où s'élevaient autrefois les célèbres thermes, c'est-à-dire les bains de l'empereur Dioclétien. Le souverain pontife Pie IV confia au vaste génie de Michel-Ange Buonarroti la mission de transformer en église une partie de ces superbes édifices. Dans un salon des thermes, il y avait déjà une petite église dédiée à saint Cyrille martyr. Celle-ci fut incluse dans la nouvelle église, que le Pape dédia à sainte Marie des Anges, pour faire plaisir au duc et roi de Sicile, dévot des Anges, qui coopéra beaucoup à sa construction.

Le jour de la station de carême, l'église est ornée avec une élégance particulière, et les reliques les plus insignifiantes sont exposées à la vénération publique. Dans une chapelle à côté de l'autel majeur se trouvait le reliquaire avec de nombreuses reliques parmi lesquelles nous avons remarqué les corps de saint Prosper, saint Fortunat, saint Cyrille, de plus la tête de saint Justin et de saint Maxime martyrs et de nombreux autres. Ainsi, notre dévotion satisfaite, nous sommes rentrés chez nous vers six heures, très fatigués et avec un bon appétit.

Sainte-Marie-du-Chêne

Dimanche 14 mars, nous avons célébré à la maison, puis nous sommes allés visiter un oratoire, selon les indications reçues du marquis Patrizi. L'église où se rassemblent les jeunes s'appelle [Saint-Marie-du-Chêne](#). Voici son origine, qui remonte aux temps de Jules II. Une image de Marie avait été peinte sur une tuile par un certain Battista Calvaro, qui la plaça sur un chêne dans sa vigne à Viterbe. Cette image resta cachée pendant soixante ans, jusqu'à ce qu'en 1467 elle commence à se manifester en accordant tant de grâces et de miracles que les fidèles qui venaient la visiter élevèrent avec leurs offrandes une église et un monastère. Le Pape Jules II souhaita qu'il y ait aussi à Rome un sanctuaire dédié à Marie du Chêne, qui est celui dont nous parlons.

Entrés dans l'église, et arrivés dans la spacieuse sacristie, nous fûmes réjouis par la vue d'une quarantaine de garçons. Par leur vivacité, ils ressemblent beaucoup aux espiègles de notre oratoire. Leurs fonctions sacrées se déroulent toutes le matin. Messe, confession, catéchisme et une brève instruction, c'est ce qu'on fait pour eux [...].

Après-midi, les jeunes vont à [Saint-Jean-des-Florentins](#), un autre oratoire où il n'y a que la récréation sans fonctions à l'église. Nous y sommes allés et avons vu environ une centaine de jeunes qui s'amusaient à perdre haleine. Leurs jeux étaient la *tombola* et la *cloche*, connues aussi chez nous. Ils pratiquent également le jeu du trou qui consiste en cinq trous assez larges dans lesquels on met deux châtaignes ou autre chose. D'une distance de six pas, on fait rouler une boule. Celui qui réussit à la faire entrer dans l'un des trous gagne ce qu'il y a à l'intérieur. Nous fûmes très déçus par le fait qu'ils n'avaient que la récréation. S'il y avait un prêtre parmi eux, celui-ci pourrait faire du bien à leurs âmes, car il y a un grand besoin. D'autant plus que nous avons trouvé chez eux de bonnes dispositions. Plusieurs prenaient plaisir à dialoguer avec nous. Ils nous baisaient plusieurs fois la main, à moi et aussi à Rua qui, malgré lui, était contraint d'acquiescer [...]

De retour à la maison, nous reçûmes la visite de Mgr *Mérode*, maître de chambre de Sa Sainteté. Après quelques politesses, il m'annonça que le Saint-Père m'invitait à prêcher les exercices spirituels aux détenues dans les prisons près de *Sainte-Marie-des-Anges aux thermes de Dioclétien*. Chaque désir du Pape est pour moi un commandement et donc j'acceptai avec un véritable plaisir [...]

À la prison des femmes

À deux heures de l'après-midi, je me rendis chez la supérieure de la prison pour convenir du jour et de l'heure pour commencer la prédication. Elle me dit :

– *Si cela vous convient, vous pouvez commencer tout de suite,*

*car les femmes sont à l'église et il n'y a personne pour prêcher. Ainsi, j'ai commencé tout de suite et la semaine fut presque entièrement consacrée à ce ministère. La maison de correction s'appelle *Aux Thermes de Dioclétien* car elle est située au même endroit où se trouvaient les thermes de cet empereur célèbre. Y étaient hébergées 260 détenues coupables de graves délits et condamnées à la prison [...]. Les exercices se déroulèrent avec satisfaction. La prédication simple et populaire que nous utilisons chez nous s'est révélée fructueuse dans cette prison. Le samedi, après la dernière prédication, la mère supérieure m'annonça avec grand plaisir qu'aucune des condamnées n'avait omis de s'approcher des Sacrements.*

Deux épisodes

Un épisode agréable est arrivé au Saint-Père cette semaine. Le comte Spada lui rendit visite et engagea cette conversation :

– Sainteté, j'aimerais vous demander un souvenir de cette visite.

– Demandez ce que vous voulez et j'essaierai de vous satisfaire.

– Je voudrais quelque chose d'extraordinaire.

– Très bien, demandez donc.

– Sainteté, je souhaiterais avoir comme souvenir votre tabatière.

– Mais elle est pleine d'un tabac de qualité inférieure.

– Peu importe ; elle me sera très chère.

– Prenez-la, je vous en fais cadeau avec plaisir. Le comte Spada partit plus heureux avec cette tabatière qu'avec un grand trésor. Elle est simple, en corne de buffle, reliée par deux anneaux en laiton et ne vaut pas quatre sous, mais elle est très précieuse en raison de sa provenance. Le bon comte la montre à ses amis comme un objet digne de vénération [...]

Une autre anecdote m'a été racontée sur ce vénérable Pontife. L'année dernière, alors que le Saint-Père voyageait à travers ses États, il se trouva à proximité de Viterbe. Une petite

fille portant un fagot de bois, voyant que la voiture pontificale s'était arrêtée, pensa que ces messieurs voulaient acheter son fagot. Elle courut vers eux :

– *Monsieur, dit-elle au Saint-Père, achetez-le, le bois est très sec.*

– *Nous n'en avons pas besoin,* répondit le Pape.

– *Achetez-le, je vous le donne pour trois baiocchi.*

– *Prends les trois baiocchi et garde ton fagot.* Le Saint-Père lui donna trois écus, puis se prépara à remonter dans la voiture. Mais la petite fille voulait que le Saint-Père prenne son fagot.

– *Prenez-le, vous serez contents ; dans votre voiture, il y a beaucoup de place.* Pendant que le Pape et sa cour riaient de cette affaire, la mère de la fillette, qui travaillait dans un champ voisin, accourut en criant :

– *Saint-Père, Saint-Père, pardonnez ; cette pauvre fille est ma fille. Elle ne vous connaît pas. Ayez pitié de nous qui sommes dans une grande misère.* Le Pape ajouta encore six écus et continua son chemin [...]

Saint-Paul hors les murs

Le 22 mars, dimanche, Don Bosco se rendit chez le cardinal vicaire, l'éminentissime Costantino Patrizi [...] Sorti du Vicariat, il se rendit à [Saint-Paul-hors-les-Murs](#) pour vénérer le tombeau du grand Apôtre des Gentils et admirer les merveilles de cette immense basilique. Après avoir marché un mille, il arriva au célèbre endroit appelé [Ad Aquas Salvias](#), où saint Paul versa son sang pour Jésus-Christ. C'est précisément à cet endroit, où se trouvent trois sources d'eau miraculeuses, jaillies des mottes sur lesquelles la tête tranchée du saint Apôtre fit trois bords, qu'une église a été construite. Don Bosco pria également dans l'église voisine de [Sancta Maria Scala Coeli](#), de forme octogonale, édifiée sur le cimetière de saint Zénon, un tribun qui subit le martyre sous Dioclétien, avec 10203 de ses compagnons d'armes [...]

Le Colisée

Le 23 mars, son regard ébahi contempla les gigantesques ruines de l'amphithéâtre Flavien ou [Colisée](#), de forme ovale, avec une circonférence extérieure de 527 mètres, et encore haut de cinquante mètres par endroits. À l'époque de sa splendeur, il était couvert de marbres, orné de colonnades, de centaines de statues, d'obélisques, de quadriges en bronze ; et à l'intérieur, il soutenait tout autour d'immenses gradins, qui pouvaient contenir environ 200000 personnes, pour assister aux combats de bêtes féroces et de gladiateurs, et aux massacres de milliers de martyrs. Don Bosco entra dans l'arène des spectacles qui mesure 241 mètres de circonférence [...]

Saint-Clément

Le 24, Don Bosco se rendit à la [basilique Saint-Clément](#) pour vénérer les reliques du quatrième pape après saint Pierre, et celles de saint Ignace martyr, évêque d'Antioche ; ainsi que pour admirer l'architecture de l'antique église à trois nefs. Dans celle du milieu, devant l'autel de la Confession, un enclos en marbre blanc délimite le chœur pour le clergé. Il est doté de deux pupitres, l'un pour le chant de l'évangile, près duquel se dresse la petite colonne du cierge pascal, et l'autre pour la lecture de l'épître. À côté de ce dernier se trouvait le lutrin pour les chanteurs et lecteurs des prophéties et des autres livres des Écritures ; autour de l'abside, les sièges des prêtres, et, au fond, au centre sur trois marches, la chaire épiscopale [...].

De là, Don Bosco se dirigea vers l'[église des Quatre-Couronnés](#), pour visiter les tombeaux des martyrs Sévère, Séverin, Carpophore et Victorin, tués sous Dioclétien. Il passa ensuite à [Saint-Jean](#) devant la Porte Latine, près de laquelle se dresse une chapelle sur le lieu où saint Jean Évangéliste fut plongé dans la chaudière d'huile bouillante ; de là, il continua jusqu'à la petite église [Quo Vadis](#), ainsi nommée parce qu'à cet endroit le Seigneur apparut à saint Pierre qui sortait de Rome pour échapper à la persécution :
– *Seigneur, où vas-tu ?* s'écria l'Apôtre étonné. Et Jésus lui

répondit :

– *Je vais pour être crucifié une nouvelle fois.* Saint Pierre comprit et retourna à Rome où l'attendait le martyre. Après avoir vu cette petite église, Don Bosco refit le chemin, après avoir jeté un coup d'œil sur la Via Appia, le long de laquelle on compte de nombreux mausolées de l'époque du paganisme, qui rappellent la fin de toute grandeur humaine.

Don Bosco... salésien !

Une scène charmante se produisit le matin du 25 mars. Après avoir traversé le Tibre, Don Bosco vit sur une petite place une trentaine de garçons qui s'amusaient. Il se dirigea vers eux sans hésiter et eux, suspendant leurs jeux, le regardaient émerveillés. Il leva alors la main en tenant entre ses doigts une médaille, puis s'exclama :

– *Vous êtes trop nombreux et je suis désolé de ne pas avoir assez de médailles pour en offrir une à chacun d'entre vous.* Ceux-ci, prenant courage, tendaient leurs mains en criant à pleine voix :

– *Ça ne fait rien, ça ne fait rien... à moi, à moi !* Don Bosco ajouta :

– *Eh bien, comme je n'en ai pas pour tous, je veux offrir cette médaille au plus gentil. Qui parmi vous est le plus gentil ?*

– *C'est moi, c'est moi !* crièrent-ils tous ensemble. Il continua :

– *Comment puis-je faire, si vous êtes tous également gentils ? Alors je la donnerai au plus espiègle ! Qui parmi vous est le plus espiègle ?*

– *C'est moi, c'est moi !* répondirent-ils avec des cris assourdissants.

Le marquis Patrizi et ses amis, à une certaine distance, souriaient tout émus et stupéfaits de voir Don Bosco traiter si familièrement ces garçons, qu'il rencontrait pour la première fois ; et ils s'exclamaient :

– *Voici un autre saint Philippe Néri, ami de la jeunesse.* Don Bosco en effet, comme s'il avait été un ami déjà connu de ces

enfants, continua à les interroger, s'ils avaient déjà assisté à la messe, dans quelle église ils avaient l'habitude d'aller, s'ils fréquentaient les oratoires qui étaient dans ces parages. [...] Le dialogue était animé. Après les avoir exhortés à être toujours de bons chrétiens, Don Bosco promit qu'il passerait une autre fois par cette place et offrirait une médaille à chacun ; puis, les saluant affectueusement, il retourna vers ses accompagnateurs en montrant la médaille. Il n'avait rien donné aux garçons, et pourtant il les avait laissés contents.

Santo Stefano Rotondo

Le 26 mars, Don Bosco retourna au Caelius dans la spacieuse [église Santo Stefano Rotondo](#), ainsi nommée à cause de sa forme ronde. Le corniche circulaire est soutenue par 56 colonnes. Tout autour des murs sont peintes les scènes des atrocités que subirent les martyrs. Elle est ornée de mosaïques du VIIe siècle, représentant Jésus crucifié, avec quelques saints, et conserve les corps de deux confesseurs de la foi : saint Primus et saint Félicien. De là, Don Bosco passa à [Sainte-Marie in Dominica](#), ou *de la Navicella*, la barque en marbre qui se trouve sur la place. Elle a trois nefes séparées par 18 colonnes et contient des mosaïques du IXe siècle. Parmi celles-ci, la Vierge est à la place d'honneur parmi de nombreux anges et à ses pieds est agenouillé le pape Pascal [...].

Cependant, le Saint-Père avait exprimé le désir que Don Bosco assiste au Vatican au dévot et magnifique spectacle des cérémonies de la Semaine Sainte. Il avait donc chargé monsignor Borromeo de l'inviter en son nom, et de lui procurer une place d'où il puisse assister confortablement aux rites sacrés. Ce monsignor le fit rechercher toute la journée sans succès. Enfin, à une heure très tardive, le messenger le trouva chez De Maistre où il était retourné après une journée de visites. En disant qu'il venait par ordre du Pape, il fut introduit et présenta à Don Bosco la lettre d'invitation, par

laquelle il était admis à recevoir la palme bénie des mains mêmes du Pape. Don Bosco la lut immédiatement et s'exclama qu'il irait avec grand plaisir.

Pâques romaines de Don Bosco. Le Dimanche des Rameaux

Dimanche 28 mars, avec le clerc Rua, il entra dans la basilique Saint-Pierre bien avant le début des fonctions. Le comte Carlo De Maistre l'accompagna à sa place, dans la tribune des diplomates. Il était très attentif car il connaissait l'importance des cérémonies de l'Église. À ses côtés se tenait un *milord* anglais protestant, émerveillé par tant de solennité. À un certain moment, un chanteur de la chapelle Sixtine exécuta un solo tellement bien que Don Bosco en fut ému aux larmes et le *milord* se tourna vers lui en s'exclamant en latin, car dans une autre langue il ne savait pas comment se faire comprendre :

– *Post hoc paradisus !* Ce monsieur, après un certain temps, non seulement se convertit au catholicisme, mais devint prêtre et évêque. Après avoir béni les rameaux, le corps diplomatique défila à tour de rôle devant le Pontife, et chaque ambassadeur et ministre reçut la palme de ses mains. Don Bosco et le séminariste Rua s'agenouillèrent également aux pieds du Pape et reçurent la palme. Ainsi le voulut Pie IX : Don Bosco n'était-il pas l'ambassadeur de Dieu ? Le séminariste Rua retourna chez les Rosminiens et offrit la sienne au père Pagani, qui l'apprécia beaucoup [...].

Don Bosco caudataire

Le cardinal Marini, l'un des deux assistants au trône, prit Don Bosco comme *caudataire* afin qu'il puisse assister à toutes les fonctions de la semaine sainte, Ainsi, en robe violette, il se tenait tout le temps presque à côté du Pape, et put apprécier les chants grégoriens et les musiques d'Allegri et de Palestrina.

Le jeudi saint, le cardinal Mario Mattei, étant le plus ancien des évêques suburbicaires, pontifia à la place du cardinal doyen empêché. Don Bosco suivit le Pontife qui portait

processionnellement le Saint-Sacrement dans la chapelle Pauline pour le placer dans l'urne spécialement préparée ; il l'accompagna jusqu'à la Loggia vaticane d'où le Pape bénit Rome et le monde ; il assista au lavement des pieds fait par le Pontife à treize prêtres, et participa à la cène commémorative, servie par le Vicaire de Jésus-Christ lui-même.

La bénédiction Urbi et Orbi

[...] Le 4 avril, les salves d'artillerie du Château Saint-Ange annonçaient le jour de Pâques. Pie IX descendit dans la basilique vers dix heures pour la messe pontificale. Immédiatement après, précédé par le cortège des évêques et des cardinaux, il se rendit à la Loggia pour la bénédiction *Urbi et Orbi*. Avec le cardinal Marini et un évêque, Don Bosco resta un instant près du rebord recouvert d'un magnifique drap, sur lequel avaient été déposés trois Trirègues d'or. Le cardinal dit à Don Bosco :

– *Observez le spectacle !* Don Bosco parcourait la place de ses yeux ébahis. Une foule de 200.000 personnes s'y entassait, le visage tourné vers la Loggia. Les toits, les fenêtres, les terrasses des maisons, tout était occupé. L'armée française remplissait une partie de l'espace compris entre l'obélisque et l'escalier de Saint-Pierre. Les bataillons de l'infanterie pontificale étaient alignés à droite et à gauche. Derrière, la cavalerie et l'artillerie. Des milliers de voitures étaient arrêtées sur les deux côtés de la place, près des portiques de Bernini, et au fond près des maisons. Surtout sur les voitures à louer se tenaient des groupes de personnes qui semblaient dominer la place. C'était un vacarme assourdissant, un piétinement de chevaux, une confusion incroyable. Personne ne peut se faire une idée d'un tel spectacle.

Pris au piège

Don Bosco avait laissé le Pape dans la basilique pendant qu'il vénérail les reliques précieuses, croyant qu'il mettrait du temps à apparaître. Absorbé dans contemplation de tous ces gens de toutes nationalités, il ne remarqua pas l'arrivée de

la *sedia gestatoria* sur laquelle était assis le Pape. Il se trouva dans une position difficile ; coincé entre la *sedia* papale et la balustrade, il pouvait à peine bouger ; tout autour, des cardinaux, des évêques, des cérémoniaires et des porteurs étaient entassés, si bien qu'il ne voyait aucune issue pour se tirer d'affaire. Tourner le visage vers le Pape était inconvenant ; lui tourner le dos était incivil ; rester au centre du balcon était ridicule. Ne pouvant faire mieux, il se tourna sur le côté ; alors la pointe d'un pied du Pape se posa sur son épaule.

À ce moment-là, un silence solennel régnait sur la grande place au point qu'on aurait pu entendre le bourdonnement d'une mouche. Les chevaux eux-mêmes restaient immobiles. Don Bosco, pas du tout troublé et attentif à chaque détail, remarqua qu'on n'entendit qu'un seul hennissement et le son d'une horloge qui sonnait les heures pendant que le Pape récitait les prières rituelles. Voyant que le sol de la Loggia était couvert de feuillages et de fleurs, il se pencha et ramassa quelques fleurs qu'il mit entre les pages du livre qu'il tenait à la main. Enfin, Pie IX se leva pour bénir : il ouvrit les bras, leva les mains vers le ciel, les étendit sur la multitude qui baissa le front, et sa voix sonore, puissante et solennelle en chantant la formule de la bénédiction s'entendait au-delà de la place Rusticucci et depuis le grenier des Pères de la Civiltà Cattolica.

La foule répondit par une immense ovation. Alors le cardinal Ugolini lut en latin le Bref de l'indulgence plénière et tout de suite après le cardinal Marini le répéta en italien. Don Bosco s'était agenouillé, et quand il se releva, le cortège papal avait déjà disparu. Toutes les cloches sonnaient à fête, le canon tonnait depuis le Château Saint-Ange, les musiques militaires faisaient résonner leurs trompettes. Le cardinal Marini, accompagné du caudataire, descendit et se dirigea vers sa voiture. À peine celle-ci se mit-elle en mouvement, que Don Bosco se sentit pris d'un malaise provoqué par ce mouvement

qui lui retournait l'estomac ; ne pouvant plus résister, il manifesta au cardinal son incommodité. Sur son conseil, il monta à côté du cocher, mais le malaise ne diminua pas. Alors il descendit pour marcher à pied. Étant en habit violet, il aurait été l'objet de curiosité ou de moquerie s'il avait traversé Rome ainsi ; c'est pourquoi le secrétaire descendit gentiment de la voiture et l'accompagna au palais [...].

Le souvenir du Pape

Le 6 avril, Don Bosco retourna à une audience particulière de Pie IX avec le clerc Rua et le théologien Murialdo, admis au Vatican par l'intercession de Don Bosco lui-même. Ils entrèrent dans l'antichambre à neuf heures du soir, et immédiatement Don Bosco fut introduit. Dès que le Pape le vit devant lui, lui il dit d'un air sérieux :

– *Abbé Bosco, où vous êtes-vous caché le jour de Pâques pendant la bénédiction papale ? Là, devant le Pape, l'épaule sous son pied comme si le Pontife avait besoin d'être soutenu par Don Bosco.*

– *Saint-Père, répondit-il calmement et humblement, j'ai été pris par surprise et je demande pardon si je vous ai offensé d'une manière ou d'une autre !*

– *Et vous ajoutez encore l'affront de me demander si vous m'avez offensé ?* Don Bosco regarda le Pape et il eut l'impression qu'il faisait semblant : un sourire commençait à apparaître sur ses lèvres. *Mais qu'est-ce qui vous a pris de ramasser des fleurs à ce moment-là ? Il a fallu toute la gravité de Pie IX pour ne pas éclater de rire. [...]*

– *Maintenant, Très Saint-Père, supplia Don Bosco, ayez la bonté de me suggérer une consigne que je puisse répéter à mes jeunes, comme souvenir du Vicaire du Christ.*

– *La présence de Dieu !* répondit le Pape. *Dites à vos jeunes qu'ils se comportent toujours avec cette pensée !... Et vous n'avez rien à me demander ? Vous désirez certainement quelque chose aussi.*

– *Saint-Père, Votre Sainteté a bien voulu m'accorder ce que j'ai demandé, maintenant il ne me reste plus qu'à vous*

remercier du fond du cœur.

– Et pourtant, et pourtant, vous désirez encore quelque chose. À ces mots Don Bosco se tenait là comme suspendu sans prononcer un mot. Le Pontife ajouta :

– Mais comment ? Vous ne désirez pas faire en sorte que vos jeunes soient joyeux, quand vous serez de retour parmi eux ?

– Sainteté, cela oui.

– Alors attendez. Quelques instants auparavant étaient entrés dans cette pièce le théologien Murialdo, le clerc Rua et don Cerutti de Varazze, chancelier à la Curie Archiépiscopale de Gênes. Ils restèrent stupéfaits de la familiarité avec laquelle le Pape traitait Don Bosco et de ce qu'ils voyaient dans cette circonstance. Le Pape avait ouvert le coffre, en avait tiré une poignée de pièces d'or et sans les compter les avait portées à Don Bosco en disant :

– Prenez et donnez ensuite un bon goûter à vos garçons. Chacun peut imaginer l'impression que fit sur Don Bosco cet acte de bonté de Pie IX. Avec une grande bienveillance le Pape s'adressait aussi aux ecclésiastiques arrivés, bénissait les chapelets, les crucifix et d'autres objets de dévotion qui lui étaient présentés, et donnait à tous une médaille souvenir.

Le défi éducatif de Don Bosco

Parmi les cardinaux à qui il voulut rendre hommage, il y avait l'Éminentissime Tosti, qui lui avait permis de parler aux jeunes de l'Hospice Saint-Michel. Celui-ci, satisfait de la courtoisie de Don Bosco, voulut l'avoir comme compagnon à l'heure de sa promenade. Ainsi tous deux montèrent en voiture. On commença à parler du système le plus adapté à l'éducation des jeunes. Don Bosco restait persuadé que les élèves de cet hospice n'avaient pas de familiarité avec les supérieurs ; au contraire, ils les craignaient ; cela ne convenait pas, car les éducateurs étaient des prêtres. C'est pourquoi il disait :

– Voyez-vous, Éminence, il est impossible d'éduquer correctement les jeunes s'ils n'ont pas confiance en leurs supérieurs.

– Mais comment, répliquait le cardinal, peut-on gagner cette

confiance ?

– En faisant en sorte qu'ils s'approchent de nous, en éliminant toute cause qui les éloigne.

– Et comment peut-on faire pour les rapprocher de nous ?

– En nous approchant d'eux, en cherchant à nous adapter à leurs goûts, en nous rendant semblables à eux. Voulez-vous que nous fassions un essai ? Dites-moi : à quel endroit de Rome peut-on trouver un bon nombre de garçons ?

– À la Piazza Termini et à la Piazza del Popolo, répondit le cardinal.

– Eh bien, allons à la Piazza del Popolo.

Le cardinal donna l'ordre au cocher. À peine arrivés, Don Bosco descendit de voiture, et le prélat resta à l'observer. Ayant vu un groupe de jeunes qui jouaient, il s'approcha, mais les espiègles s'enfuirent. Alors il les appela avec de bonnes manières et ceux-ci, après quelques hésitations, s'approchèrent. Don Bosco leur offrit quelques petites choses, demanda des nouvelles de leurs familles, demanda quel jeu ils faisaient et les invita à continuer. Il s'arrêta d'abord pour les regarder, puis il commença à y participer. Alors d'autres qui observaient de loin accoururent en grand nombre des quatre coins de la place autour du prêtre, qui accueillait tous avec affection et qui avait pour chacun une bonne parole et un petit cadeau. Il demandait s'ils étaient bons, s'ils disaient les prières, s'ils allaient se confesser. Quand il voulut s'éloigner, ils le suivirent sur une bonne distance, le laissant seulement lorsqu'il remonta en voiture. Le cardinal était émerveillé.

– Avez-vous vu ?

– Vous aviez raison ! s'exclama le cardinal [...].

Les dernières visites

Les dernières visites de Don Bosco furent réservées à la Confession de Saint Pierre et aux Catacombes. Après avoir prié dans la [basilique Saint-Sébastien](#), ayant vu deux des flèches qui blessèrent le saint tribun et la colonne à laquelle il fut

attaché, il descendit dans les galeries souterraines qui abritèrent les os de milliers de martyrs, et où saint Philippe Néri passa tant de nuits en prière. Il passa ensuite aux [Catacombes Saint-Calliste](#). Là l'attendait le chevalier Jean-Baptiste De Rossi, qui les avait découvertes, et auquel monsignor di San Marzano l'avait présenté.

Quiconque entre dans ces lieux éprouve une telle émotion, qu'elle lui reste toute sa vie. Don Bosco était absorbé dans des pensées saintes en parcourant ces souterrains, où les premiers chrétiens avaient trouvé la force nécessaire pour affronter le martyre dans la messe, les prières en commun, le chant des psaumes et des prophéties, la communion eucharistique, l'écoute des évêques et des papes. Il est impossible de contempler sans émotion ces *loculi* qui avaient renfermé les corps ensanglantés ou brûlés de tant de héros de la foi, les tombes de quatorze papes qui avaient donné leur vie pour témoigner de ce qu'ils enseignaient, et la crypte de sainte Cécile.

Don Bosco observait les très anciennes fresques qui représentaient Jésus-Christ et l'Eucharistie, les images du mariage de la Sainte Vierge avec saint Joseph, l'Assomption de Marie au ciel, la Mère de Dieu avec l'enfant dans les bras ou sur les genoux. Il était ravi par le sentiment de modestie qui brillait dans ces images, dans lesquelles l'art chrétien primitif avait su reproduire la beauté incomparable de l'âme et de l'idéal très élevé de la perfection morale qui doit être attribuée à la Vierge. D'autres figures de saints et de martyrs ne manquaient pas non plus. Don Bosco sortit des catacombes à 18 heures. Il y était entré à 8 heures du matin [...]

Retour à la maison

Le 14 avril, Don Bosco partit de Rome avec le clerc Rua, heureux d'avoir pu jeter les bases de la Société de Saint François de Sales. [...] Il prit une voiture à louer, fit une brève halte à Palo où il trouva l'aubergiste parfaitement

délivré de ses fièvres : sa guérison avait été instantanée. Celui-ci n'oubliera jamais ce qui s'est passé, et vers 1875 ou 1876, arrivé à Gênes pour des raisons commerciales, il voulut continuer son voyage jusqu'à Turin. Ayant demandé et su par télégraphe que Don Bosco était à l'Oratoire, il y alla ; mais ce jour-là, il était à déjeuner chez M. Occhetto Carlo. Alors il se rendit là pour le trouver et lui faire fête sans fin. M. Occhetto se souvint toujours avec grand plaisir du récit qu'il avait entendu de cette guérison. Arrivé à Civitavecchia et ayant rendu visite au délégué pontifical, Don Bosco se rendit au port pour embarquer.

Les vagues cette fois-ci étaient calmes et le temps était beau, si bien qu'il put descendre à Livourne, s'entretenir avec quelques amis et visiter quelques églises. Ils reprirent la mer au crépuscule, et don Rua se souvient que le navire arriva au port de Gênes à l'aube d'une splendide aurore qui illuminait le magnifique panorama de cette superbe ville. Ayant à peine mis le pied sur terre, Don Bosco se rendit au collège des Artigianelli, où l'attendaient Don Montebruno et M. Giuseppe Canale. Après-midi, il monta dans le train. En traversant la ville, il éprouva une agréable surprise : lorsque les cloches sonnèrent l'*Angelus*, de nombreuses personnes dans les rues et sur les places se découvraient la tête, et mêmes les porteurs s'étaient levés de leurs bancs pour réciter la prière. Plus d'une fois, il raconta le fait pour l'édification de ses élèves. Il arriva à Turin le 16 avril, accueilli par les jeunes avec tant de fête et d'affection, qu'aucun père ne pourrait en souhaiter davantage de ses propres fils.

Le criquet et la monnaie

Un sage indien avait un ami proche qui vivait à Milan. Ils s'étaient rencontrés en Inde, où l'Italien s'était rendu avec sa famille pour un voyage touristique. L'Indien avait servi de guide à l'Italien, l'emmenant explorer les coins les plus caractéristiques de son pays.

En guise de reconnaissance, l'ami milanais avait invité l'Indien chez lui. Il voulait lui rendre la pareille et lui faire découvrir sa ville. L'Indien était très réticent à partir, mais il céda à l'insistance de son ami italien et, un beau jour, il débarqua d'un avion à Malpensa.

Le lendemain, le Milanais et l'Indien se promenaient dans le centre-ville. L'Indien, avec son visage couleur chocolat, sa barbe noire et son turban jaune, attirait le regard des passants, et le Milanais se promenait, fier d'avoir un ami aussi exotique.

Soudain, sur la place San Babila, l'Indien s'arrêta et dit : « Vous entendez ce que j'entends ? » Le Milanais, un peu déconcerté, tendit l'oreille autant qu'il le put, mais admit qu'il n'entendait rien d'autre que le grand bruit de la circulation urbaine.

– Il y a un grillon qui chante tout près, poursuit l'Indien, sûr de lui.

– Vous vous trompez, répondit le Milanais. Je n'entends que le bruit de la ville. D'ailleurs, qui peut penser qu'il y ait des grillons par ici ?

– Je ne me trompe pas. J'entends le chant d'un grillon, rétorqua l'Indien qui se mit résolument à chercher parmi les feuilles de quelques jeunes arbres rabougris. Au bout d'un moment, il montra à son ami, qui l'observait d'un air sceptique, un petit insecte, un splendide grillon chanteur, qui se recroquevillait en grognant contre les perturbateurs de son concert.

– Avez-vous vu qu'il y avait un grillon ? dit l'Indien.

– C'est vrai, admit le Milanais. Vous, les Indiens, vous avez l'ouïe beaucoup plus fine que nous, les Blancs...

– Cette fois, vous avez tort, sourit le sage Indien. Faites attention... L'Indien sortit une petite pièce de sa poche et, feignant de ne pas s'en apercevoir, la laissa tomber sur le trottoir.

Aussitôt, quatre ou cinq personnes se retournèrent pour regarder.

– Vous avez vu ça ? expliqua l'Indien. Cette pièce a produit un tintement plus mince et plus faible que le chant du grillon. Mais avez-vous remarqué combien de Blancs l'ont entendu ?

« Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur. »

Les prophéties de Malachie. Les papes et la fin du monde

Les dites « Prophéties de Malachie » représentent l'un des textes prophétiques les plus fascinants et controversés sur le destin de l'Église catholique et du monde. Attribuées à Malachie d'Armagh, archevêque irlandais ayant vécu au XIIe siècle, ces prédictions décrivent brièvement, à travers d'énigmatiques devises latines, les souverains pontifes depuis Célestin II jusqu'au dernier pape, le mystérieux « Pierre Second ». Bien qu'elles soient considérées par les chercheurs comme des falsifications modernes remontant à la fin du XVIIe siècle, les prophéties continuent de susciter débats, interprétations apocalyptiques et spéculations sur de possibles scénarios eschatologiques. Au-delà de leur authenticité, elles représentent néanmoins un puissant appel à la vigilance spirituelle et à l'attente consciente du jugement

dernier.

Malachie d'Armagh. Biographie d'un « Boniface d'Irlande »

Malachie (en irlandais *Máel Máedóc Ua Morgair*, en latin *Malachias*) naquit vers 1094 près d'Armagh, dans une famille noble. Il reçut sa formation intellectuelle du savant Imhar O'Hagan et, malgré sa réticence initiale, fut ordonné prêtre en 1119 par l'archevêque Cellach. Après une période de perfectionnement liturgique au monastère de Lismore, Malachie entreprit une intense activité pastorale qui le conduisit à occuper des postes à responsabilité croissante. En 1123, comme Abbé de Bangor, il initia la restauration de la discipline sacramentelle ; nommé Évêque de Down et Connor en 1124, il poursuivit la réforme liturgique et pastorale et en 1132, devenu Archevêque d'Armagh, après de difficiles conflits avec les usurpateurs locaux, il libéra le siège primatial d'Irlande et promut la structure diocésaine sanctionnée par le synode de Ráth Breasail.

Durant son ministère, Malachie introduisit d'importantes réformes en adoptant la liturgie romaine, en remplaçant les héritages monastiques claniques par la structure diocésaine prescrite par le synode de Ráth Breasail (1111) et promut la confession individuelle, le mariage sacramentel et la confirmation.

Pour ces interventions réformatrices, saint Bernard de Clairvaux le compara à saint Boniface, l'apôtre de la Germanie.

Malachie effectua deux voyages à Rome (1139 et 1148) pour recevoir le pallium métropolitain pour les nouvelles provinces ecclésiastiques d'Irlande, et fut à cette occasion nommé légat pontifical. Au retour de son premier voyage, avec l'aide de saint Bernard de Clairvaux, il fonda l'abbaye cistercienne de Mellifont (1142), la première de nombreuses fondations cisterciennes en terre irlandaise. Il mourut lors d'un second voyage vers Rome, le 2 novembre 1148 à Clairvaux, dans les

bras de saint Bernard, qui écrivit sa biographie intitulée « *Vita Sancti Malachiae* ».

En 1190, le pape Clément III le canonisa officiellement, faisant de lui le premier saint irlandais proclamé selon la procédure formelle de la Curie romaine.

La « Prophétie des Papes » : un texte qui apparaît quatre siècles plus tard

À la figure de cet archevêque réformateur fut associée, seulement au XVI^e siècle, une collection de 112 devises qui décriraient autant de souverains pontifes : de Célestin II jusqu'à l'énigmatique « Pierre Second », destiné à assister à la destruction de la « ville aux sept collines ».

La première publication de ces prophéties remonte à 1595, lorsque le moine bénédictin Arnold Wion les inséra dans son ouvrage *Lignum Vitae*, les présentant comme un manuscrit rédigé par Malachie lors de sa visite à Rome en 1139.

Les prophéties consistent en de brèves phrases symboliques censées caractériser chaque pape par des références à son nom, son lieu de naissance, ses armoiries ou des événements significatifs de son pontificat. Ci-dessous sont rapportées les devises attribuées aux derniers souverains pontifes :

109 – *De medietate Lunae* (« De la moitié de la lune »)

Attribuée à Jean-Paul Ier, qui régna seulement un mois. Il fut élu le 26.08.1978, alors que la lune était au dernier quartier (25.08.1978), et mourut le 28.09.1978, quand la lune était au premier quartier (24.09.1978).

110 – *De labore solis* (« Du labour du soleil »)

Attribuée à Jean-Paul II, qui guida l'Église pendant 26 ans, le troisième plus long pontificat de l'histoire après saint Pierre (34-37 ans) et le bienheureux Pie IX (plus de 31 ans). Il fut élu le 16.10.1978, peu après une éclipse solaire partielle (02.10.1978), et mourut le 02.04.2005, quelques jours avant une éclipse solaire annulaire (08.04.2005).

111 – *Gloria olivae* (« Gloire de l'olivier »)

Attribuée à Benoît XVI (2005-2013). Le cardinal Ratzinger, engagé dans le dialogue œcuménique et interreligieux, choisit le nom de Benoît XVI en continuité avec Benoît XV, pape qui œuvra pour la paix durant la Première Guerre Mondiale, comme il l'expliqua lui-même lors de sa première Audience Générale du 27 avril 2005 (la paix est symbolisée par le rameau d'olivier apporté par la colombe à Noé à la fin du Déluge). Ce lien symbolique fut ultérieurement renforcé par la canonisation, en 2009, de Bernard Tolomei (1272-1348), fondateur de la congrégation bénédictine de Sainte-Marie-du-Mont-Olivet (Moines Olivétains).

112[a] – *In persecutione extrema Sanctae Romanae Ecclesiae sedebit...*

Celle-ci n'est pas proprement une devise, mais une phrase introductive. Dans l'édition originale de 1595, elle apparaît comme une ligne à part, suggérant la possibilité d'insérer d'autres papes entre Benoît XVI et le pape prophétisé sous le nom de « Pierre Second ». Cette interprétation contredirait celle qui identifie nécessairement le Pape François comme le dernier souverain pontife.

112[b] – *Petrus Secundus*

Fait référence au dernier pape (l'Église a eu comme premier pontife saint Pierre et aura comme dernier pape un autre Pierre) qui guidera les fidèles en des temps de tribulation.

Le paragraphe entier de la prophétie dit :

« In persecutione extrema Sanctae Romanae Ecclesiae sedebit **Petrus Secundus**, qui pascet oves in multis tribulationibus; *quibus transactis*, Civitas septicollis diruetur, et Iudex tremendus judicabit populum suum. *Amen.* »

« Pendant l'ultime persécution de la Sainte Église Romaine siégera Pierre Second, qui paîtra les brebis au milieu de nombreuses tribulations ; à la fin de celles-ci, la ville aux sept collines [Rome] sera détruite, et le Juge redoutable jugera son peuple. Amen. »

« Pierre Second » serait donc le dernier souverain pontife avant la fin des temps, avec une claire référence apocalyptique à la destruction de Rome et au jugement dernier.

Spéculations contemporaines

Au cours de ces dernières années, les interprétations spéculatives se sont multipliées : certains identifient le pape François comme le 112e et dernier pontife, d'autres supposent qu'il est un pape de transition vers le véritable dernier pape, et certains vont même jusqu'à prévoir 2027 comme possible date de la fin des temps.

Cette dernière hypothèse se base sur un curieux calcul : de la première élection papale mentionnée dans la prophétie (Célestin II en 1143) jusqu'à la première publication du texte (durant le pontificat de Sixte V, 1585-1590) s'écoulèrent environ 442 ans ; en suivant la même logique, et en ajoutant 442 autres années depuis la publication, on arriverait à 2027. Ces spéculations, toutefois, manquent de fondement scientifique, car le manuscrit original ne contient aucune référence chronologique explicite.

L'authenticité contestée

Dès l'apparition du texte, de nombreux historiens ont exprimé des doutes sur son authenticité pour diverses raisons :

- **absence de manuscrits anciens** : il n'existe aucune copie datable d'avant 1595 ;
- **style linguistique** : le latin utilisé est typique du XVIe siècle, non du XIIe ;
- **précision rétrospective** : les devises se référant aux papes antérieurs au conclave de 1590 sont étonnamment précises, tandis que celles qui suivent s'avèrent beaucoup plus vagues et facilement adaptables à des événements postérieurs ;
- **finalités politiques** : à une époque de fortes tensions entre factions curiales, une telle liste prophétique aurait pu influencer l'électorat cardinalice lors du Conclave de 1590.

La position de l'Église

La doctrine catholique enseigne, comme le rapporte

le [Catéchisme](#), que le destin de l'Église ne peut être différent de celui de son Chef, Jésus-Christ. Les paragraphes 675-677 décrivent « L'ultime épreuve de l'Église » :

Avant l'avènement du Christ, l'Église doit passer par une épreuve finale qui ébranlera la foi de nombreux croyants. La persécution qui accompagne son pèlerinage sur la terre dévoilera le « mystère d'iniquité » sous la forme d'une imposture religieuse apportant aux hommes une solution apparente à leurs problèmes au prix de l'apostasie de la vérité. L'imposture religieuse suprême est celle de l'Anti-Christ, c'est-à-dire celle d'un pseudo-messianisme où l'homme se glorifie lui-même à la place de Dieu et de son Messie venu dans la chair.

Cette imposture antichristique se dessine déjà dans le monde chaque fois que l'on prétend accomplir dans l'histoire l'espérance messianique qui ne peut s'achever qu'au-delà d'elle à travers le jugement eschatologique. Même sous sa forme mitigée, l'Église a rejeté cette falsification du Royaume à venir sous le nom de millénarisme, surtout sous la forme politique d'un messianisme sécularisé, « intrinsèquement pervers ».

L'Église n'entrera dans la gloire du Royaume qu'à travers cette ultime Pâque où elle suivra son Seigneur dans sa mort et sa Résurrection. Le Royaume ne s'accomplira donc pas par un triomphe historique de l'Église selon un progrès ascendant mais par une victoire de Dieu sur le déchaînement ultime du mal qui fera descendre du Ciel son Épouse. Le triomphe de Dieu sur la révolte du mal prendra la forme du jugement dernier après l'ultime ébranlement cosmique de ce monde qui passe.

En même temps, la doctrine catholique officielle invite à la prudence, se fondant sur les paroles mêmes de Jésus :

« Plusieurs faux prophètes surgiront, et ils séduiront beaucoup de gens » (Mt 24,11).

« Car il surgira des faux Christs et des faux prophètes; ils feront de grands prodiges et des miracles, au point de

séduire, s'il était possible, même les élus » (Mt 24,24).

L'Église souligne, suivant l'Évangile de Matthieu (Mt 24,36), que le moment de la fin du monde ne peut être connu des hommes, mais seulement de Dieu lui-même. Et le Magistère officiel – Le Catéchisme (n. 673-679) – réaffirme que personne ne peut « lire » l'heure du retour du Christ.

Les prophéties attribuées à Saint Malachie n'ont jamais reçu d'approbation officielle de l'Église. Cependant, au-delà de leur authenticité historique, elles nous rappellent une vérité fondamentale de la foi chrétienne : la fin des temps arrivera, comme Jésus l'a enseigné.

Depuis deux mille ans, les hommes réfléchissent à cet événement eschatologique, oubliant souvent que la « fin des temps » pour chacun coïncide avec le terme de sa propre existence terrestre. Qu'importe si notre fin de vie coïncidera avec la fin des temps ? Pour beaucoup, ce ne sera pas le cas. Ce qui compte vraiment, c'est de vivre authentiquement la vie chrétienne au quotidien, en suivant les enseignements du Christ et en étant toujours prêts à rendre compte au Créateur et Rédempteur des talents reçus. L'avertissement de Jésus reste toujours actuel : « Veillez donc, car vous ne savez pas quel jour votre Seigneur viendra » (Mt 24,42).

Dans cette optique, le mystère de « Pierre Second » ne représente pas tant une menace de ruine qu'une invitation à la conversion constante et à la confiance dans le dessein divin de salut.

Éduquer les facultés de l'esprit avec saint François de Sales

Saint François de Sales présente l'esprit comme la partie la plus élevée de l'âme, dirigée par l'intellect, la mémoire et la volonté. Le cœur de sa pédagogie est l'autorité de la raison, une « torche divine » qui rend l'homme véritablement humain et doit guider, éclairer et discipliner les passions, l'imagination et les sens. Éduquer l'esprit signifie donc cultiver l'intellect par l'étude, la méditation et la contemplation, exercer la mémoire comme réservoir des grâces reçues, et renforcer la volonté afin qu'elle choisisse constamment le bien. De cette harmonie jaillissent les vertus cardinales – prudence, justice, force et tempérance – qui forment des personnes libres, équilibrées et capables d'une véritable charité.

L'esprit est considéré par François de Sales comme la partie supérieure de l'âme. Ses facultés sont l'entendement, la mémoire et la volonté. L'imagination pourrait en faire partie, dans la mesure où la raison et la volonté interviennent dans son fonctionnement. La volonté, quant à elle, est la faculté maîtresse, à laquelle il convient de réserver un traitement particulier. C'est par l'esprit que l'homme devient, selon la définition classique, un « animal raisonnable ». « Nous ne sommes hommes que par la raison », écrit François de Sales. Après « les grâces corporelles », ce sont « les dons de l'esprit » qui devront faire l'objet de nos réflexions et de notre reconnaissance, et parmi ceux-ci l'auteur de l'*Introduction* distingue les dons reçus de la nature et ceux acquis par l'éducation :

Considérez les dons de l'esprit : combien y a-t-il au monde de gens hébétés, enragés, insensés ; et pourquoi n'êtes-vous pas

du nombre ? Dieu vous a favorisée. Combien y en a-t-il qui ont été nourris rustiquement et en extrême ignorance ; et la Providence divine vous a fait élever civilement et honorablement.

Parmi les hommes qui ont été comblés sous ce rapport, il faut nommer le « glorieux saint Augustin », riche de « tous les dons de nature et de grâce que le Seigneur lui avait libéralement départis », et doué entre autres « d'un grand esprit, d'un bon jugement accompagné d'une heureuse mémoire ».

La raison, « divin flambeau »

Dans son *Exercice du sommeil ou repos spirituel*, composé à Padoue quand il avait vingt-trois ans, François se proposait un sujet de méditation surprenant :

Je m'arrêterai en l'admiration de la beauté de la raison que Dieu a donnée à l'homme, afin qu'éclairé et enseigné par sa merveilleuse splendeur, il haïsse le vice et aime la vertu. Hé ! que ne suivons-nous la lumière brillante de ce divin flambeau, puisque l'usage nous en est donné pour voir où nous devons mettre le pied !

« La raison naturelle est un bon arbre que Dieu a planté en nous, les fruits qui en proviennent ne peuvent être que bons », affirme l'auteur du *Traité* ; il est vrai qu'elle est « grandement blessée et comme à moitié morte par le péché », mais son exercice n'est pas fondamentalement entravé.

Dans le royaume intérieur de l'homme, « la raison doit être la reine, à laquelle toutes les facultés de notre esprit, tous nos sens et notre corps même doivent demeurer absolument assujettis ». C'est la raison qui distingue l'homme de l'animal et il faut se garder d'imiter « guenons et marmots, lesquels sont toujours mornes, tristes et fâcheux au défaut de la lune, comme au contraire, au renouvellement d'icelle, ils sautent, dansent et font leurs singeries ». Il

faut faire régner, dit saint François de Sales, « l'autorité de la raison ».

Entre la partie supérieure de l'esprit, qui doit régner, et la partie inférieure de notre être, que François de Sales désigne parfois sous le nom biblique de « chair », la bataille parfois devient âpre. Chaque camp a ses alliés. L'esprit, qui est le « donjon de l'âme », est accompagné « de ses trois soldats : l'entendement, la mémoire et la volonté ». Attention donc à la chair qui complot et se cherche des alliés dans la place :

Cette chair pratique ores l'entendement, ores la volonté, ores l'imagination, lesquels se bandant contre la raison, livrent bien souvent la place, et font division et mauvais offices à la raison. [...] Cette chair allèche la volonté, ores par des plaisirs, ores par des richesses ; ores elle nous met des imaginations de prétentions, ores en l'entendement une grande curiosité, tout sous espèces et prétexte de bien.

Dans cette bataille, rien n'est perdu tant que l'esprit résiste, alors même que toutes les passions de l'âme semblent en révolte : « Si ces soldats étaient fidèles, l'esprit n'aurait aucune crainte, ains (mais) il se moquerait de ses ennemis, comme font ceux qui, ayant des munitions suffisantes, se trouvent au donjon d'une forteresse imprenable ; et ce, bien que les ennemis soient aux faubourgs, voire que la ville fût prise. » La cause de tous ces déchirements intérieurs est l'amour-propre. En effet, « nos entendements sont ordinairement si pleins de raisons, d'opinions et de considérations suggérées par l'amour-propre que cela cause de grandes guerres en l'âme ».

En éducation, il est important de faire sentir la supériorité de l'esprit. « Le principe d'une éducation humaine est là, dit le père Lajeunie : montrer à l'enfant, dès que sa petite raison s'éveille, ce qui est beau et bien, et par l'amour du beau, le détourner du laid ; créer ainsi dans son cœur l'habitude du contrôle de ses réflexes instinctifs au

lieu de les suivre servilement ; car c'est ainsi que se forme ce processus de sensualisation qui le rend esclave de ses désirs spontanés. À l'heure des choix décisifs cette habitude de céder toujours sans contrôle aux pulsions instinctives peut s'avérer catastrophique. »

L'entendement, « œil de l'âme »

L'entendement, qui est cette faculté typiquement humaine et rationnelle de connaître et de comprendre, a souvent été comparé à la vue. On dit par exemple : « Je vois », pour dire : « J'ai compris ». Pour François de Sales, l'entendement est « l'œil de notre âme ». L'activité incroyable dont il est capable le rend semblable à « un ouvrier, lequel avec cent milliers d'yeux et de mains, comme un autre Argus, fait plus d'ouvrage que tous les ouvriers du monde, puisqu'il n'y a rien au monde qu'il ne représente ».

Comment fonctionne l'entendement humain ? François de Sales a analysé avec précision les quatre actions dont il est capable : la simple pensée, l'étude, la méditation et la contemplation. La simple pensée s'exerce sur une grande diversité de choses, sans aucune fin, « comme font les mouches qui se vont posant sur les fleurs sans en prétendre tirer aucun suc ». L'étude au contraire se fait lorsque nous considérons les choses « pour les savoir, pour les bien entendre et pour en pouvoir bien parler », afin d'en « remplir notre mémoire », comme font les hannetons qui « se vont posant sur les roses, non pour autre fin que pour se saouler et se remplir le ventre ».

François de Sales pourrait s'arrêter là, mais il connaît et recommande deux autres formes plus élevées. Alors que l'étude a pour but d'accroître les connaissances, la méditation se fait « pour émouvoir les affections », et particulièrement celle de l'amour. Mais l'activité suprême de l'entendement est la contemplation, qui consiste à nous réjouir du bien que nous avons connu au moyen de la méditation et que nous avons aimé par le moyen de cette connaissance ; nous ressemblons cette fois aux petits oiseaux de la volière

qui prennent plaisir à « donner du plaisir à leur maître ». Avec la contemplation l'esprit humain parvient à son sommet ; l'auteur du *Traité de l'amour de Dieu* dira que la raison « vivifie enfin l'entendement même par la contemplation ».

Revenons à l'étude, cette activité de l'entendement qui nous intéresse plus particulièrement. « C'est un vieil axiome entre les philosophes, dit François de Sales, que tout homme désire de savoir ». Reprenant à son compte cette affirmation d'Aristote ainsi que l'exemple de Platon, il veut montrer que c'est là un grand privilège. Ce qu'il veut savoir, c'est la vérité. La vérité est plus belle que « cette fameuse Hélène, pour la beauté de laquelle moururent tant de Grecs et de Troyens ». L'esprit est fait pour la recherche de la vérité : « La vérité est l'objet de notre entendement, qui a, par conséquent, tout son contentement à découvrir et connaître la vérité des choses ». Quand l'esprit trouve quelque chose de nouveau, il en ressent une joie intense, et quand on a commencé à trouver quelque chose de beau, on est porté à poursuivre la recherche, « comme ceux qui ont trouvé une minière d'or fouillent toujours plus avant pour trouver davantage de ce tant désiré métal ». La vérité suprême étant Dieu, c'est la connaissance de Dieu qui est la science suprême qui remplit notre esprit. C'est lui qui nous « a donné l'entendement pour le connaître » ; hors de lui, que de « pensées vaines et cogitations inutiles » !

Cultiver son intelligence

L'homme se caractérise par un grand désir de savoir. C'est ce désir « qui fit sortir d'Athènes et tant courir ce grand Platon », et qui « fit renoncer ces anciens philosophes à leurs commodités corporelles ». Certains vont même jusqu'à jeûner « pour mieux étudier ». C'est que l'étude nous procure un plaisir intellectuel, supérieur aux plaisirs sensuels et difficile à arrêter : « L'amour intellectuel trouvant en l'union qu'il fait à son objet plus de contentement qu'il n'avait espéré, y perfectionnant sa connaissance, il la continue en s'unissant et s'unit toujours

plus en la continuant ».

Il s'agit de « bien éclairer l'entendement » en s'efforçant de le « purger » des ténèbres de l'ignorance. François de Sales insiste sur la valeur de l'étude et de l'apprentissage : « Étudiez toujours de plus en plus, en esprit de diligence et d'humilité », écrivait-il à un étudiant. Mais il ne suffit pas de purger l'entendement de ses ignorances, il faut aussi le « parer et orner », le « tapisser de considérations ». Pour savoir parfaitement une chose, il faut bien apprendre, prendre du temps, en « assujettissant » l'entendement, c'est-à-dire en l'obligeant à se fixer sur une chose, avant de passer à une autre.

Le jeune François appliquait son esprit non seulement aux études et aux connaissances intellectuelles, mais aussi à certains sujets essentiels à la vie de l'homme sur la terre, notamment à la « considération de la vanité des grandeurs, des richesses, des honneurs, des commodités et des voluptés de ce monde » ; à la « considération de la laideur, de l'abjection et de la déplorable misère qui se retrouve au vice et au péché » et à la « connaissance de l'excellence de la vertu ».

L'esprit humain est souvent distrait, il oublie, il est superficiel, se contentant d'une connaissance vague ou vaine. Par la méditation, non seulement des vérités éternelles, mais aussi des phénomènes et des actions de ce monde, il devient capable d'une vision plus réaliste et plus profonde de la réalité. C'est pourquoi les méditations que l'auteur propose à Philothée comportent une première partie intitulée « considérations ». Considérer veut dire appliquer son esprit à un objet bien précis, l'examiner avec attention sous ses divers aspects. François de Sales invite Philothée à « penser », à « voir », à examiner les différents « points », dont certains méritent d'être considérées « à part ». Il exhorte à voir les choses en général et à descendre dans les cas particuliers. Il veut que l'on examine les principes, les causes et les conséquences de telle vérité ou de telle situation, ainsi que les circonstances qui les accompagnent.

Il faut aussi savoir « peser » certaines paroles ou sentences dont l'importance risque de nous échapper, les considérer une à une, les comparer l'une à l'autre.

Comme en toute chose, il peut y avoir des excès ou des déformations dans le désir de savoir. Attention à la vanité du faux savant : il en est en effet qui, « pour un peu de science, veulent être honorés et respectés du monde, comme si chacun devait aller à l'école chez eux et les tenir pour maîtres : c'est pourquoi on les appelle pédants ». Or, « la science nous déshonore quand elle nous enfle et qu'elle dégénère en pédanterie ». Quel ridicule de vouloir instruire Minerve, la déesse de la sagesse ! « La peste de la science est la présomption, laquelle rend les esprits enflés et hydropiques, ainsi que sont d'ordinaire les savants du monde ».

Quand notre esprit se pose sur des questions qui nous dépassent et qui sont du domaine des mystères de la foi, il faut le « purger de toute curiosité », il faut le « tenir clos et couvert à telles vaines et sottises questions et curiosités ». C'est la « pureté d'entendement », « seconde modestie » ou « intérieure modestie ». Enfin il faut savoir que l'entendement peut se tromper et qu'il existe des « péchés de l'entendement », comme celui que François de Sales reproche à madame de Chantal qui s'était trompée dans la trop grande estime qu'elle avait de son directeur.

La mémoire et ses « magasins »

Comme l'entendement, la mémoire est une faculté de l'esprit qui suscite l'admiration. François de Sales la compare à un magasin « qui vaut plus que tous ceux d'Anvers ou de Venise ». Ne dit-on pas « emmagasiner » dans sa mémoire ? La mémoire est un soldat dont la fidélité nous est bien utile. Elle est un don de Dieu, déclare l'auteur de l'*Introduction* : Dieu vous l'a donnée, dit-il à Philothée, « pour vous souvenir de lui », l'invitant à fuir les « souvenirs détestables et frivoles ».

Cette faculté de l'esprit humain a besoin

d'entraînement. Quand il était étudiant à Padoue, le jeune François exerçait sa mémoire non seulement dans les études, mais aussi dans sa vie spirituelle, où le souvenir des bienfaits reçus est un élément primordial. C'est par elle qu'il faut commencer :

Avant toute autre chose, je tâcherai à rafraîchir ma mémoire de tous les bons mouvements, désirs, affections, résolutions, projets, sentiments et douceurs qu'autrefois la divine Majesté m'a inspirés et fait expérimenter en la considération de ses saints mystères, de la beauté de la vertu, de la noblesse de son service et d'une infinité de bénéfiques qu'elle m'a très libéralement départis ; je mettrai ordre aussi à me ramentevoir (souvenir) de l'obligation que je lui ai de ce que, par sa sainte grâce, elle a quelquefois débilité mes sens en m'envoyant certaines maladies et infirmités lesquelles m'ont grandement profité.

Dans les difficultés et les craintes, il est indispensable de se servir de la mémoire pour « nous ressouvenir des promesses » et « demeurer fermes en cette confiance que tout périra plutôt que ces promesses viennent à manquer ». Cependant, la mémoire du passé n'est pas toujours bonne. En certaines circonstances exceptionnelles de la vie spirituelle, il « la faut purger de la souvenance des choses caduques et affaires mondaines », oublier pour un temps les choses matérielles et temporelles, quoique bonnes et utiles. Dans le domaine moral, et pour exercer les vertus, la personne qui s'est sentie offensée prendra une mesure radicale : « J'ai trop de mémoire des piques et injures, je la perdrai dorénavant ».

« Il faut avoir l'esprit juste et raisonnable »

Les capacités de l'esprit humain, notamment de l'entendement et de la mémoire, ne sont pas destinées seulement aux prouesses intellectuelles, mais aussi et avant toute chose à la conduite de la vie. Chercher à comprendre

l'homme, à comprendre la vie et à définir les normes de comportement selon la raison, telle devrait être une des tâches fondamentales de l'esprit humain et de son éducation. La partie centrale de l'*Introduction*, qui traite de « l'exercice des vertus », contient vers la fin un chapitre qui résume en quelque sorte l'enseignement de François de Sales sur les vertus : « Il faut avoir l'esprit juste et raisonnable ».

Avec finesse et un brin d'humour, l'auteur dénonce nombre de conduites bizarres, folles ou simplement injustes : « Nous accusons pour peu le prochain, et nous nous excusons en beaucoup » ; « nous voulons vendre fort cher, et acheter à bon marché » ; « ce que nous faisons pour autrui nous semble toujours beaucoup, ce qu'il fait pour nous n'est rien » ; « nous avons un cœur doux, gracieux et courtois en notre endroit, et un cœur dur, sévère, rigoureux envers le prochain » ; « nous avons bien deux poids : l'un pour peser nos commodités avec le plus d'avantage que nous pouvons, l'autre pour peser celles du prochain avec le plus de désavantage qu'il se peut ». Pour bien juger, conseille-t-il à Philothée, il faut se mettre toujours à la place du prochain : « Rendez-vous vendeuse en achetant et acheteuse en vendant ». On ne perd rien à vivre « généreusement, noblement, courtoisement, et avec un cœur royal, égal et raisonnable ».

C'est la raison qui est à la base de l'édifice de l'éducation. Certains parents n'ont pas l'esprit juste car « il y a des enfants vertueux que leurs pères et mères ne peuvent presque pas voir, pour quelque imperfection corporelle ; il y a des vicieux qui sont les favoris, pour quelque grâce corporelle ». Il y a des éducateurs et des responsables qui se laissent aller à des préférences. « Tenez bien la balance droite entre les filles », recommandait-il à une supérieure de la Visitation, afin que « les dons naturels ne vous fassent point distribuer iniquement vos affections et bons offices ». Il ajoutait même : « La beauté, la bonne grâce, le bien parler donnent souvent de grands attraites aux personnes qui vivent encore selon leurs inclinations; la charité regarde la vraie

vertu et la beauté cordiale, et se répand sans particularité ».

Mais c'est la jeunesse surtout qui court les risques les plus grands, car si « l'amour-propre nous détraque ordinairement de la raison », cela se vérifie peut-être davantage encore chez les jeunes tentés par la vanité et l'ambition. François de Sales explique au jeune homme qui va « prendre la haute mer du monde », la nature exacte de ces deux écueils qu'il va rencontrer :

Comme la vanité est un manquement de courage, qui, n'ayant pas la force d'entreprendre l'acquisition de la vraie et solide louange, en veut et se contente d'en avoir de la fausse et vide, aussi l'ambition est un excès de courage qui nous porte à pourchasser des gloires et honneurs sans et contre la règle de la raison. Ainsi, la vanité fait qu'on s'amuse à ces folâtres galanteries qui sont à louange devant les femmes et autres esprits minces, et qui sont à mépris devant les grands courages et esprits relevés ; et l'ambition fait que l'on veut avoir des honneurs avant que les avoir mérités. C'est elle qui nous fait mettre en compte pour nous, et à trop haut prix, le bien de nos prédécesseurs, et voudrions volontiers tirer notre estime de la leur.

La raison d'un jeune homme risque de se perdre surtout quand celui-ci se laisse « embarrasser parmi les amourettes ». Attention donc, écrit l'évêque au jeune homme, à ne « point permettre à vos affections de prévenir votre jugement et raison au choix des sujets aimables: car quand une fois l'affection a pris course, elle traîne le jugement comme un esclave, à des choix fort impertinents et dignes du repentir qui les suit par après bientôt ». Il expliquait de même aux religieuses de la Visitation que « nos entendements sont ordinairement si pleins de raisons, d'opinions et de considérations suggérées par l'amour-propre que cela cause de grandes guerres en l'âme ».

La raison, source des quatre vertus cardinales

La raison ressemble au fleuve du paradis, « que Dieu fait sourdre pour arroser tout l'homme en toutes ses facultés et exercices » ; il se divise en quatre bras, qui correspondent aux quatre vertus que la tradition philosophique appelle les quatre vertus cardinales : la prudence, la justice, la force et la tempérance. « Toutes les vertus sont vertus par la convenance ou conformité qu'elles ont à la raison ; et une action ne peut être dite vertueuse si elle ne procède de l'affection que le cœur porte à l'honnêteté et beauté de la raison ». Et le chemin du bonheur passe par une vie vertueuse guidée par la raison et caractérisée par ces quatre vertus.

La prudence « incline notre entendement à véritablement discerner le mal qui doit être évité, d'avec le bien qui doit être fait ». Attention aux passions qui risquent de déformer notre jugement en ruinant la prudence ! La prudence ne s'oppose pas à la simplicité : nous serons à la fois « prudents comme le serpent, pour n'être pas déçus (trompés) ; simples comme la colombe, pour ne point tromper personne ».

La justice consiste à « rendre à Dieu, au prochain et à soi-même ce qu'il est obligé ». À Dieu nous rendons « la révérence, hommage et soumission que nous lui devons comme à notre souverain Seigneur et principe ». La justice envers les parents comporte le devoir de la piété, laquelle « s'étend à tous les offices qui se peuvent légitimement rendre, soit en honneur, soit en service ».

La vertu de force sert à « vaincre les difficultés qu'on sent à faire le bien et repousser le mal ». C'est elle qui gouverne « l'appétit irascible ». Elle est bien nécessaire, parce que l'appétit sensuel est « un sujet rebelle, séditieux, remuant ». Quand la raison domine sur les passions, la colère fait place à la douceur, sa grande alliée. Souvent, la force s'accompagne de la magnanimité, « une vertu qui nous porte et incline aux actions grandes et relevées ».

Enfin la tempérance est indispensable « pour

réprimer les inclinations insolentes de la sensualité », elle gouverne « l'appétit de convoitise » et modère les passions. Si l'âme se passionne trop pour la jouissance des cinq sens corporels, elle s'abaisse et se rend incapable de jouissances plus hautes. La vigilance sur nos sens est donc de rigueur, principalement sur les deux sens du toucher et du goût, qui sont « plus grossiers, brutaux et impétueux ».

En conclusion, ces quatre vertus sont comme des manifestations de cette lumière naturelle que nous fournit la raison. En pratiquant ces vertus, la raison fera « l'exercice de sa supériorité et de l'autorité qu'elle a de ranger les appétits sensuels ».

Avec Nino Baglieri, pèlerin de l'Espérance, sur le chemin du Jubilé

Le parcours du Jubilé 2025, dédié à l'Espérance, trouve un témoin lumineux dans l'histoire du Serviteur de Dieu Nino Baglieri. De la chute dramatique qui le rendit tétraplégique à dix-sept ans jusqu'à sa renaissance intérieure en 1978, Baglieri est passé de l'ombre du désespoir à la lumière d'une foi active, transformant son lit de douleur en chaire de joie. Son histoire tisse les cinq signes jubilaires – pèlerinage, porte, profession de foi, charité et réconciliation – montrant que l'espérance chrétienne n'est pas une fuite, mais une force qui ouvre l'avenir et soutient chaque chemin.

1. L'espérance comme attente

L'espérance, selon le dictionnaire en ligne Treccani, est un sentiment d'« attente confiante dans la

réalisation, présente ou future, de ce que l'on désire ». L'étymologie du substantif « espérance » vient du latin *spes*, lui-même dérivé de la racine sanskrite *spa-* qui signifie tendre vers un but. En espagnol, « espérer » et « attendre » se traduisent par le verbe *esperar*, qui rassemble en un seul terme les deux significations, comme si on ne pouvait attendre que ce que l'on espère. Cet état d'esprit nous permet d'affronter la vie et ses défis avec courage et une lumière toujours ardente dans le cœur. L'espérance s'exprime – en positif ou en négatif – aussi dans certains proverbes populaires : « L'espérance est la dernière à mourir », « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir », « Qui vit d'espérance meurt désespéré ».

Comme s'il avait voulu recueillir ce sentiment universel concernant l'espérance, mais conscient de devoir aider à redécouvrir l'espérance dans sa dimension la plus pleine et vraie, le pape François a voulu consacrer le Jubilé ordinaire de 2025 à l'Espérance. *Spes non confundit* (L'espérance ne déçoit pas) est la bulle d'indiction de ce Jubilé. Mais déjà en 2014 il disait : « La résurrection de Jésus n'est pas la fin heureuse d'un beau conte, ce n'est pas le *happy end* d'un film ; mais c'est l'intervention de Dieu le Père là où l'espérance humaine s'effondre. Quand tout semble perdu, dans la douleur, où tant de personnes ressentent le besoin de descendre de la croix, c'est le moment le plus proche de la résurrection. La nuit devient plus sombre juste avant que le matin commence, avant que la lumière commence. Au moment le plus sombre, Dieu intervient et ressuscite » (cf. Audience du 16 avril 2014).

C'est dans ce contexte que s'insère parfaitement l'histoire du **Serviteur de Dieu Nino Baglieri** (Modica, 1er mai 1951 – 2 mars 2007). Jeune maçon de dix-sept ans, tombé d'un échafaudage haut de dix-sept mètres à cause de la rupture soudaine d'une planche, il s'écrasa au sol et devint tétraplégique. Depuis cette chute, le 6 mai 1968, il ne pouvait bouger que la tête et le cou, dépendant à vie des autres pour tout, même pour les choses les plus simples et

humbles. Nino ne pouvait même pas serrer la main d'un ami ou caresser sa mère... et voyait s'évanouir la possibilité de réaliser ses rêves. Quelle espérance de vie a maintenant ce jeune ? Dans quels sentiments peut-il affronter la situation ? Quel avenir l'attend ? La première réponse de Nino fut le désespoir, l'obscurité totale face à une quête de sens sans réponse. D'abord un long pèlerinage dans des hôpitaux de différentes régions italiennes, puis la compassion des amis et connaissances qui le conduisent à se rebeller et à s'enfermer dans dix longues années de solitude et de colère, tandis que le tunnel de la vie devient de plus en plus profond.

Dans la mythologie grecque, Zeus confie à Pandore un vase contenant tous les maux du monde. Une fois ouvert, les hommes perdent l'immortalité et commencent une vie de souffrance. Pour les sauver, Pandore ouvre de nouveau le vase et libère *elpis*, l'espérance, restée au fond : c'était le seul antidote aux afflictions de la vie. En regardant plutôt vers le Donateur de tout bien, nous savons que « l'espérance ne déçoit pas » (Rm 5,5). Le pape François écrit dans *Spes non confundit* : « Sous le signe de cette espérance, l'apôtre Paul insuffle courage à la communauté chrétienne de Rome [...]. Tous espèrent. Dans le cœur de chaque personne est enfermée l'espérance comme désir et attente du bien, sans savoir ce que demain apportera. L'imprévisibilité du futur suscite cependant des sentiments parfois opposés qui vont de la confiance à la crainte, de la sérénité au découragement, de la certitude au doute. Nous rencontrons souvent des personnes découragées, qui regardent l'avenir avec scepticisme et pessimisme, comme si rien ne pouvait leur offrir le bonheur. Que le Jubilé soit pour tous une occasion de raviver l'espérance » (ibid., 1).

2. Le Témoin du « désespoir » devient « ambassadeur » de l'espérance

Revenons à l'histoire de notre Serviteur de Dieu, Nino Baglieri.

Il faut dix longues années avant que Nino ne sorte du tunnel du désespoir, que les ténèbres épaisses se dissipent

et que la Lumière entre. C'était l'après-midi du 24 mars, Vendredi saint 1978, lorsque le père Aldo Modica, avec un groupe de jeunes, se rendit chez Nino, sollicité par sa mère Peppina et par quelques personnes fréquentant le chemin du Renouveau dans l'Esprit, alors à ses débuts dans la paroisse salésienne voisine. Nino écrit : « Pendant qu'ils invoquaient l'Esprit Saint, j'ai ressenti une sensation étrange, une grande chaleur envahissait mon corps, un fort picotement dans toutes mes membres, comme si une nouvelle force entraînait en moi et que quelque chose de vieux en sortait. À ce moment-là, j'ai dit mon "oui" au Seigneur, j'ai accepté ma croix et je suis né à une vie nouvelle, je suis devenu un homme nouveau. Dix ans de désespoir effacés en quelques instants, car une joie inconnue est entrée dans mon cœur. Je désirais la guérison de mon corps, mais le Seigneur me gratifiait d'une joie encore plus grande : la guérison spirituelle ».

Commence alors pour Nino un nouveau chemin : de « témoin du désespoir » il devient « pèlerin de l'espérance ». Non plus isolé dans sa petite chambre, mais « ambassadeur » de cette espérance, il raconte son vécu à travers une émission diffusée par une radio locale et – grâce encore plus grande – le bon Dieu lui donne la joie de pouvoir écrire avec la bouche. Nino raconte : « En mars 1979, le Seigneur m'a fait un grand miracle : j'ai appris à écrire avec la bouche. Voici comment j'ai commencé. J'étais avec mes amis qui faisaient leurs devoirs, j'ai demandé qu'on me donne un crayon et un cahier, j'ai commencé à faire des signes et à dessiner quelque chose, puis j'ai découvert que je pouvais écrire et j'ai commencé à écrire ». Il commence alors à rédiger ses mémoires et à avoir des contacts par lettre avec des personnes de toutes catégories et de différentes parties du monde, des milliers de lettres encore conservées aujourd'hui. L'espérance retrouvée le rend créatif. Nino redécouvre le goût des relations et veut devenir – autant que possible – indépendant : avec l'aide d'une baguette qu'il utilise avec la bouche, et d'un élastique fixé au téléphone, il compose les numéros pour communiquer avec beaucoup de personnes malades, pour leur

adresser un mot de réconfort. Il découvre une nouvelle manière d'affronter sa condition de souffrance, qui le fait sortir de l'isolement et le conduit à devenir témoin de l'Évangile de la joie et de l'espérance : « Maintenant, il y a beaucoup de joie dans mon cœur, en moi il n'y a plus de douleur, dans mon cœur il y a Ton amour. Merci Jésus mon Seigneur. De mon lit de douleur je veux te louer et de tout mon cœur te remercier parce que tu m'as appelé à connaître la vie, à connaître la vraie vie ».

Nino a changé de perspective, il a opéré un virage à 360° – le Seigneur lui a offert la **conversion** – il a placé sa confiance en ce Dieu miséricordieux qui, à travers la « malchance », l'a appelé à travailler dans sa vigne, pour être signe et instrument de salut et d'espérance. Ainsi, beaucoup de personnes qui venaient le voir pour le consoler en ressortaient consolées, les larmes aux yeux. Elles ne trouvaient pas sur ce petit lit un homme triste et abattu, mais un visage souriant qui dégageait – malgré tant de souffrances, dont les plaies et les problèmes respiratoires – la joie de vivre : le sourire était une constante sur son visage et Nino se sentait « utile dans un lit de croix ». Nino Baglieri est l'opposé de beaucoup de personnes d'aujourd'hui, toujours à la recherche du sens de la vie, qui visent le succès facile et le bonheur des choses éphémères et sans valeur, vivent en ligne, consomment la vie en un clic, veulent tout et tout de suite mais ont les yeux tristes, éteints. Nino, en apparence, n'avait rien, pourtant il avait la paix et la joie dans le cœur. Il n'a pas vécu isolé, mais soutenu par l'amour de Dieu exprimé par l'étreinte et la présence de toute sa famille et de plus en plus de personnes qui le connaissent et entrent en relation avec lui.

3. Raviver l'espérance

Construire l'espérance, c'est chaque fois que je ne me contente pas de ma vie et que je m'engage à la changer. Chaque fois que je ne me laisse pas endurcir par les expériences négatives et que j'empêche qu'elles me rendent

méfiant. Chaque fois que je tombe et que j'essaie de me relever, que je ne permets pas aux peurs d'avoir le dernier mot. Chaque fois que, dans un monde marqué par les conflits, je choisis la confiance avec le désir de la relancer toujours, avec tous. Chaque fois que je ne fais pas le rêve de Dieu qui me dit : « je veux que tu sois heureux », « je veux que tu aies une vie pleine... pleine aussi de sainteté ». Le sommet de la vertu de l'espérance est en effet un regard vers le Ciel pour bien habiter la terre ou, comme dirait Don Bosco, **marcher avec les pieds sur la terre et le cœur au Ciel.**

Dans ce sillon d'espérance s'accomplit le jubilé qui, avec ses signes, nous demande de nous mettre en route, de franchir certaines frontières.

Premier signe : le pèlerinage. Quand on se déplace d'un lieu à un autre, on est ouvert à la nouveauté, au changement. Toute la vie de Jésus a été « une mise en route », un chemin d'évangélisation qui s'accomplit dans le don de la vie puis au-delà, dans la Résurrection et l'Ascension.

Deuxième signe : la porte. En Jn 10,9 Jésus affirme : « Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera et sortira et trouvera un pâturage ». Passer la porte, c'est se laisser accueillir, être communauté. Dans l'évangile, on parle aussi de la « porte étroite » : le Jubilé devient un chemin de conversion.

Troisième signe : la profession de foi. Il s'agit d'exprimer l'appartenance au Christ et à l'Église en le déclarant publiquement.

Quatrième signe : la charité. La charité est le mot de passe pour le ciel. En 1 P 4,8 nous lisons cette exhortation de l'apôtre Pierre : « Gardez entre vous une grande charité, car la charité couvre une multitude de péchés ».

Cinquième signe : la réconciliation et l'indulgence jubilaire. Le jubilé est un « temps favorable » (cf. 2Co 6,2) qui nous permet d'expérimenter la grande miséricorde de Dieu et de parcourir des chemins de rapprochement et de pardon envers nos frères ; de vivre la prière du Notre Père où l'on

demande : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». C'est devenir des créatures nouvelles.

Dans la vie de Nino, il y a aussi des épisodes qui le rattachent – grâce au « fil » de l'espérance – à ces dimensions jubilaires. Par exemple, le repentir pour quelques bêtises de son enfance. Il raconte qu'à trois, « nous volions dans la sacristie les offrandes des messes, qui nous servaient à jouer au baby-foot. Quand on rencontre de mauvaises compagnies, elles te mènent sur de mauvais chemins. De plus, l'un de nous a pris le trousseau de clés de l'Oratoire et l'a caché dans mon sac d'école qui était dans le bureau ; ils ont trouvé les clés, ont appelé les parents, nous ont donné deux gifles et nous ont exclus de l'école. Quelle honte ! ». Mais surtout dans la vie de Nino, il y a la charité : aider le frère pauvre, celui qui est dans l'épreuve physique et morale, se rendre proche de ceux qui ont aussi des difficultés psychologiques et atteindre par écrit nos frères en prison pour leur témoigner la bonté et l'amour de Dieu. Nino, qui avant la chute avait été maçon, a dit : « J'aimais construire de mes mains quelque chose qui reste dans le temps. Même maintenant, écrit-il, je me sens un maçon qui travaille dans le Royaume de Dieu, pour laisser quelque chose qui dure dans le temps, pour voir les Œuvres Merveilleuses que Dieu accomplit dans notre Vie ». Il ajoute cette confiance : « Mon corps semble mort, mais dans ma poitrine mon cœur continue de battre. Mes jambes ne bougent pas, et pourtant, à travers le monde, je marche ».

4. Pèlerin en marche vers le ciel

Nino, devenu coopérateur salésien de la grande Famille Salésienne, conclut son « pèlerinage » terrestre le vendredi 2 mars 2007 à 8h00 du matin, à seulement 55 ans, dont 39 passés comme tétraplégique entre le lit et le fauteuil roulant, après avoir demandé pardon à sa famille pour les difficultés qu'elle a dû affronter à cause de sa condition. Il quitte la scène du monde en survêtement et baskets, comme il

l'avait expressément demandé, pour courir dans les prairies vertes fleuries et sautiller comme une biche le long des cours d'eau. Nous lisons dans son Testament spirituel : « Je ne finirai jamais de te remercier, ô Seigneur, de m'avoir appelé à Toi à travers la Croix le 6 mai 1968. Une croix lourde pour mes jeunes forces... ». Le 2 mars, la vie – don continu qui part des parents et est peu à peu nourri avec émerveillement et beauté – offre à Nino Baglieri son plus beau cadeau : l'étreinte de son Seigneur et Dieu, accompagné de la Vierge Marie.

À l'annonce de son départ, un chœur unanime s'élève de tous côtés : « un saint est mort », un homme qui a fait de son lit de croix l'étendard de la vie pleine, un don pour tous. Donc un grand témoin de l'espérance.

Cinq ans après sa mort, comme prévu par les *Normae Servandae in Inquisitionibus ab Episcopis faciendis in Causis Sanctorum* de 1983, l'évêque du diocèse de Noto, à la demande du Postulateur général de la Congrégation Salésienne, après avoir consulté la Conférence épiscopale sicilienne et obtenu le *Nihil obstat* du Saint-Siège, ouvre l'enquête diocésaine pour la cause de béatification et canonisation du Serviteur de Dieu Nino Baglieri.

Le procès diocésain, qui a duré 12 ans, s'est déroulé selon deux axes principaux : le travail de la Commission historique qui a recherché, collecté, étudié et présenté de nombreuses sources, surtout des écrits « du » et « sur » le Serviteur de Dieu ; le Tribunal ecclésiastique, responsable de l'enquête, qui a également entendu sous serment les divers témoins.

Ce parcours s'est achevé le 5 mai 2024 en présence de Mgr Salvatore Rumeo, évêque actuel du diocèse de Noto. Quelques jours plus tard, les actes du procès ont été remis au Dicastère pour les Causes des Saints qui les a ouverts le 21 juin 2024. Début 2025, ce même Dicastère a décrété leur « validité juridique », permettant à la phase romaine de la Cause d'entrer dans le vif du sujet.

Actuellement, la contribution à la Cause continue

en faisant connaître la figure de Nino. Celui-ci a laissé à la fin de son chemin terrestre la recommandation suivante : « Ne me laissez pas sans rien faire. Je continuerai ma mission depuis le ciel. Je vous écrirai du Paradis ».

Le chemin de l'espérance en sa compagnie devient ainsi désir du Ciel, quand « nous nous rencontrerons face à face avec la beauté infinie de Dieu (cf. 1Co 13,12) et pourrons lire avec une joyeuse admiration le mystère de l'univers, qui participera avec nous à la plénitude sans fin [...]. En attendant, nous nous unissons pour prendre soin de cette maison qui nous a été confiée, sachant que ce qu'il y a de bon en elle sera accueilli dans la fête du ciel. Avec toutes les créatures, nous marchons sur cette terre en cherchant Dieu [...]. Marchons en chantant ! » (cf. *Laudato Si'*, 243-244).

Roberto Chiaramonte

Habemus Papam : Léon XIV

*Le 8 mai 2025, jour de la mémoire de la Bienheureuse Vierge du Rosaire de Pompéi, le **cardinal Robert Francis Prevost** (69 ans) a été élu **267^e pontife**. Il est le premier pape né aux États-Unis et a choisi le nom de Léon XIV.*

Voici son profil biographique essentiel

Naissance : 14 septembre 1955, Chicago (Illinois, États-Unis)

Famille : Louis Marius Prevost (d'origine française et italienne) et Mildred Martínez (d'origine espagnole) ; ses frères Louis Martin et John Joseph

Langues : anglais, espagnol, italien, portugais et français ;

lit le latin et l'allemand

Surnom au Pérou : « *Latin Yankee* » – synthèse de sa double culture

Nationalité : américaine et péruvienne

Formation

- Petit séminaire augustinien (1973)
- Licence en mathématiques, Université de Villanova (1977)
- Master en théologie, Catholic Theological Union, Chicago (1982)
- Licence en droit canonique, Université pontificale Saint-Thomas-d'Aquin – Angelicum (1984)
- Doctorat en droit canonique, Université pontificale Saint-Thomas-d'Aquin – Angelicum (1987), avec une thèse intitulée : « Le rôle du prieur local de l'Ordre de Saint-Augustin »
- Profession religieuse : noviciat Saint-Louis de la province Notre-Dame du Bon Conseil de l'Ordre de Saint-Augustin (1977)
- Vœux solennels (29.08.1981)
- Ordination sacerdotale : 19.06.1982, Rome (par l'archevêque Jean Jadot)

Ministère et fonctions principales

- 1985-1986 : Missionnaire à Chulucanas, Piura (Pérou)
- 1987 : Directeur des vocations et directeur des missions de la province augustinienne « Mère du Bon Conseil » d'Olympia Fields, dans l'Illinois (États-Unis)
- 1988 : Envoyé en mission à Trujillo (Pérou) comme directeur du projet de formation commune des aspirants augustiniens des vicariats de Chulucanas, Iquitos et Apurímac
- 1988-1992 : Directeur de la communauté
- 1992-1998 : Enseignant des profès
- 1989-1998 : Vicaire judiciaire de l'archidiocèse de Trujillo, professeur de droit canonique, de patristique et de morale au Grand Séminaire « San Carlos y San Marcelo »
- 1999 : Prieur provincial de la province « Mère du Bon Conseil » (Chicago)
- 2001-2013 : Prieur général des Augustins pour deux mandats

(environ 2 700 religieux dans 50 pays)

2013 : enseignant des profès et vicaire provincial dans sa province (Chicago)

2014 : Administrateur apostolique du diocèse de Chiclayo et évêque titulaire de Sufar, Pérou (nomination épiscopale le 03.11.2014)

2014 : consécration épiscopale, en la fête de Notre-Dame de Guadalupe (12.12.2014)

2015 : nommé évêque de Chiclayo (26 septembre 2015)

2018 : 2^e vice-président de la Conférence épiscopale du Pérou (8 mars 2018 – 30 janvier 2023)

2020 : Administrateur apostolique de Callao, Pérou (15 avril 2020 – 17 avril 2021)

2023 : Archevêque ad personam (30 janvier 2023 – 30 septembre 2023)

2023 : Préfet du Dicastère pour les Évêques (30.01.2023 [12.04.2023] – 09.05.2025)

2023 : Président de la Commission pontificale pour l'Amérique latine (30 janvier 2023 [12 avril 2023] – 9 mai 2025)

2023 : Créé cardinal-diacre, titulaire de Sainte-Monique des Augustins (30.09.2023 [28.01.2024] – 06.02.2025)

2025 : Promu cardinal-évêque du diocèse suburbicain d'Albano (06.02.2025 – 08.05.2025)

2025 : Élu Souverain Pontife (08.05.2025)

Service dans la Curie romaine

Il a été membre des dicastères pour l'Évangélisation, Section pour la première évangélisation et les nouvelles Églises particulières ; pour la Doctrine de la Foi ; pour les Églises orientales ; pour le Clergé ; pour les Instituts de vie consacrée et les Sociétés de vie apostolique ; pour la Culture et l'Éducation ; pour les Textes législatifs, et de la Commission pontificale pour l'État de la Cité du Vatican

Que le Saint-Esprit illumine son ministère, comme il l'a fait pour le grand saint Augustin.

Prions pour un pontificat fécond et riche d'espérance !